Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **388** sur **388**

Nombre de pages: **388**

Notice complète:

**Titre :** Mélanges philosophiques, historiques et littéraires, par M. Villemain... 4e édition. I. Éloge de Montaigne. Discours sur les avantages et les inconvénients de la critique. Éloge de Montesquieu. Discours prononcé dans l'Académie française, le 28 juin 1821, par M. Villemain succédant à M. de Fontanes. Discours prononcé à la réception de M. Dacier. Essai sur l'oraison funèbre. Discours prononcé à l'ouverture du cours d'éloquence française en décembre 1822. Essai historique sur Milton. De Pascal considéré comme écrivain et comme moraliste

**Auteur :** Villemain, Abel-François (1791-1870). Auteur du texte

**Éditeur :** Dumont (Bruxelles)

**Date d'édition :** 1829

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 3 vol. in-18

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 388

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9611781q](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9611781q)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-62390

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31582030f>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 19/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR

M. VILLEMAIN ,

MEMBRE LE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

QUATRIEME ÉDITION

BRUXELLES,

DUMONT ET COMPAGNIE, ÉDITEURS,

RUE DES HIRONDELLES, N° 698.

1829.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

DE

L ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

DANS

LE QUATRIÈME SIÈCLE,

LE quatrième siècle est la grande époque de l'église primitive, et l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'église se fonda, et devint une puissance publique ; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et brillants génies, qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au dix-septième siècle. Que de grands hommes en effet, que d'orateurs éloquents ont rempli l'intervalle depuis Athanase

jusqu'à saint Augustin ! Quel prodigieux mouvement d'esprit dans tout le monde romain ! Quels talents consumés dans de mystiques débats ! Quel pouvoir exercé sur l'opinion des hommes ! Quelle transformation de la société tout entière à la voix de cette religion qui passe tout à coup des Catacombes sur le trône des Césars, qui dispose du' glaive après l'avoir émoussé par ses martyrs , et qui n'est plus ensanglantée que par ses propres divisions !

Dans nos temps modernes, et surtout dans le dix-septième siècle, le christianisme était en quelque sorte aidé par la civilisation, s'épurait avec elle, et brillait de la même splendeur que les arts. Les orateurs sacrés du dix-septième siècle sont soutenus, sont inspirés par tous les génies qui les entourent. Ils réfléchissent dans leur langage cet éclat de magnificence et de politesse qu'ils reprochent à la cour de Louis XIV; ils en sonteux-mémes éblouis et parés. Si Bossuet prédomine parla grandeur et l'enthousiasme, on sent cependant qu'il est nourri des mêmes pensées que ses contemporains, et qu'il appartient à l'heureuse fécondité de la même époque.

Mais dans le quatrième siècle, la sublimité de l'éloquence chrétienne semble croître et s'animer, en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus

honteux des esprits et des courages; c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les barbares, qu'un Athanase, un Chrysostome, un Ambroise , un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice religieux , qui devait succéder à l'empire romain.

Il ne peut être sans intérêt de recueillir quelques traits du génie de ces hommes, en examinant, sous un point de vue philosophique et moral ce qui n'a été jusqu'ici qu'un objet d'apothéose ou d'ironie. Il serait surtout curieux de confronter avec leurs temps, de replacer au milieu des passions et des idées du quatrième siècle , ces hommes qui, dans les histoires officielles de l'église, n'apparaissent que comme les monuments impassibles d'une tradition toujours uniforme.

On dirait, à lire ces récits, que l'ordre religieux et civil étaitréglé, dans le quatrième siècle, comme du temps de Louis XIV, que les hommes vivaient de même façon , et qu'un martyr des premiers temps ressemblait à un évêque de cour. Mais dans la réalité, que de différences séparent ces époques ! que de tableaux singuliers et nouveaux naîtraient d'une vue impartiale jetée sur

ces temps antiques ! J'entends cette impartialité de l'imagination, non moins que du jugement, qui consiste, en cherchant la vérité dans les faits, à ne pas teindre le récit des couleurs d'une autre époque.

Souvent j'ai passé de longues veilles à feuilleter ces volumineux recueils de la doctrine et de l'éloquence des premiers siècles chrétiens; il me semblait parcourir les mémoires de la plus grande révolution qui se soit opérée dans le monde. Lecteur profane, je cherchais dans ces bibliothèques théologiques les mœurs et le génie des peuples. La vive imagination des orateurs du christianisme, leurs combats, leur enthousiasme faisaient revivre sous mes yeux un monde qui n'est plus, et que leurs paroles toujours actives et passionnées semblent nous avoir transmis, bien mieux que ne l'a fait l'histoire. Les questions les plus abstraites se personnifiaient par la chaleur de la discussion et la vérité du langage : tout semblait intéressant, parce que tout était sincère. De grandes vertus, des convictions ardentes, des caractères fortement originaux animaient ce tableau d'un siècle extraordinaire, tout passionné de métaphysique et de théologie, et pour qui le merveilleux et l'incompréhensible étaient devenus l'ordre naturel et la réalité.

A cette vie toute rêveuse et toute idéale vien-

nent se mêler, par un contraste perpétuel et toujours curieux , les incidents de la vie commune , les passions, les vices ordinaires de notre nature Le mélange des civilisations et des peuples que rapprochait une religion cosmopolite , augmente encore la singulière variété de ce spectacle. Le christianisme agissait diversement , était reçu é divers degrés chez des nations courbées égale ment par le joug romain, mais distinctes don gine , des mœurs et de climat. Leur caractère primitif reparaissait à la faveur de l'enthousiasme religieux qui les affranchissait des liens terrestre: Le Syrien, le Grec , l'Afi-ictin , le Latin , le Gaulois, l'Espagnol, portaient dans leur christianisme les nuances de leurs caractères ; et souvent les hérésies, alors si nombreuses, étaient plus nationales que tbéologiques

Les écrits des Pères sont une image de touteces variétés. Au milieu des controverses et de, subtilités mystiques, on y surprend tous les détail: de l'histoire des peuples, tous les progrès d'um longue révolution morale , le déclin et l'obstination des anciens usages, l'influence des lettres prolongeant celle des croyances, les croyances nouvelles commençant par lepeuple , et s'étayant à leur tour du savoir et de l'éloquence, les orateurs remplaçant les apôtres, et le christianisme formant au milieu de l'ancien monde un âge de

civilisation, qui semble séparé de l'empire romain, et qui meurt cependant avec lui.

Là paraît ce génie grec long-temps abattu par le joug romain, mais ranimé par l'ardeur du prosélytisme , et se proposant de convertir le monde à sa foi, au lieu d'amuser ses maîtres par une vaine éloquence. Il se montre presque en même temps sur tous les points de l'empire d'Orient; il brille sur sa terre natale, dans l'Égypte, dans la Cyrénaïque, et surtout dans cette Grèce asiatique dont il ne reste rien, et qui fut si célèbre par son luxe et sa richesse.

Athènes est encore, au quatrième siècle, la ville des arts et des lettres. Pleine de monuments et d'écoles, elle attire toute la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Elle est peuplée de ces enthousiastes du premier âge, qui sont à la fois avides de science et de merveilleux, qui veulent tout pénétrer, tout comprendre, qui cherchent la vérité avec une inquiète candeur, et la défendent avec fanatisme. Cette jeunesse suit les mouvements de ses maîtres \*, s'associe à leurs combats, à leurs triomphes, avec la même ardeur, la même agitation qui faisait autrefois tressaillir et palpiter la foule attentive à la course des chars.

Bruyante et studieuse, elle remplit la ville d'A-

\* Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, adversus Julianum.

thènes de ses jeux pour célébrer la venue d'un nouveau disciple, et elle passe de longues heures aux leçons de l'Académie. Athènes est à la fois remplie d'églises chrétiennes et d'idoles. Lepolythéisme s'y conserve, protégé par les arts. Les défenseurs futurs des deux cultes se trouvent confondus, sans le savoir, dans les mêmes écoles. Ces jeunes hommes, si graves et si doux, admirés de leurs camarades dont ils évitent les folies , ces deux inséparables qui, parmi les séductions d'Athènes , ne connaissent que le chemin de l'église chrétienne et celui des écoles, c'est Grégoire de Nazianze et son ami; on les cite dans toute la Grèce; ils excellent dans les lettres et l'éloquence profane.

Près d'eux passe souvent sans leur parler un jeune homme, à la démarche irrégulière et précipitée, au regard brillant et plein de feu, laissant tomber les boucles de sa chevelure, le cou légèrement penché, la physionomie mobile et dédaigneuse. Il porte le manteau philosophique; mais la foule qui le suit annonce sa fortune ou plutôt ses périls; c'est le frère de l'un des Césars, c'est Julien , qui, désarmant la jalouse haine de l'empereur Constance, est venu dans Athènes pour étudier les lettres dans leur sanctuaire. Il passe pour chrétien; et Constance lui amémefaitprendre le titre de lecteur dans une église; mais son

amour d'Homère est l'espérance des Grecs encore attachés à l'ancien culte. On vante son génie; sa passion des sciences. On annonce de lui de grandes choses, que semblent justifier son rang, ses talents, sa jeunesse préservée par un merveilleux hasard des cruautés de Constance.

Dans l'Asie se montre Antioche, avec ses églises et ses théâtres, ce mélange d'imagination et de mollesse qui favorise également les austérités et les plaisirs; c'est là que les disciples du culte nouveau ont reçu pour la première fois \* ce nom de chrétiens, répandu deux siècles après sur tous les points du monde; c'est là que Libanius, païen par amour d'Homère, ouvrait son école que suivit Chrysostome; c'est là que Julien, devenu maître de l'empire et toujours sophiste, écrivait des satires contre les chrétiens, ses sujets.

Antioche est placée sur les bords du fleuve Oronte, dans une plaine enchanteresse, que couronnent d'âpres sommets, où sont épars quelques solitaires. Le christianisme a tout obtenu d'elle, excepté le sacrifice du cirque et du théâtre ; mais aucuns jeux'sanglants n'attristent cette ville charmante. Les fêtes, les bals nocturnes, les réunions de science et de plaisir occupent ses paisibles habitants. Les divisions des sectes n'amènent

\* Sancti Augustini Opcra, t. I.

aucun combat; elles se raillent l'une l'autre, sans se persécuter.

Libanius écrit tranquillement le panégyrique de Julien après sa mort, et sur les ruines du polythéisme; mais la foule se presse sur les pas du jeune et éloquent Chrysostome. Le santuaire retentit des applaudissements \* qu'excitent ses discours. On le suit dans les campagnes , aux portes de la ville; de vastes toiles sont tendues dans les airs pour défendre de l'ardeur du soleil un nombreux auditoire enivré du charme de ses paroles.

Telle est la vie de ces Grecs d'Asie, devenus sujets de Rome et chrétiens , sans avoir presque changé leurs mœurs, leurs usages et leur génie.

Mais ailleurs, dans les écrits d'Athanase, apparait Alexandrie, aussi tumultueuse , aussi pleine d'orages qu'Antioche est paisible : c'est l'entrepôt de tous les commerces; la patrie de toutes les sectes \*\*. Elle est habitée à la fois par les plus contemplatifs et les plus industrieux de tous les hommes. Près de cet observatoire fondé par les Ptolémées, près de cette bibliothèque immense , et qui s'accroît sans cesse, sont des ateliers innombrables. Personne ne paraît oisif, excepté les philosophes. On est occupé tout le jour à tisser le lin, à fabriquer le papier, à souffler le

\* Chrysostomi Opera , t. II.

\*\* Athanasii Opera , t. I.

verre, à forger les métaux ; les aveugles même travaillent. Dans cette foule d'habitants , d'étrangers, de voyageurs, il n'est aucune opinion, aucune secte, aucune singularité de mœurs ou de doctrine qui ne se cache impunément; là jamais la persécution n'atteignit le christianisme. Une population nombreuse et hardie fait trembler les gouverneurs romains.

Nulle ville n'est à la fois plus studieuse et plus agitée ; les mœurs des habitants ont quelque chose de féroce, et leurs mains sont souvent sanglantes. On se dispute par les armes la possession d'un temple. On combat plus encore pour l'archevêché. Le crédit de cette dignité est grand sur l'esprit du peuple. Alexandrie, par son commerce , fournit de blé Rome et l'Italie ; et quand on veut perdre Athanase auprès de l'empereur, on l'accuse avec vraisemblance du projet d'affamer Rome, en suspendant par son pouvoir le départ des flottes d'Égypte.

Constantinople, ses mœurs, son luxe, la cour impériale et ses vices, paraissentmieux encore dans les grands orateurs du quatrième siècle. C'est la métropole du monde et de la religion ; c'est là que brillent tour à tour sur le siége épiscopal Grégoire de Nazianze et Chrysostome; mais en même temps c'est le centre où viennent aboutir les sectes inventées par l'esprit subtil d'Alexandrié et la

philosophie de la Grèce; c'est là qu'on vient les mettre à profit, en les produisant à la cour, eten tâchant d'y gagner quelque chambellan, ou quelque eunuque du palais. Là donc se montrent dans toute leur nudité les misères de l'empire d'Orient, le despotisme capricieux des princes, les intrigues du palais, la corruption d'une grande ville faite trop vite, qui n'était ni grecque, ni romaine, et semblait une colonie plutôt qu'une capitale. Mais Constantinople, par sa nouveauté même, n'avait .rien dans ses monuments, dans ses fêtes, dans ses usages , qui rappelât l'ancien culte. Elle était de la même date que le triomphe du christianisme.

A Rome, au contraire, le christianisme n'avait qu'une demi-victoire. Les deux sociétés, les deux cultes, le passé et l'avenir, étaient en présence et en guerre. Les temples, les cirques, les théâtres, les rues même de Rome, toutes pleines de monuments païens, entretenaient le zèle religieux d'une partie des habitants. Plusieurs familles sénatoriales, surtout, tenaient encore à l'ancien culte, comme à la gloire de leurs aïeux. Le peuple remplissait les églises chrétiennes et les cimetières des martyrs. Les esclaves, les pauvres adoptaient la loi nouvelle, où ils trouvaient des consolations et des secours ; déjà cependant on accusait les vices des prêtres, la pompe et le faste des évêques. Au milieu du quatrième siècle, le siége épiscopal de

Rome fut disputé par un combat sanglant. Les païens \* voyaient avec joie ces honteux débats, et les opposaient ironiquement à la simplicité, a la modestie qu'ils se plaisaient à reconnaître dans quelques évêques des provinces d'Italie. Il est à remarquer que, pendant ce siècle, l'église de Rome ne produisit pas un seul grand écrivain, un seul grand orateur, comme ceux qui naissaient en Afrique, en Grèce, en Asie ; mais elle travaillait à s'étendre au loin : elle cherchait à dominer les églises d'Afrique, de Gaule et d'Ibérie.

Elle visait au gouvernement des hommes, plutôt qu'à la gloire de bien parler et de bien écrire ; elle tâchait de se rendre arbitre des querelles nom. breuses excitées par l'esprit sophistique des Grecs -, elle offrait sa communion aux docteurs d'Orient persécutés pour des controverses, et les gagnait en leur donnant asile.

Presque aucune secte ne se formait dans l'église de Rome. Son génie était en cela l'opposé du génie grec; il se tenait aux anciens formulaires, innovait peu, redoutait le changement comme une hérésie, et, sans égaler la gloire de l'église d'Orient, devait la longue l'emporter sur elle par une sorte de prudence temporelle et de ténacité.

Le génie grec,plus libre et plus hardi, et devenu

\* Ammiani Marcellini lib. XXVII.

depuis les conquêtes d'Alexandre plus oriental qu'européen, portait dans le christianisme les subtilités, les allégories. L'Égypte et l'Asie-Mineure en étaient le théâtre ; mille sectes , mille opinions bizarres y naissaient de l'imagination superstitieuse des habitants. Les Romains, ou plutôt les peuples qui parlaient la langue latine, avaient quelque chose de moins savant, de moins ingénieux; ils n'étaient que des théologiens grossiers auprès des Grecs d'Alexandrie; mais ils étaient plus calmes et plus sobres dans leurs opinions. Ils se défiaient de la métaphysique subtile que les Orientaux mêlaient aux dogmes de la foi; et ce schisme, cette répugnance mutuelle qui, plusieurs siècles après, sépara les deux églises, avait sa racine dans les premiers âges du prosélytisme chrétien. On devrait en retrouver aussi la trace dans les monuments oratoires des deux littératures; mais le parallèle ne saurait être exactement suivi. Non-seulement l'église orientale avait une incontestable supériorité d'imagination etd'éloquence; mais parmi les écrivains de l'église latine , tous ceux qui brillèrent d'un grand éclat semblaient appartenir à l'Oi-ient ; les uns, en effet, avaient vécu dans la Syrie, dans l'Égypte, et respiré l'enthousiasme aux rives du Jourdain; les autres, nés sous le climat brûlant de l'Afrique, étaient plus orientaux que latins; la langue romaine se

transformait dans leurs écrils, et prenait une sorte d'irrégularité sublime et barbare.

Sous ce rapport, ils étaient plus novateurs que les Grecs; ils formaient au milieu de l'Occident une époque plus singulière, et plus distincte du passé. Mais essayons de marquer ces divers caractères, en parcourant l'histoire et les écrits des grands hommes qui, dans l'Orient et l'Occident, firent du quatrième siècle une époque si mémorable pour la religion et les lettres.

DES PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE.

Le premier nom qui se présente à nous dans les fastes chrétiens du quatrième siècle, c'est celui d'Athanase. Sa vie > ses combats, son génie,' servirent plus àl'agrandissement du christianisme que toute la puissance de Constantin. Cethomme lutta tour à tour contre les païens, les sectaires, les évêques jaloux de sa gloire, les empereurs offensés de son altière indépendance; et, dans cette orageuse carrière, il n'eut pas un moment de repos ou de faiblesse. En lui se montre un caractère nouveau, et qui n'appartenait pas aux premiers temps du prosélytisme chrétien, celui d'une politique aussi profonde que son ame était intrépide. Ce n'était plus cette première ferveur

d'enthousiasme qui courait au-devant de lamort, ou la recevait avec joie. Athanase cherche le triomphe et non le martyre. Tel qu'un chef de parti, tel qu'un général expérimenté qui sent qu'il est nécessaire aux siens, Athanase ne s'expose que pour le succès, ne combat que pour vaincre , se retire quelquefois, pour reparaître avec l'éclat d'un triomphe populaire.

Élevé au milieu des querelles religieuses, renommé dès sa jeunesse dans le concile de Nicée, élu patriarche d'Alexandrie par le suffrage d'un peuple enthousiaste, exilé par Constantin, proscrit par Constance, poursuivi par Julien, menacé sous Valens, il mourut sur ce siége patriarcal, d'où il avait été arraché tant de fois. On sent bien que les écrits d'un tel homme ne seront pas seulement des ouvrages de théologien. S'il combat souventpour des dogmes obscurs, son but est d'établir cette unité religieuse dont il a calculé toute la puissance.

Les sectes nombreuses et bizarres, produites dans les premiers temps du christianisme par l'ébullition de l'esprit oriental, commençaient à disparaître ; mais une secte nouvelle s'élevait, plus méthodique, plus simple, plus faite pour devenir universelle: c'était la doctrine d'Arius, doctrine 'encore enveloppée à sa naissance de subtilités scolastiques, mais qui recelait au fond

le pur déisme, et, par cela même, pouvait s'accorder davantage avec la réforme graduelle des anciens cultes.

Un siècle plus tôt, cette secte eût peut-étre secondé l'essor du christianisme, et facilité son empire; mais alors elle eflaçait le caractère distinctif de la foi nouvelle; elle détruisait sa victoire; elle la faisait rentrer, elle l'ensevelissait, pour ainsi dire, dans la croyance plus ou moins confuse, mais générale, dont se rapprochaient tous ceux même qui n'étaient pas chrétiens.

Ces motifs peuvent mieux faire comprendre les efforts extraordinaires opposés à l'arianisme, et le génie de l'homme qui lutta plus que tout autre contre cette puissance nouvelle protégée souvent par les empereurs.

Il ne s'est rien conservé des écrits d'Arius. Le? vainqueurs ont détruit les monuments de leur adversaire; mais le fondateur d'une secte si fameuse, l'homme qui tant de fois chargé d'anathèmes sut gagner à sa cause un nombreux parti dans le peuple, dans les évêques, à la cour des princes, et qui divisa le christianisme triomphant, était sans doute doué de tous les talents qui font un grand sectaire. Cependant il fut surtout aidé par le sentiment secret qui commençait à rendre redoutable aux empereurs la puissance et l'ambition du sacerdoce chrétien. Constantin lui-même,

avant de mourir, avait senti quels maîtres il s'était donnés. Constance, son fils, moins puissant et moins accrédité sur le trône, redoutait encore plus cette tutelle. Les évêques accusés d'arianisme, la minorité vaincue dans le concile de Nicée, montraient plus de complaisance pour le pouvoir impérial, et cherchaient son appui contre les censures de leurs orthodoxes, mais impérieux collègues. Constance aima mieux protéger les ariens que d'obéir aux catholiques. Ainsi peut s'expliquer la singulière ardeur avec laquelle un prince sans études parut se passionner pour des thèses obscures de théologie, et appuya le schisme par des persécutions.

Les guerres civiles , élevées dans l'empire par les compétiteurs des fils de Constantin , mêlèrent des intérêts de parti à des intérêts de secte. Le second fils de Constantin, qui régnait dansl'Occident, et protégeait les catholiques, fut tué par Magnence que les soldats revêtirent de la pourpre impériale. Constance vengea son frère, et vainquit l'usurpateur, qui menaçait d'envahir aussi l'Orient. Aussitôt les catholiques et les ariens s'accusèrent mutuellement près du vainqueur d'avoir favorisé son rival.

Les ariens d'Égypte dénoncèrent Athanase, que sa puissance sur l'esprit des peuples rendait assez suspect à l'empereur. Ils lui reprochaient

d'anciens efforts pour calomnier Constance près de son frère, et des lettres écrites à Magnencepour lui livrer la province d'Égypte. A ces graves accusaÚons, se joignait, selon l'esprit du temps, un crime purement théologique : Athanase était accusé d'avoir tenu l'assemblée des fidèles dans une église qui n'était pas encore consacrée.

Condamné par un concile d'évêques, le patriarche d'Alexandrie reçut l'ordre de quitter son siége. Pendant qu'il prétexte des retards, et qu'il cherche à faire parvenir des apologies à l'empereur, les troupes de l'armée d'Égypte sont envoyées sur Alexandrie, pour enlever l'archevêque du milieu du peuple. Athanase, par son génie, par sa prévoyance, par les soins qu'il prodiguait aux malheureux, étaitle bienfaiteur d'Alexandrie. Il faut l'entendre raconter lui-même la violence qu'il subit. On reconnaîtra sans peine, dans ce récit, avec quel art l'intrépide pontife savait se rendre populaire.

« Il était nuit, dit Athanase, et il y avait du » peuple qui veillait dans l'église, attendant la » fête du lendemain. Le chef militaire Syrianus » apparut tout-à-coup avec des soldats, au nom» bre de plus de cinq mille, ayant des armes et » des épées nues, des arcs, des flèches, des lan» ces ; et il les range autour de l'église. Moi, qui » ne croyais pas juste dans un si grand désordre,

» d'abandonner le peuple, et qui préférais m'ex» poser le premier au péril, m'étant assis dans » la chaire, j'ai ordonné au diacre de lire le psau» me, La miséricorde de Dieu est grande dans, les » siècles : je dis au peuple de répondre, et de se » retirer ensuite chacun dans sa maison ; mais » le chef s'étant élancé dans le temple, et les » soldats assiégeant de toutes parts le sanctuaire, » pour me saisir, le peuple et les prêtres me pres» sent, me supplient de prendre la fuite; je rc, » fuse de le faire, avant que chacun d'eux soit en » sûreté. M'étant donc levé, et ayant prié le Sei» gneur , je les conjurai de se retirer : « J'aime » mieux, disais-je, être en péril, que de voir » maltraiter quelqu'un de vous. »

» Plusieurs étant donc sortis, et les autres se » préparant à les suivre, quelques solitaires et » quelques prêtres montèrent jusqu'à moi, ctm'cn» traînèrent; et ainsi, j'en atteste la suprême vé» rité, malgré tant de soldats qui assiégeaient » le sanctuaire, malgré ceux qui entouraient l'é» glise, je sortis sous la conduite du Seigneur , et » j'échappai sans être vu, glorifiant surtout le » Seigneur de ce que je n'avais pas trahi mon » peuple, et de ce que l'ayant mis d'abord en » sûreté, j'avais pu être sauvé moi-même, et me » dérober aux mains qui voulaient me saisir. »

Proscrit et fugitif, Athanase adresse à Tempe-

reur une apologie où il se défend avec le même calme, la même hauteur de courage que s'il était encore dans le palais épiscopal d'Alexandrie : il y reprend les accusations de ses ennemis ; il les réfute, comme s'il s'agissait encore de prouver son innocence. Rien n'est plus beau surtout que sa réponse à l'accusation d'avoir écrit à Magnence. « Le reproche que l'on me faisait \*, dit-il, d'a-

» voir voulu irriter contre vous votre frère d'heu-

» reuse mémoire, avait du moins quelque pré» texte aux yeux des calomniateurs. En effet, » j'avais le privilége de le voir librement ; il me » défendait contre vous. Présent, il m'honorait; » absent, il m'a souvent appelé. Mais cet infer» nal Magnence, le Christ m'est témoin que je ne » le connais pas. Quel motif pouvait m'engager à » lui écrire ? Comment pouvais-je commencer » une lettre à cet homme? Lui aurais-je dit : Tu » as bien fait de tuer celui qui me comblait d'hon» neurs, et dont je n'oublierai jamais l'amitié. Je » t'aime d'avoir égorgé ceux qui, dans Rome, » m'ont accueilli jadis avec tant de ferveur. » En même temps l'éloquent évêque multiplie les preuves, les faits, les vraisemblances qui démentent la calomnie de ses ennemis; et sans se plaindre de son exil et de ses malheurs, il supplie Dieu d'éclairer le cœur de Constance. ■<

\* Sancti Athanasii Opera, t. I.

L'empereur fut inflexible ; et la persécution s'étendit sur les amis, les partisans d'Athanase, sur le peuple de sa communion, avec une fureur qui pouvait faire regretter à l'Église la hache de ses anciens bourreaux. Pendant six ans, c'est-à-dire pendant le reste du règne et de la vie de Constance, Athanase erra de déserts en déserts, souvent poursuivi de près par les ordres des gouverneurs romains. Ces vastes solitudes qui bordent l'Égypte, ces îles que le Nil forme dans son cours, ces débris de cités, ces monuments mystérieux que déjà l'on appelait antiques, quelquefois ces villes alors modernes et populeuses, où la foule cache encore mieux que la solitude , tout dans l'Égypte servait tour à tour d'asile au patriarche fugitif \*. Mais sa retraite habituelle était parmi les solitaires de la Tliéba:ide , dont il excitait l'enthousiasme et partageait les austérités. C'est de là qu'il encourageait quelques évêques d'Egypte zélés pour sa cause, qu'il envoyait des instructions à ses amis dans les conciles de la Gaule ou de l'Italie , qu'il répondait à ses ennemis, qu'il lançait des anathèmes contre ses persécuteurs. Copiés par des mains fidèles, ses écrits étaient en un moment répandus dans toutes les sociétés chrétiennes d'Orient. Du fond de sa cellule, il était le

\* Sancti Athanasii Opera, t. I.

patriarche invisible de l'Egypte ; il avait pour le servir, pour le cacher, pour le défendre, cette milice du désert, enthousiaste et muette.

La mort de Constance et la victoire passagère du polythéisme suspendirent seules la proscription d'Athanase. Julien, dans sa tolérance affectée, rappela d'abord tous les évéques exilés par la faction arienne \*. Le retour d'Athanase fut dans l'Égypte une fête telle que l'empire romain n'en connaissait plus, depuis l'abolition des anciens triomphes. Un peuple immense se précipitant hors des murs d'Alexandrie, les rivages du Nil couverts de spectateurs, le fleuve sillônné de mille barques, la mer au loin éclairée des feux qui resplendissaient sur les hautes tours du Muséum, cefurentlà les moindres honneul'squ'Athanase reçut dans sa patrie.

Lepeuple adorait en lui un saint, un grand hom. me, le défenseur de la foi de Nicée ,1e rempart des églises d'Orient; son nom balançait la victoire du paganisme renaissant avec Julien ; aussi l'empereur, effrayé de cette puissance , et croyant voir dans Athanase ladestinée du christianisme, se hâta de l'arracher d'Alexandrie par un nouvel exil.

Les décrets du prince respirent la haine et l'inquiétude : il s'ïndigne de l'audace de celui qu'il

\* Sancti Gregorii Opera, t. I.

appelle l'ennemi des dieux. « Le scélérat, dit-il, » il a osé, sous mon empire, baptiser encore des » femmes grecques d'une illustre naissance. » Et il ordonne de le bannir d'Alexandrie et de toute l'Égypte. Mais le patriarche, un moment fugitif, revint se cacher dans Alexandrie même, et reparut bientôt à l'avènement d'un nouvel empereur. Une dernière épreuve l'attendait sous l'empire de Valens, zélé pour l'arianisme. Il fut encore banni, et passa quelques mois caché aux portes d'A lexandrie, dans le tombeau de son père; mais il fallut le rendre aux vœux d'un peuple dont il était l'idole, et qui ne pouvait croire au rétablissement du christianisme, en l'absence d'Athanase. Il revint s'asseoir dans la chaire pontificale; et, désormais au-dessus de la persécution, mourut en paix dans Alexandrie.

Son éloge funèbre fut prononcé par les plus grands orateurs d'Orient; et sa mémoire fut vénérée, non comme celle des martyrs, qui les premiers avaient scellé de leur sang lafoi chrétienne, mais comme celle d'un fondateur d'empire. Il n'est pas besoin de dire que, dans les écrits divers inspirés par cette vie pleine de combats etde périls, l'instruction morale occupa peu de place. Pour les controverses, le dogme est un instrument bien plus puissant que la morale. C'estpour les choses difficiles à comprendre que les esprits

se passionnent ; c'est par les mots mystérieux que lespeuples semènentet s'agitent; et la morale est une chose trop simple et trop vraie pour suffire a ce besoin qu'un génie ardent éprouve de dominer les ames, et de les subjuguer par sa croyance.

L'intrépide, l'éloquent Athanase a donc souvent rempli ses ouvrages d'une scolastique subtile. Il est grand et simple lorsqu'il raconte ses combats et ses souffrances ; il est sublime de conviction et de volonté; mais son éloquence est peu variée, et n'a pas ces riches ornements de la tribune antique. On sent qu'il est fait pour l'action, pour l'empire, et qu'il est à l'étroit dans le champ de la controverse.

On regrettera seulement qu'il ne se soit pas conservé quelques-uns des discours que dut prononcer Athanase au retour de ses fréquents exils, au milieu de l'enthousiasme populaire. On y chercherait par quels ressorts le Primat d'Égypte agissait sur ces races mélangées, sur cette population multiforme qui remplissait Alexandrie; comment il disposait des passions de cette multitude qui tour à tour égorgeait dans son palais l'archevêque arien, massacrait dans une église chrétienne la belle savante Hvpatie, et se laissait docilement conduire à la voix d'Athanase.

Nul évêque du quatrième siècle ne surpassa le patriarche d'Égypte pour l'élévation d'esprit et

la fermeté d'aine ; mais quelques-uns d'entre eux furent plus grands écrivains et plus habiles orateurs. On ne retrouve dans Athanase presque aucun souvenir des lettres et de la philosophie grecque ; il les dédaigne, ou les connaît peu. Il hérisse son langage des épines théologiques ; il ne cherche point à plaire par l'imagination ; il se défend le pathétique; il semble qu'il ne veut pas être un orateur véhément et persuasif, mais l'invariable témoin, le dépositaire impassible d'une vérité.

Grégoire de Nazianze, au contraire, saint Basile , et plus encore Chrysostome, appellent à leur secours toutes les inspirations et tous les artifices du talent oratoire. Docile à leur génie, la langue grecque exprime toutes les nouveautés de la foi chrétienne, en paraissant encore l'idiome antique des Lysias et des Platon. On reconnait le génie grec, presque dans sa beauté première, doucement animé d'une teinte orientale, plus abondant et moins attique, mais toujours harmonieux et pur.

Cette fidélité aux anciens types, cette constance de langage , au milieu d'une si grande nouveauté de sentiments et d'idées, s'explique en partie par l'étude, l'imitation, l'enthousiasme de ces modèdèles, qui, en devenant profanes, ne cessaient pas d'être sublimes aux yeux des jeunes chrétiens

d'Antioche et d'Athènes. Leur imagination, préoccupée par ces études charmantes, les abjurait plus tard, sans les oublier; c'était comme une musique apprise dès l'enfance, et sur laquelle on adaptait les graves paroles de l'âge mur.

Cette influence littéraire servait puissamment, il n'en faut pas douter, au progrès du christianisme; et ce n'est pas sans motif que Julien, dans le court esprit de son règne, se hâta, pour principale persécution , de prohiber l'enseignement des lettres grecques parmi les chrétiens. Si l'enthousiaste simplicité des apôtres avait d'abord conquis des disciples dans la Syrie, il était visible que les dogmes chrétiens s'étaient ensuite étendus chez des peuples plus éclairés , avec le secours des lettres et de la philosophie grecque.

Les premiers apologistes dans le second siècle, Aristide, Athénagoras, Justin, étaient Grecs et savants. Depuis lors, l'esprit philosophique s'était souvent porté vers cette nouvelle carrière ; et Julien croyait donc avec vraisemblance affaiblir le christianisme, en lui ôtant les sciences et les lettres qui servaient à sa victoire.

it C'est à nous, disait Julien, qu'appartient l'é» loquence et la langue grecque, puisque seuls a nous, savons honorer les dieux. L'ignorance et » la simplicité sont votre partage ; et toute votre » sagesse consiste à dire, croyez; » et il s'autori-

sait de ce sophisme pour interdire l'instruction à plus de la moitié de ses sujets \*. Cette défense injuste , blâmée par quelques païens eux-mêmes , fut ce qui blessa le plus les orateurs chrétiens, et ne fit que redoubler leur ardeur pour les sciences profanes qu'on voulait leur arracher comme une arme de défense et de victoire H. L'indignation de l'un d'entre eux est remarquable par l'amourpropre naïf qui s'y mêle. « Je vous abandonne » tout le reste, dit-il, en s'adressant aux païens, » les richesses, la naissance, la gloire, l'autorité » et tous les biens d'ici-bas, dont le charme s'é» vanouit comme un songe; mais je me saisis de » l'éloquence, et je ne regrette pas les travaux, » les voyages sur terre et sur mer que j'ai entrc» pris pour l'acquérir \*\*\*. »

Nous voilà bien loin de la rudesse de saint

Paul, et de son mépris pour les persuasions du langage humain ; ce goût des lettres profanes ne fit d'abord que s'accroître parmi les chrétiens de la Grèce, dans le triomphe de leur culte qui suivit la mort de Julien.

Leurs orateurs devinrent aussi brillants et aussi fleuris que les premiers apôtres avaient été incultes et négligés. Malheureusement cette révolution

\* Gregorii Nazianzcni Opcra , t. I.

\*\* Ammiani Marccllini, lib. XXV.

\*\*\* Gregorii Nazianzeni, t. I. adyersus Julianum.

ne se borna point au langage; l'Église aussi, l'Église toute entière s'était éloignée de la simplicité des temps apostoliques. Les évéques avaient déposé le bâton de voyage des apôtres, pour monter sur des chars \* qui les portaient avec un fastueux cortége au palais de l'empereur. A la cour, ils étaient honorés à l'égal des grands-officiers de l'empire. Leur voix était toute-puissante; seuls ils avaient le droit de tenir des assemblées qui, sous le nom de concile, devenaient les états généraux du monde chrétien. Dans les villes éloignées , la puissance de l'évéque était plus grande encore, et ne trouvait guère d'obstacle que dans les schismes et les ambitions de compétiteurs ecclésiastiques.

"Ainsi, quoique la religion fut très-puissante, les sectes se fortifiaient. Le zèle même des empereurs pour le christianisme, le prix immense qu'ils croyaient attacher à la pureté de la foi, ne servaient qu'à les rendre protecteurs plus ou moins imprudents de la secte qu'ils préféraient.

Ariens ou catholiques prédominaient tour à tour suivant la volonté du prince, et souvent par le caprice d'une princesse ou les intrigues d'un eunuque de la cour. Alors ces évêques si puissants étaient exposés à des retours de disgrâce et de

\* Ammiani Marccllini, lib. XVII.

despotisme. Ces persécutions violentes, interrompues sous le règne idolâtre de Julien, recommencèrent sous Valens, chrétien, mais sectaire. Les évéques de la communion d'Athanase furentproscrits, chargés d'outrages; mais, dans cette nouvelle espèce de martyre, tout était changé; et l'on peut dire que l'Église chrétienne triomphait encore dans l'humiliation passagère de quelquesuns de ses ministres; car c'était toujours elle que l'on voulait venger; c'était pour elle que s'armait la puissance impériale.

On concevra sans peine que ce nouvel état de la religion , bien moins favorable à l'enthousiasme et à la vertu que les souffrances et l'humilité des premiers temps, n'auraient pas suscité de si grands apôtres, si la philosophie, les lettres, les arts n'avaient pas en partie passé du côté du christianisme.

Dans les deux Églises, en Orient et en Occident, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Jérôme et les Augustin surpassaient en érudition et en éloquence tout ce qui restait encore de sophistes païens, et même tout ce qui les avait précédés depuis les temps de Plutarque et de Tacite ; c'était donc sous le rapport du génie une grande et nouvelle époque , une ère glorieuse qui se formait pour l'espèce humaine.

Saint Basile et Grégoire de Nazianze sont les premiers modèles de cette pieuse et docte élo- quence consacrée à l'enseignement régulier du peuple. Dans leur bouche , la religion n'a plus cette ardeur de controverses où se consumait le zèle d'Athanase; elle n'est plus le glaive qui coupe et qui divise, mais le lien qui rapproche et unit doucement les ames. Moins occupée du dogme, elle s'applique surtout à la réforme des mœurs et à la consolation des affligés ; souvent c'est le langage simple et tout moral des chaires protestantes, mais animé de cette grâce orientale, et de ce jeune enthousiasme dont brillait le christianisme à sa naissance.

Contemporains et rivaux littéraires de Julien qu'ils avaient vu dans les écoles d'Athènes, saint Bazile et Grégoire de Nazianze se tinrent à l'écart sous son règne, plutôt peut-être pour échapper à ses séductions , que par crainte de quelques . rigueurs ; car le frère de Grégoire de Nazianze , chrétien zélé comme lui, était médecin du palais impérial, et vivait dans la faveur du nouveau prince qui faisait tous ses efforts pour le ramener au paganisme.

Les deux amis dédaignèrent cet exemple et cette tentation. Saint Bazile, d'un an plus âgé que son ami, avait essayé, en sortant d'Athènes, la profession du barreau dans Césarée sa patrie ,

ville opulente de la Cappadoce. Il se dégoûta bientôt de ce travail qui ne répondait pas au mouvement religieux dont le monde était agité; et après avoir quelque temps voyagé dans l'Égypte, il chercha la retraite, et résolut de s'y fixer, moins en hermite toutefois qu'en homme plein d'imagination, épris du repos et de la solitude. Il a décrit lui-même sa riante Thébaïde, dans une lettre à son ami qui paraissait encore ref.enn par le monde :

IC Mon frère \* m'avait écrit que tu souhaitais » depuis long-temps te réunir à nous, ajoutant » même que ta résolution était prise ; mais j'y » crois difficilement, après tant de fausses pro» messes. D'ailleurs, pressé de mille soins, je ne » pouvais attendre. Il faut que je retourne dans le » Pont ; et là peut-être, si Dieu le veut, je ter» minerai mes courses. Ayant une fois perdu les » vaines espérances, ou plutôt les songes que je » me faisais sur toi ( car j'approuve celui qui dit » que l'espérance est le rêve d'un homme éveillé), » je suis allé dans le Pont, pour chercher la vie » qu'il me faut. Dieu m'y a fait trouver un asile » conforme à mes goûts. Ce que nous avons sou» vent pris plaisir à nous figurer ensemble en » imagination, il m'est donné de le voir dans la

\* Sancti Basilii Epistolae , t, III, pag. 89.

» réalité : c'est une haute montagne enveloppée » d'une épaisse forêt, arrosée du côté du nord par » des sources fraîches et limpides. Au pied s'étend » une plaine incessamment fertilisée par les eaux » qui tombent des hauteurs; la forêt qui jette à » l'entour ses arbres de toute espèce, et plantés » au hasard, lui sert, pour ainsi dire, de mur et

» de défense.

» Ju'île de Calypso serait peu de chose auprès, » quoique Homère l'ait admirée plus que toutes » les autres pour sa beauté. Ce lieu se partage en » deux vallées profondes ; d'un côté, le fleuve qui » se précipite de la crête du mont, forme par son

» cours une barrière continue et difficile à fran-

» chir; de l'autre, une large croupe de montagnes » qui communique à la vallée par quelques che» mins tortueux , ferme tout passage. Il n'y a » qu'une seule entrée , dont nous sommes les

» maîtres.

» Ma demeure est bâtie sur la pointe la plus » avancée d'un autre sommet ; de sorte que la » vallée se découvre et s'étend sous mes yeux, et » que je puis regarder d'en haut le cours du » fleuve, plus agréable pour moi que le Strymon » ne l'est aux habitants d'Amphipolis. Les eaux » tranquilles et dormantes du Strymon méritent » à peine le nom de fleuve; mais le mien, le plus » rapide fleuve que je connaisse, se heurte contre

» une roche voisine, etrepoussépar ello, retombe » en torrent qui me donne à la fois le plus ravis» sant spectacle et la plus abondante nourriture; » car il a dans ses eaux un nombre prodigieux de » poissons.

» Parlerai-je des douces vapeurs de la terre, et » de la fraîcheur qui s'exhale du fleuve? Un autre

» admirerait la variété des fleurs et le chant des

» oiseaux ; mais je n'ai pas le loisir d'y faire atten» tion. Ce qu'il y a de mieux à dire de ce lieu , » c'est qu'avec l'abondance de toutes choses , il » me donne le plus doux des biens pour moi, la » tranquillité. Non-seulement il est affranchi du » bruit des villes; mais il ne reçoit pas même de » voyageurs, excepté parfois quelques chasseurs » qui viennent se mêler à nous ; car nous avons » aussi des bêtes fauves, non pas les ours et les » loups de vos montagnes, mais des troupeaux de » cerfs et de chèvres sauvages, des lièvres et

» d'autres animaux semblables. Pardonnez-moi » donc de fuir vers cet asile. Alcméon lui-même

» s'arrêta, quand il eut rencontré les îles Echi-

» nades. »

Ces agréables peintures , ces poétiques allusions ne sentent pas l'austérité du cloître. Il n'est pas douteux cependant que saint Basile ne suivît dès lors, avec quelques amis, une règle de vie religieuse dont il était le fondateur, et qui s'est

perpétuée de nos jours dans les monastères de la Grèce et de l'Orient. Mais cette règle, la plus sage parmi toutes les constitutions monastiques, mêlait à la vie contemplative les travaux des champs , et s'éloignait également des rigueurs impitoyables et de l'imbécille quiétude de ces moines égyptiens , vrais Fakirs du christianisme.

Après avoir passé quelques années dans cette retraite, Basile revint à Césarée, pour entrer dans le sacerdoce, pendant le règne de Julien.

Plus d'une fois il rètourna dans sa chère solitude, où Grégoire de Nazianze était enfin venu le rejoindre. Il en sortait pour aider de ses conseils Eusèbe, archevêque de Césarée , qui tantôt l'accueillait, et tantôt se montrait jaloux de lui. Dans une famine dont la Cappadoce fut affligée, il vint, consolale peuple, émut la piété des riches, donna lui-même tout son bien pour nourrir les malheureux, et étendit également sa libéralité sur les païens \* et sur les juifs.

A la mort d'Eusèbe,'il fut choisi pour lui succèder. Possesseur de cette dignité pendant vingt ans, et métropolitain de la Cappadoce, sa vie n'offre pas ces vicissitudes aventureuses qui attachent à l'histoire d'Athanase ou de Jérôme; mais elle impose par le spectacle d'une vertu constante, et d'unbeaugénie.SaintBasilefutlevéritable évê-

\* Gregorii Nysscni Opera, t. I. ''r

que de l'Évangile, le père du peuple, l'ami des malheureux, inflexible dans safoi, niais infatigable dans sa charité. Pauvre lui-même de cette pauvreté qui déjà devenait rare dans l'Église chrétienne, il n'avait qu'une seule tunique , et ne vivait que de pain et de grossiers légumes, mais il employait des trésors à embellir Césarée. Il fit bâtir pour les étrangers et pour les indigents un hospice que Grégoire de Nazianze appelle une seconde ville; il établit de nombreux ateliers et des écoles.

Le zèle aveugle de Valens pour l'arianisme menaça plus d'une fois l'archevêque de Césarée. Il brava le préfet de l'empereur, et la colère de l'empereur lui-même. Les historiens ecclésiastiques ont raconté qu'un ordre d'exil allait être donné contre Basile, lorsque le fils de l'empereur tomba malade ; le saint évêque se mit en prière, et l'enfant guérit ; mais ensuite ayant été baptisé par un évêque arien, il retomba malade, et mourut.Ils ajoutent que l'empereur ayant voulu signer l'ordre d'exil, sa plume se brisa par trois fois. Il n'est besoin de ces prétendus miracles, pour expliquer l'ascendant de l'archevêque de Césarée sur un prince faible et furieux. Basile reçut Valens dans l'église , derrière le voile du sanctuaire, lui parla long-temps, et sut apaiser sa colère par un mélange de force et de douceur.

L'archevêque de Césarée fut souvent mêlé dans la suite aux querelles religieuses de sa province et de tout l'Orient; mais il est plus intéressant de le contempler instruisant par ses paroles les pauvres habitants de Césarée, les élevant à Dieu par la contemplation de la nature, leur expliquant les merveilles de la création, dans des discours où la science de l'orateur, formé dans Athènes, se cache sous une simplicité persuasive et populaire. C'est le sujet des homélies qui portent le nom d'IIexaméron. Parmi des erreurs de physique communes à toute l'antiquité, elles renferment beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies : on croirait lire parfois de belles pages détachées des Études de la nature ; c'est le même soin pour montrer partout Dieu dans son ouvrage; c'est la méme intelligence, la même imagination pour exprimer les bontés du

Créateur.

On ne lit pas de semblables discours sans songer avec étonnement à ce peuple grec chez qui des artisans, des ouvriers occupés à gagner leur pain chaque jour, comme dit l'orateur, étaient sensibles à de telles instructions, y répondaient par des applaudissements et des larmes.

Quel charme dans le début de quelques-unes de ces homélies! « Il est des villes, dit l'éloquent » orateur, qui, depuis le lever du jour jusqu'au

» soir, repaissent leurs regards du spectacle de » mille jeux divers; elles ne se lassent pas d'en» tendre des chants dissolus qui fontgermer la vo» lupté dans les âmes ; et, souvent, on nomme » heureux de tels hommes , parce que , laissant » les soins du commerce et les arts utiles à la vie, » ils passent dans la mollesse et le plaisir le temps » qui leur est assigné sur la terre. Ils ne savent » pas que le théâtre de ces jeux impurs est une » école de vice pour ceux qui s'y rassemblent.

» Quelques autres qui sont passionnés pour » les courses de chevaux , croient combattre en » songe , attèlent leurs chars , changent leurs » écuyers, et, dans le sommeil, ne sont pas dé» livrés de la folie qui les tourmente le jour. » Et nous que le Seigneur , le grand artisan des » merveilles appelle à la contemplation de ses ou» vrages,nous lasserons-nous de les regarder, ou » serons-nous paresseux d'entendre les paroles de » l'Esprit-Saint ? Ne nous presserons-nous pas » plutôt autour de ce grand atelier de la puissance » divine, et reportés en esprit vers les temps pas» sés, ne saurons-nous pas embrasser d'un regard » tout l'assemblage de la création ? »

Fidèle à ce plan théologique et poétique, l'orateur expliquait chaque matin et chaque soir l'ordre des saisons, les mouvements de la mer, les divers instincts des animaux, leurs migrations l'é-

gulières, l'existence de l'homme, et les merveilles de sa nature.

Sans doute l'orateur s'éloigne bien de la cosmographie des Hipparque et des Ptolomée; et l'on peut voir dans ces discours la trace de ce mouvement-rétrogade, de ce déclin prématuré que la religion mal comprise imprimait aux sciences naturelles cultivées naguères avec gloire par l'école d'Alexandrie : ils n'en sont pas moins remplis de notions d'autant plus curieuses , qu'elles étaient populaires et offrent un témoignage du temps; mais ce qu'il faut y-chercher surtout, c'est l'expression de ce spiritualisme auquel la nature sert de texte et d'inspiration.

« Si quelquefois \*, s'écrie l'orateur, dans la » sérénité de la nuit, portant des yeux attentifs » sur l'inexprimable beauté des astres, vous avez » pensé au créateur de toutes choses; si vous vous » êtes demandé quel est celui qui a semé le ciel ,i de telles fleurs; si quelquefois, dans le jour, » vous avez étudié les merveilles de la lumière, » et si vous vous êtes élevé par les choses visibles, » à l'être invisible; alors vous êtes un auditeur

» bien préparé, et vous pouvez prendre place » dans ce magnifique amphithéâtre; venez : de » même que, prenant par la main ceux qui ne con-

\* Sancti Basilii Opera, t. I.

» naissent pas une ville, on la leur fait parcourir, -» ainsi je vais vous conduire , comme des étran» gers, à travers les merveilles de cette grande

» cité de l'univers. »

Partout les vérités morales viennent se mêler aux descriptions que trace l'orateur ; et quand il a parcouru le spectacle du monde matériel et de la nature vivante, il revient à ses auditeurs par des allocutions d'un charme inexprimable.

A-t-il expliqué devant le peuple de Césarée la création et les mouvements de la mer, il termine par ces paroles pleines d'un enthousiasme oriental : « Mais, puis-je apercevoir la beauté de l'O» céan tel qu'il parut aux yeux de son créateur ? » Que si l'Océan est beau et digne d'éloge devant » Dieu, combien n'est pas plus beau le mouve» ment de cette assemblée chrétienne, où les voix » des hommes, des enfants, des femmes, confon» dues et retentissantes comme les flots qui se » brisent au rivage , s'élèvent, au milieu de nos » prières, jusqu'à Dieu lui-même ! »

Cette imagination sensible et pittoresque se retrouve dans tous les autres discours de saint Basile, dans ses lettres , dans ses moindres écrits. Passionné pour l'éloquence , il voulait apprendre aux jeunes chrétiens à lire avec fruit les auteurs profanes ; et il montre dans un discours ingénieux l'accord si fréquent de leur morale avec celle du

christianisme. Lui-même, il envoyait de Cappadoce un grand nombre de disciples au rhéteur païen Libanius.

Plusieurs de ses homélies ne sont que des traités de morale contre l'avarice, l'envie, l'abus de la richesse; mais , il faut l'avouer, l'onction évangélique leur donne un caractère nouveau. Saint Basile est surtout le prédicateur de l'aumône; il a compris, mieux que personne, ce grand caractère de la loi chrétienne, qui ramenait l'égalité sociale par la charité religieuse. Le triomphe de ses efforts, c'est d'attendrir le cœur des hommes, c'est de les rendre secourables l'un à l'autre : l'état malheureux du monde le voulait ainsi. Ce n'était pas une fiction oratoire, que le passage où saint Basile \* décrit le désespoir et les incertitudes d'un père forcé de vendre un de ses enfants , pour avoir du pain. La misère, née de la tyrannie, rendait ces exemples communs : la loi les permettait. N'était-ce pas alors une Providence que la voix de l'orateur qui s'élevait pour prohiber ces barbares commerces , pour consoler le pauvre , pour émouvoir le riche ?

Sans doute l'orateur s'emporte trop loin, lorsqu'il n'établit aucune distinction entre le riche et le voleur, considérant le bien que le riche refuse

\* Sancti Basilii Opera, t. II.

aux pauvres comme un larcin qu'il leur fait. Mais telle était cette éloquence des premiers temps , énergique, passionnée, frappant avec force suides ames engourdies par la mollesse ; elle contrepesait tous les vices d'une société dure et corrompue ; elle tenait lieu de la liberté, de la justice et de l'humanité qui manquaient à la fois; elle promettait le ciel, pour arracher quelques bonnes actions sur la terre. C'est à saint Basile qu'appartient cette belle idée si souvent développée par Massillon , Que le riche doit être sur la terre le dispensateur des dons de la Providence, et pour ainsi dire l'intendant des pauvres.

Saint Basile n'excelle pas moins dans les peintures de la brièveté de la vie, du néant des biens terrestres, de la tromperie des joies les plus pures. Après les anciens philosophes , il est éloquent d'une autre manière sur ce texte monotone des calamités humaines. La source de cette éloquence est dans la Bible, dont il aime à emprunter la poésie, plus pittoresque et plus hardie que celle des Grecs. Il renouvelle les fortes images de la musc hébraïque ; mais il y mêle ce sentiment tendre pour Inhumanité, cette douceur dans l'enthousiasme, qui faisait la beauté de la loi nouvelle. Les yeux élevés vers le ciel, il tend des mains secourables à toutes les misères : il veut soulager autant que convertir.

Ses discours font aisément concevoir la puissance qu'il avait sur l'esprit du peuple. Faible de corps, consumé par la souffrance et les austérités, un zèle ardent le soutenait dans ses prédications continues, ses courses pastorales, ses voyages. Quand il mourut, tout le peuple de la province accourut à ses funérailles. Les païens, les Juifs, le disputaient aux chrétiens par l'abondance de leurs larmes; car il avait été le bienfaiteur de tous. Plusieurs personnes ayant péri dans la foule prodigieuse qui se pressait à son convoi, on les trouvait heureuses d'être mortes un tel jour ; et plus d'un enthousiaste, dans son christianisme idolâtre, les nommait des victimes funéraires \*.

Que si maintenant, à quinze siècles de distance , loin de ces mœurs étranges, loin de cette société où le polythéisme, l'Évangile, les fables populaires, les philosophes, les martyrs, avaient tant agité l'imagination des peuples, on cherche l'orateur de Césarée dans les pages-d'un livre, combien n'admire-t-on pas encore son ame et son génie! Peut-être même cette éloquence estelle plus à l'épreuve du temps que les harangues des grands orateurs profanes ; car enfin, la cause de l'humanité est plus durable que celle d'un citoyen ou d'une république célèbre; et les varia-

lions de costume sont peu de chose, quand il s'agit de l'intérieur de l'homme, de ses incertitudes, de ses espérances, de toutes ses misères et de son besoin d'immortalité. Ces idées, si présentes dans la réalité, nous échappent cependant bien vite, quand l'imagination ne les fixe pas en nous par l'énergie du langage. L'écrivain moraliste surtout doit être éloquent pour être écouté : c'est la puissance de l'orateur de Césarée; tout devient image dans sa langue expressive et poétique. Les comparaisons , les allégories rendent visibles toutes ses pensées. « De même, dit-il, que ceux qui dor» ment dans un navire sont poussés vers le port, » et sans le savoir emportés vers le terme de leur » course, ainsi dans la rapidité de notre vie qui » s'écoule, nous sommes entraînés d'un mouve» ment insensible et continu vers notre dernier

» terme. Tu dors, le temps t'échappe; tu veilles » et tu médites, la vie ne t'échappe pas moins. » Nous sommes comme des coureurs obligés de » fournir une carrière. Tu passes devant tout, tu » laisses tout derrière toi; tu as vu sur la route » des arbres, des prés, des eaux, et ce qui peut » se rencontrer d'agréable aux regards. Tu as été » un moment charmé, et tu as passé outre ; mais '» tu es tombé sur des pierres, des précipices, des » rochers, parmi des bêtes féroces, des reptiles » venimeux et d'autres fléaux. Après avoir un peu

» souffert, tu les as laissés derrière toi. T.elle est » la vie : ni ses plaisirs ni ses peines ne sont

\* durables. »

Bossuet renouvelait devant une cour voluptueuse ces fortes images dont saint Basile avait frappé les habitants de Césarée. La puissance de son génie ajoutait à la terreur; mais il n'y avait plus cette première ferveur d'enthousiasme qui agitait les chrétiens du quatrième siècle. Bossuet sans doute était plus sublime; mais il n'était pas plus éloquent; car l'éloquence se compose de l'action qu'elle produit, autant que du génie qu'elle atteste.

Saint Basile eut un frère aussi célèbre que lui dans les annales ecclésiastiques, mais qui ne saurait trouver la méme place dans l'histoire de l'éloquence. On peut observer qu'à cette époque, le zèle religieux saisissait presque toujours des familles entières. On voyait, comme dans la tribu de Lévi, des pontifes remplacés par leurs enfants.

Plusieurs frères entraient à la fois dans le sacerdoce.

Ce frère de saint Basile, qui portait le nom de Grégoire, comme le célèbre orateur de Nazianze, avait d'abord embrassé la vie du siècle. Il s'était marié, et enseignait la rhétorique, profession si distinguée à cette époque, où cependant l'art de parler était inutile, excepté dans les églises chré-

tiennes. Suivant une pratique alors commune, il se sépara de sa femme pour s'attacher au sacerdoce ; mais le goût des lettres et de la philosophie profane l'entraînaient toujours. Son frère et ses amis l'en blâmaient. Il hésitait entre Platon et l'Évangile ; et latrace de ses longues incertitudes se retrouva dans les abstractions philosophiques qui bigarraient sa théologie.

Saint Basile le fit élire évêque de Nysse , dans laCappadoce. Il défendit la doctrine d'Athanase , fut persécuté sous Valens, protégé sous Théodose , parut avec éclat dans les conciles à la cour, et prononça dans Constantinople les oraisons funèbres de l'impératrice Flaccille\*, et de sa fille Pulchérie. Le recueil de ses ouvrages nous offre aussi un Hexaméron, comme celui de saint Basile, et quelques discours sur la création de l'homme , où se trouvent de curieux détails d'anatomie :

'mais l'évêque de Nysse n'avait pas, comme saint Basile, le don de tout embellir par l'imagination et le sentiment. Sa méthode est sèche, et ses allégories subtiles.

Il n'a pas non plus cette couleur orientale qui charme dans la plupart des orateurs de l'église grecque : chose singulière ! Il est mystique par le raisonnement seul ; il est mystique, sans être

\* Essai sur les Oraisons funèbres , dans le premier volumes de ces Mélanges.

enthousiaste. Son ame n'est point échauffée par les grands spectacles du christianisme naissant ; mais il a l'air d'appliquer les catégories d'Aristote il cette œuvre d'inspiration et de foi.

Du reste la supériorité de sa raison est souvent remarquable. Il avait été chargé par l'empereur de réformer les églises de Palestine et d'Arabie; et à cette occasion, il visita les saints lieux. Il n'en était pas moins peu favorable à ces pélerinages qui commençaient à devenir très-fréquents. Ap rès avoir blâmé la licence et la vie aventureuse qu'entraînaient souvent de tels voyages, il ajoute : « \* Celui qui visite ces lieux a-t-il donc quelque » chose de plus que les autres, comme si Dieu » habitait corporellement dans ces lieux , et s'é» tait éloigné de nous? Ce n'est pas le change-, » ment d'habitation qui nous rapproche de Dieu. » Quelque part que vous soyez, Dieu viendra vers h vous, si votre ame est digne de le recevoir. Si » l'homme intérieur, en vous, est plein de pen» sées coupables,.quand même vous seriez sur le » Golgotha, sur le mont des Oliviers, devant le J) sépulcre de la résurrection , vous êtes aussi )i loin de Jésus-Christ que ceux qui n'ont jamais » professé sa loi. Conseillez donc à vos frères de » s'élever vers Dieu , et non de voyager de Cap» padoce en Palestine. »

\* Sancti Gregorii"Nysseni Opcra, t. 11.

Grégoire de Nazianze, bien supérieur à l'évê-. que de Nysse, n'égale pas le génie de saint Basile; mais il a dans l'imagination quelque chose de plus brillant, et de plus gracieux. Son père, attaché long-temps à une secte de déistes illuminés , embrassa le christianisme, et devint évêque de Nazianze. Le jeune Grégoire, envoyé d'abord aux écoles de Césarée, puis dans Alexandrie, puis dans Athènes, parcourut, comme saint Basile, tout le champ de la philosophie grecque, pour arriver à l'Évangile. Ilparaît même que Grégoire de Nazianze resta plus long-temps que son ami dans Athènes, et y donnades leçons d'éloquence; mais après quelques retards, il alla rejoindre saint Basile dans la solitude dont nous avons vu plus haut la riante description.

Pendant le règne de Julien, pour remplacer la lecture des poètes profanes, interdite aux chrétiens , il imitales formes diverses de leurs ouvrages dans les poèmes religieux.

Saint Bazile, étant élevé sur le siége archiépiscopal de Césarée, obligea son ami d'être évéque de Sasime, petite bourgade à l'extrémité de la province, triste et pauvre séjour où le brillant élève d'Athènes se trouvait exilé \*. Les plaintes amères de saint Grégoire, les violents reproches

\* Gregorii Nazianzeni Opera, t. II, pag. 7.

qu'il adressait long-temps après à la mémoi-re de Basile, prouvent que les plus grands saints sont des hommes , et qu'une amitié si pure ne fut pas sans orages. Saint Grégoire rejeta bientôt une tâche qui lui déplaisait, pour venir soulager son père v dans l'administration de l'église de Nazianze. Il instruisait le peuple de cette ville, il le défendait contre les vexations des gouverneurs romains ; et il exerçait par l'éloquence et la vertu cette espèce de tribunat religieux, qui dans ces premiers siècles, fit en partie la puissance du sacerdoce.

Ce caractère de la prédication primitive est remarquable ; au lieu de recommander l'exercice rigoureux du pouvoir, elle était favorable aux intêrêts du peuple ; elle réclamait toujours pour lui la justice et l'indulgence. Les abus du despotisme impérial ne rendaient que trop nécessaire cette protection qui tenait lieu de liberté. On sent combien les idées évangéliques si récentes encore, les doctrines de pauvreté, d'égalité, la rançon de l'homme par le sang d'une victime céleste donnaient de force à ces réclamations du christianisme en faveur du peuple et des faibles.

Cicéron, parlant à la grande ame do César , lui conseillait la clémence et la bonté \*, parce que

\* Nihil tam populare quam bonitas. Oratio pro Marcello.

rien n'est si populaire, et que ces vertus rapprochent des dieux. Mais au quatrième siècle, lorsqu'il fallait toucher un chef militaire ignorant et féroce, un préfet tyrannique, on ne pouvait invoquer , ni. la popularité , ni la gloire. Il fallait d'autres idées, d'autres promesses. Le christianisme d'alors était admirable en cela. Il n'est rien de plus beau qu'un discours où Grégoire \* s'adresse tour à tour au peuple de Nazianze, et au gouverneur romain accouru pour châtier une sédition. Ses premières paroles sont toutes de consolation et d'espérance. Il veut partager la destinée de ses frères; il les plaint, les apaise, et ne les accuse pas ; puis , quand il s'adresse au gouverneur romain, son langage devient plus sévère : (( Om'ez en hommage à Dieu, la bonté, dit-il; . » c'est de tous les dons, le plus cher à ses yeux , » et celui qui obtient le plus de retour. Que rien » ne vous fasse renoncer à la pitié et à la douceur, » ni la circonstance, ni la crainte de l'empereur, » ni l'espoir de plus hautes dignités, ni l'orgueil » du pouvoir; ménagez-vous la bienveillance cé» leste pour le temps où vous en aurez besoin ; » faites pour Dieu ce que Dieu vous rendra. »

Grégoire de Nazianze était, comme son ami, zélé pour la doctrine d'Athanase; et il partagea

\* Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, pag. 337.

les persécutions que Valens, protecteur des ariens, fit subir aux catholiques. L'arianisme était devenu tout-puissant dans une partie de l'empire ; à Constantinople l'empereur avait successivement enlevé toutes les églises aux catholiques. Les hommes attachés à cette communion qui restaient encore dans Constantinople, songèrent à choisir pour leur évéque un homme illustre, éloquent, qui par son génie luttât contre l'ascendant de l'Arianisme.

Grégoire, quelque temps après la mort de son père, avait quitté l'administration de l'église de Ifa^Anze, et s'était retiré dans l'Isaurie; mais il ne résista point à l'espoir de servir sa foi dans la capitale de l'empire; et il y vint célébrer les cérémonies du culte dans une chapelle privée, qui prit le nom d'Anastasie. Bientôt son éloquence attira la foule; la petite église s'accrut, au grand désespoir des Ariens. Grégoire fut plusieurs fois menacé pendant le, règne de Valens. Mais Théodose, vainqueur de tous ses ennemis, et rendant à l'empire romain une gloire qu'il n'avait pas eue depuis un siècle, se déclara tout à coup favorable au parti catholique, et l'appuya de ses édits et de ses armes. Ce fut un jour mémorable, jour de triomphe pour les uns, de malédiction et d'effroi pour les ftut^es, que celui où Théodose vint avec des soldats reprendre l'église de Sainte-Sophie, que possédaient les Ariens. Nulle idée de

tolérance n'entrait alors dans les esprits; etcette action, qui, suivant Grégoire de Nazianze, fut semblable à une prise d'assaut, parut à tous les catholiques le plus beau et le plus saint triomphe.

L'archevêque n'abusa point de cette victoire et de la puissance de Théodose; il fut doux envers les Ariens, et tâcha de ne les gagner que par la persuasion. Conservant au milieu des pompes de Constantinople et de la cour la pauvreté des premiers temps, il n'imposait au peuple que par ses vertus et son génie. Il ne tarda pas à déplaire, et aux courtisans, qui ne trouvaient en lui ni faste , ni complaisance, et à tous les faux zélés , qui s'indignaient de sa douceur.

On ne savait guère alors, dans le monde chrétien , que souffrir ou persécuter. Théodose, en adoptant la foi de Nicée , s'empressa de rendre des édits tyranniques contre toutes les sectes dissidentes.

Les évêques Ariens étaient à leur tour chassés de leurs siéges. Tous les symboles particuliers étaient sévèrement prohibés ; et un édit impérial pr escrivait une seule foi et un seul culte. Poursolenniser ce triomphe, Théodose convoqua dans Constantinople un grand concile des évêques d'Orient. Cette assemblée devait régler divers débats élevés sur la possession légitime des siéges, pendant la longue domination de l'arianisni c.

/

Les droits même de Grégoire de Nazianze au siége de Constantinople n'étaient pas encore régulièrement établis, et lui avaient été disputés par un philosophe cynique, qui s'était fait passer pour un catholique persécuté , et qui avaitséduit à sa cause le patriarche d'Alexandrie et les évêques d'Égypte. Le concile de Constantinople se hâta de reconnaître et de consacrer Grégoire de Nazianze ; mais bientôt des factions se formèrent dans cette assemblée contre le vertueux archevêque ; on lui reprochait de ne pas poursuivre les anciens ennemis de la religion maintenant triomphante; on traitait sa charité de tiédeur pour la foi.

Grégoire de Nazianze, ami du repos et de la solitude, n'essaya pas de lutter contre ces orages. Il offrit sa démission dans le concile; il l'offrit à l'empereur; et sa vertu ne put le sauver d'un mouvement de surprise et de douleur, envoyant avec quelle promptitude elle était acceptée. Alors il n'hésita plus; et, rassemblant le peuple et le concile dans l'église de Sainte-Sophie, il annonca, par un dernier discours, sa résolution et sa retraite.

L'intérêt d'un tel spectacle était grand dans les mœurs de ce siècle; et le génie de l'orateur ne parut jamais plus brillant et plus élevé. Il rend compte avec simplicité de sa vie, de ses épreuves,

de sa foi, de ses efforts pour le salut du peuple. Après avoir caractérisé énergiquement les ambitions et les intrigues des évêques , qu'il compare aux rivalités bruyantes du Cirque et aux évolutions du théâtre, il répond au reproche que lui fait le parti vainqueur.

« Vous êtes, lui dit-on, depuis telle époque, » à la tête de l'Eglise, aidé par le temps et par » la puissance de l'empereur. Quel signe d'un » heureux changement a brillé pour nous? Que » d'hommes nous ont autrefois outragés ! Que » n'avons-nous pas souffert? etc... Puisque, par le » retour des choses humaines, nous pouvons nous » venger, il fallait punir ceux de qui nous avons » reçu tant d'injures. Eh quoi! nous sommes de» venus les plus puissants ; et nos persécuteurs » ont échappé ! »

« Oui, sans doute, ajoute-t-il : car, pour moi, » c'est une assez grande vengeance que de pou» voir me venger; » et il se plaint avec éloquence de ces hommes si exacts et si justes à rendre le mal qu'ils ont souffert. Il répond aussi au reproche de n'avoir pas une table fastueuse, un magnifique cortége. « Je ne savais pas, dit-il, que nous dus» sions le disputer de luxe et de magnificence avec » les consuls et les généraux d'armées. Si telles » furent mes fautes, pardonnez-les-moi; nommez » un autre évéque qui plaise à la foule, et accor-

i) dez-moi la solitude et le repos des champs. » En achevant ce discours, l'éloquent orateur salue tous les lieux qui sont présents à sa mémoire t tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il va quitter.

« Adieu, Église d'Anastasie \* ; adieu, monu» ments de notre commune victoire , nouvelle » Silo, où nous avons pour la première fois planté » l'Arche sainte , depuis quarante ans errante » dans le désert; adieu aussi, temple célèbre, » notre nouvelle conquête, que le Christ remplit » maintenant d'une foule si nombreuse ; bourgade » de Jébus, dont nous avons fait une Jérusalem; » adieu, vous toutes, demeures saintes, les secon» des en dignité, qui embrassez les diverses par» ties de cette ville, et qui en êtes comme le lien » et la réunion; adieu, saints Apôtres, céleste » colonie, qui m'avez servi de modèle dans mes » combats ; adieu, chaire pontificale, honneur » envié et plein de périls , conseil des pontifes y » orné par la vertu et par l'âge des prêtres; vous » tous, ministres du Seigneur à la table sainte, » qui approchez de Dieu quand il descend vers » nous; adieu, Chœur des Nazaréens, harmonie » des psaumes, veilles pieuses, sainteté des vier» ges, modestie des femmes, assemblée des or» phelins et des veuves; regards des pauvres

\* Sancti Cregorii Nazianzeni Opera, t. I, pag. 766.

» tournés vers Dieu et vers moi; adieu, maisons » hospitalières, amies du Christ, et secourables

» à mon infirmité.

» Adieu, vous qui aimiez mes discours , foule JI empressée, où je voyais briller les poinçons \* JI furtifs qui gravaient mes paroles. Adieu bar\* reaux de cette tribune sainte , forcés tant de » fois par le nombre de ceux qui se précipitaient i, pour entendre la parole. Adieu, ô Rois de la » terre, palais des Rois, serviteurs et courtisans n des Rois, fidèles à votre maître, je veux le n croire, mais certainement la plupart infidèles JI à Dieu. Applaudissez, élevez jusqu'au ciel votre » nouvel orateur; elle s'est tue, la voix incomJI mode qui vous déplaisait....

» Adieu, Cité souveraine et amie du Christ 1) ( car je lui rends ce témoignage, quoique son 11 zèle ne soit pas selon la science; et le moment » de la séparation adoucit mes paroles ); appro)1 chez-vous de la vérité, corrigez-vous, quoique

» bien tard.

» Adieu, Orient et Occident, pour lesquels j'ai

\* r pa{<p«y'ef Ç,%Yepa'i Keti Xctvêctvovtrctt.—Il y avait alors dans les églises des tachygraphes. Cet usage se retrouve aujourd'hui dans les églises d'Otahiti, où des naturels du pays, exercés par la méthode de l'enseignement mutuel, transcrivent avec une extrême rapidité les sermons des ministres protestants.

JI combattu, et par qui je suis accablé. J'en at« teste celui qui pourra vous pacifier, si quelques » autres évêques savent imiter ma retraite. Mais » je m'écrierai surtout : adieu , Anges gardiens de » cette Église, qui protégiez ma présence et pro- » tégerez mon exil; et toi, Trinité sainte, ma » pensée et ma gloire! Puissent-ils te conserver; JI et puisse-tu les sauver, sauver mon peuple! et » que j'apprenne chaque jour qu'il s'est élevé en » sagesse et en vertu! Enfants, gardez-moi le dé3» pot sacré ; souvenez-vous de ma lapidation. Que » la grâce de notre Seigneur JÉSUS-CHRIST soit

» avec vous tous ! »

L'éloquent archevêque alla d'abord à Césarée, où il rendit hommage à la mémoire de Basile, qui venait de mourir; et, le cœur plein de regrets, il se retira près du bourg d'Arianze , où il était né. C'est là qu'il acheva sa vie loin des cours et des conciles, occupé de la culture d'un jardin, et revenant à cette passion des vers qui avait enchanté sa jeunesse.

La plupart de ses poésies sont des méditations religieuses. Il en est une surtout qui nous paraît pleine d'un charme mélancolique.

(C Hier \*, tourmenté de mes chagrins, j'étais as» sis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dé-

\* Sancti Gregorii Nazianzcni Opera, t. II, pag. 86.

» vorant mon cœur; car, dans les maux, j'aime

» la consolation de s'entretenir en silence avec je son ame. Les brises de l'air mêlées à la voix » des oiseaux versaient un doux sommeil du haut 1) de la cime des arbres, où ils chantaient, ré» jouis par la lumière. Les cigales, cachées sous » l'herbe, faisaient résonner tout le bois ; une eau » limpide baignait mes pieds, s'écoulant douce» ment à travers le bois rafraîchi; mais, moi, je » restais occupé de ma douleur , et je n'avais nul H souci de ces choses; car lorsquel'ame est acca:> blée par le chagrin, elle ne veut pas céder au n plaisir. Dans le tourbillon de mon âme agitée, » je laissais échapper ces mots qui se combattent. » Qu'ai-je été? Que suis-je? Que deviendrai-je ? » Je l'ignore. Un plus sage que moi ne le sait pas » mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là , » n'ayant rien, pas même le rêve de ce que je i, désire; car nous sommes déchus et égarés tant » que le nuage des sens est appesanti sur nous ; » et celui-là paraît plus sage que moi, qui est le M plus trompé par le mensonge de son cœur. Je » suis ; dites, quelle chose ? Car ce que j'étais a dis» paru de moi; et maintenantjc suis autre chose.

« Que serai-je demain , si je suis encore ? Rien » de durable. Je passe et me précipite, tel que le » cours d'un fleuve. Dis-moi ce que je te parais » être le plus; et t'arrêtant ici regarde, avant

» que j'échappe. On ne repasse pas les mêmes » flots que l'on a passés ; on ne revoit pas le même » homme que l'on a vu. \* » J'ai existé dans mon père ; ensuite ma mère » m'a reçu, et je fus formé de l'un et de l'autre. » Ensuite je devins une chair inerte, sans ame \* » sans pensée, enseveli dans ma mère. Ainsi placé » entre deux tombeaux, nous vivons pour mourir. » Ma vie se compose de la perte de mes années. » Déjà la vieillesse me couvre de cheveux blancs. » Mais si une éternité doit me recevoir, comme » on le dit, répondez: ne vous semble-t-il pas que a cette vie est la mort, et que la mort est la vie? » Dans les élans inquiets de sa curiosité, le poète continue d'interroger notre double et mystérieuse nature. a Mon ame, s'écrie-t-il, quelle es-tu? » D'où viens-tu? Qui t'a chargée de porter un ca» davre? Quel pouvoir t'a liée des chaînes de cette » vie? Comment es-tu mêlée, souffle, à la matiè» re, esprit, à la chair? Si tu es née à la vie en » même temps que le corps, quelle funeste union » pour moi ! Je suis l'image d'un Dieu, et je suis » fils d'un honteux plaisir. La corruption m'a en» fanté. Homme aujourd'hui, bientôt je ne suis » plus homme, mais poussière ; voilà les derniè» res espérances. Mais si tu es quelque chose de » céleste, ô mon ame, apprends-le moi; si tu es, » comme tu le penses, un souffle et une parcelle

M; de Dieu, rejette la souillure du vice, et je te d, croirai. »

Au milieu de ses incertitudes, tout à coup le poète s'arrête effrayé; il blâme et rétracte ses paroles; il se prosterne devant la Trinité qu'il adore.

Aujourd'hui les ténèbres, dit-il, ensuite la vé3) rite ; et alors, ou contemplant Dieu, ou dévoré » par les flammes, tu connaîtras toutes choses.... M Ainsi, quand mon ame eut dit ces paroles, ma j' douleur tomba ; et, vers le soir, je revins de la M forêt à ma demeure, tantôt riant de la folie des » hommes, tantôt souffrant encore des combats » de mon esprit agité. 11

Il y a sans doute un charme singulier dans ce mélange de pensées abstraites et d'émotions, dans ce contraste des beautés de la nature avec les inquiétudes d'un cœur tourmenté par l'énigme de notre existence, et cherchant à se reposer dans la foi. Ce n'est pas la poésie d'Homère, c'est une autre poésie, neuve et vraie, qu'il ne faut pas confondre avec ces imitations, où Grégoire de

Nazianze et d'autres chrétiens cherchaient à saisir, et à transporter sur des sujets religieux les formes de l'ancien idiome des muses. Là, tout devait être faible et faux; et la tragédie du Christ souffrant que l'on trouve dans les oeuvres de saint Grégoire, ne paraît qu'un Centon d'Euripide, indigne de l'éloquent évêque de Constantinople.

C'était dans les formes neuves d'une poésie contemplative, c'était dans cette tristesse de l'homme sur lui-même, dans ces élans vers Dieu et vers l'avenir, dans cet idéalisme si peu connu des poètes anciens, que l'imagination chrétienne pouvait lutter contre eux sans désavantage. Là naissait d'elle-même cette poésie que cherche la satiété moderne, poésie de réflexion et de rêverie, qui pénètre dans le cœur de l'homme, décrit ses pensées les plus intimes, et ses plus vagues désirs.

Sous ce rapport, le génie poétique de saint Grégoire se confond avec son éloquence, et nous fait mieux comprendre ces talents d'une espèce nouvelle, suscités par le christianisme et l'étude des lettres profanes, cette nature à la fois attique et orientale, qui mêlait toutes les grâces, toutes les délicatesses du langage à l'éclat irrégulier de l'imagination , toute la science d'un rhéteur à l'austérité d'un apôtre, et quelquefois le luxe affecté du langage à l'émotion la plus naïve et la plus profonde. Nulle part ce caractère, qui fut si puissant sur les peuples de Grèce et d'Italie, vieillis par le malheur social, mais toujours jeunes d'esprit et de curiosité, nulle part ce charme de la parole , qui semble une mélodie religieuse, n'est porté plus loin que dans les écrits de l'évéque de Césarée. Ses éloges funèbres sont des

hymnes; ses invectives contre Julien ont quelque chose de la malédiction des prophètes. On l'a appelé le théologien de XOrient-, il faudrait l'appeler aussi le poète du christianisme oriental.

Cependant, après l'avoir lu, il est une sorte de grandeur, une paisible élévation de génie que l'on peut chercher encore, et qui est nécessaire à l'idée que l'on se forme de l'orateur vraiment sublime. Ce sont ces qualités plus hautes, ou plutôt c'est la réunion de tous les attributs oratoires, le naturel, le pathétique et la grandeur, qui ont fait de saint Jean-Chrysostome le plus grand orateur de l'Église primitive, le plus vivant témoin de cette mémorable époque.

< La pensée reste d'abord confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'ardeur et la facilité de son génie. Ce n'est pas dans ces rapides esquisses , dans ces analyses incomplètes, que nous pourrons, même faiblement, retrouver la puissance de l'orateur, et l'enthousiasme des contemporains. Nous avons à peine exploré tous ses ouvrages; nous ne pouvons en reproduire que quelques traits isolés; et le plus grand caractère d'un tel génie, c'est la richesse et l'ordonnance. Il semble que nous enlevons furtivement quelques carreaux des marbres de SainteSophie, comme ce voyageur anglais pillait les pierres du Parlhénon; mais l'édifice entier, la

splendeur de cette Église orientale, le génie de cet orateur sublime , qui sauvait Antioche, qui désarmait les chefs des barbares, qui semblait relever l'empire dégradé, et mourait en exil ; où retrouver ces grandes images ?

SAINT JEAN-CHRYSOSTOME.

Chrysostome était né vers l'an 344, dans la ville d'Antioche. Il fut élevé dans la loi chrétienne par sa mère ; mais il n'en suivit pas moins les leçons oratoires de Libanius qui avait été l'ami de Julien, et qui lui survivait pour célébrer sa mémoire. Chrysostome a raconté que Libanius, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis l'âge de vingt ans, et n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria, en se tournant vers son auditoire idolâtre : « 0 Dieux \* de la Grèce, quelles » femmes se trouvent parmi ces chrétiens ! »

Le sophiste païen prit bientôt la plus vive admiration pour son jeune élève, il vit avec inquiétude , mais sans jalousie, s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte; peut-être espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu de ces fables d'Homère, qu'il interprétait éloquemment à ses disciples. Dans la lutte pro-

\* Sancti Chrysostomi Vita.

longée des deux religions, chaque homme d'un talent supérieur était une conquête que les deux partis cherchaient mutuellement à se ravir. L'ad. miration et l'attachement de Libanius suivirent

Chrysostome au delà des premières années de la jeunesse. On a conservé une lettre où il le félicite de ses succès au barreau d'Antioche. Il le vit, avec plus de peine sans doute , consacrerbientôt après cette éloquence au culte chrétien. Libanius, dans sa foi pieuse aux arts de la Grèce, rcgardait le génie de son élève comme un présent des Muses, qui aurait dû servir à défendre la cause des Dieux et de la poésie. Long-temps après , cette pensée lui faisait dire, au lit de mort : « Hélas ! » j'aurais laissé le soin de mon école à ChrysosH tome, si les chrétiens ne nous l'avaient pas ravi » par un sacrilège ! »

Quand la société est divisée par une grande lutte d'opinions, les travaux ordinaires de la vie n'ont point assez d'importance pour occuper l'ardeur active du talent. Il est bientôt emporté dans l'un ou l'autre des camps qui se combattent. Chrysostome se lassa vite de plaider dans le barreau d'Antioche; la lecture des livres saints le saisit; l'évêque d'Antioche se pressa d'attacher à la société chrétienne l'espérance d'un si beau génie. Chrysostome reçut le baptême par les mains de ce pieux évêque, et fut fait lecteur de

l'église d'Antioche. Son ame ardente trouva cette préparation au sacerdoce trop facile et trop fai- ble. Un ami chrétien, zélé comme lui, voulut l'entraîner dans un désert de la Syrie, où quelques solitaires pratiquaient la pénitence. , ' C'est ainsi que Massillon, dans la première ferveur de sa foi, quitta le repos du séminaire pour les austérités de La Trappe. Ce projet ne fut combattu dans le cœur de Chrysostome que par la résistance et les regrets de sa mère. Il faut l'entendre lui-même raconter cette scène touchante.

Jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme pieuse, plus mère S encore que chrétienne; et cet exemple peut don- j ner l'idée de la lutte entre la religion et les sen- \ timents naturels, qui devait souvent agiter les { familles de la primitive Église. (t Lorsque ma » mère, dit l'apôtre chrétien, eut appris ma ré- f » solution de me retirer dans la solitude, elle

» me prit par la main , me conduisit dans sa cham- | » bre, et m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le » même lit où elle m'avait donné naissance, elle » se mit à pleurer, et ensuite me dit des choses J

1 i » encore plus tristes que ses larmes. » Rien n'é- î gale, dans le récit de Chrysostome, la plainte J naïve de cette mère désolée. Après avoir rappelé ; les peines, les embarras, les périls d'une jeune ; femme laissée veuve au milieu du monde, dans la ;

\*1

faiblesse de son âge et de son sexe : « Mon fils, » dit-elle, \* ma seule consolation , au miliea de » ces misères, a été de te voir sans cesse, et de » contempler dans tes traits l'image fidèle de mon » mari qui n'est plus. Cette consolation a com» mencé dès ton enfance , lorsque tu ne savais » pas encore parler, temps de la vie où les en» fants donnent à leurs parents les plus grandes » joies.

» Je ne te demande maintenant qu'une seule » grâce : ne me rends pas veuve une seconde fois; » ne renouvelle pas un deuil qui commençait à » s'effacer; attends au moins le jour de ma mort : » peut-être me faudra-t-il bientôt sortir d'ici-bas. » Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieil» lir; mais à mon âge , on n'attend que la mort. » Quand tu m'auras ensevelie, et réuni mes cen» dres à celles de ton père, entreprends alors de » longs voyages; passe telle mer que tu voudras: » personne ne t'en empêchera; mais pendant que » je respire encore, supporte ma présence , et ne » t'ennuie pas de vivre avec moi ; n'attire pas sur » toi l'indignation de Dieu, en m'accablant de si » grands maux, sans avoir été offensé par moi. » Quel accent de douleur et de vérité ! C'est la simplicité d'Homère, ou plutôt celle de la nature.

\* Sancti Chrysostomi Opera, 1. I, p. 364.

\* La loi chrétienne, qui semblait contredire les affections du coeur , leur rendait quelque chose de plus saint et de plus pur. Tout le secret du coeur d'une mère est dans cette prière si humble et si vive, pour que son fils ne la sacrifie pas, même à la religion. |

Chrysostome n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et renonça au projet d'un lointain voyage. Mais bientôt, pour se dérober aux instances des chrétiens qui voulaient le faire évéque, il se retira dans les solitudes voisines d'Antioche. Il y composa le Traité du sacerdoce, ouvrage plein d'imagination et de gravité, où il s'excuse de n'avoir pas accepté l'épiscopat, en montrant qu'il en connaît les pénibles devoirs. Loin de toute ambition, il passa plusieurs années dans cette vie tempérante, qui doit ajouter aux forces de l'ame tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature.

Cette réflexion se présente à l'esprit dans l'histoire de cette époque du monde, toutes les fois que nous y voyons des hommes inconnus apporter tout-à-coup, au milieu du peuple et à la cour des princes, une autorité merveilleuse. Tous ces hommes venaient du désert. La solitude est mère des grandes pensées ; et dans des temps vils et dégradés , comme les derniers siècles de l'empire elle inspire quelquefois à l'homme une force que

1 si

la société n'a plus. Mais aussi, pour les aines trop faibles ou trop ardentes, cette solitude se peuplait de fantômes. Les extases , les manies mélancoliques transformées en prétendues possessions, , remplissent l'histoire de cette époque; ainsi, de cette rude école du désert, il sortait des grands hommes et des fous.

C'était le jugement même des contemporains ; et de là, parmi les gentils et souvent parmi les chrétiens, s'élevaient desplaintes et des censures contre la vie solitaire. On accusait ce zèle inutile et farouche, qui se dérobait aux charges de la société, et se consumait sans fruit. Le jeune Chrysostome, du fond d'une caverne qu'il habitait, répondit à ces reproches par un éloquent traité\*. Mais, discuter avec les hommes sur les avantages de la solitude, c'est y renoncer; le jeune apôtre revint dans Antioche, et prit les degrés inférieurs du sacerdoce. Quelques années après, Flavien, évêque d'Antioche, le consacra, et lui commit l'instruction du peuple dans cette ville savante et voluptueuse, l'Athènes de l'Orient.

Selon l'usage de la primitive Église, la prédication était le devoir de l'évêque; mais lorsqu'il vieillissait, ou manquait de talent, il faisait parler à sa place quelque jeune ministre de l'autel ;

\* Sancti Chrysostomi Opera , t, I, dc Vita solitaria.

car la parole, chez tous ces peuples d'origine grec •• que, était le talisman du culte. Ils étaient convertis par des prêtres éloquents, comme ils avaien t été d'abord gouvernés par des orateurs , et ensuite amusés par des sophistes. Aussi Chrysostome \* se plaint-il sans cesse de voir une foule plus nombreuse à ses discours qu'aux prières publiques. Ce n'étaient pas seulement les chrétiens, mais les Juifs, les payens , qui se pressaient dans son auditoire. Il interprétait l'Écriture avec cette vive imagination, et ce goût d'allégorie qui plaît aux Orientaux. Il exposait avec une éloquence digne du Portique et de l'Évangile les devoirs de la moràle : enfin, il attaquait les vices dont Antioche était le théâtre. Il décrivait la vie molle des grands, leurs palais de cédre et porphyre, le faste de leurs dépenses pour les courses du cirque, le luxe des femmes riches qui remplissaient les rues de leur cortége d'eunuques et' d'esclaves, l'orgueil des philosophes, qui se promenaient avec leur manteau, leur longue barbe, et leur bâton, sous les vastes galeries d'Antioche.

La renommée de son éloquence se répandait dans tout l'Orient ; des sophistes payens venaient de loin pour l'entendre ; et son génie ajoutait à la puissance du christianisme, qui trouvait encore

\* Chrysostomi Opcra , t II, passim.

quelques obstacles dans les philosophes et les lettrés de la Grèce.

Chrysostome remplissait depuis douze ans cet apostolat, lorsqu'une grande occasion vint s'offrir à son génie. En 387, l'opulente , la voluptueuse Antioche fut troublée par une sédition aveugle et passagère , comme celles qui peuvent s'élever chez un peuple d'une imagination mobile, et de mœurs efféminées.

Au sujet d'une taxe nouvelle établie par l'empereur, on maltraita quelques-uns de ses officiers, on renversa ses statues, et celles de l'impératrice.

L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage ; et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur.

Antioche, chrétienne depuis long-temps, attachée à la religion du milieu même de sa mollesse orientale, Antioche l'ennemi de Julien, et le but de ses sarcasmes, devait, ce semble, obtenir grâce aux yeux de Théodose. Aussi le prince renonçat-il à sa première pensée de brûler Antioche, de faire périr dans les flammes les citoyens au milieu de leurs demeures, et de faire passer la charrue sur leur territoire; car tels étaient les conseils qui s'étaient fait entendre dans le palais de Théodose; il se contenta de soumettre la ville à la juridiction de deux envoyés extraordinaires qui remplirent les cachots de prisonniers,

et multiplièrent les confiscations et les supplices.

Dans cette stupeur de tout un peuple livré sans défense aux rigueurs, et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre? L'archevêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, est parti pour aller au loin jusqu'au palais de Théodose essayer de fléchir sa colère. Chrysostome tient dans Antioche la place du vertueux pontife. Il réunit le peuple dans le temple; il le console, le ranime, le justifie. Tel est le sujet d'une suite de discours sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monument d'histoire et d'éloquence. Rien ne peut nous faire mieux comprendre, en effet, et le pouvoir impérial, et les mœurs de cette époque, et l'influence que prit la religion, en s'attachant à défendre le peuple. Écoutons d'abord l'orateur décrivant la consternation d'Antioche. $ « Cette ville \* est dépeuplée par la crainte et n parle malheur. La patrie, c'est-à-dire la chose » du monde la plus douce aux cœurs de tous les<' » hommes, est maintenant devenue la plus amère. j » Nos citoyens fuient le lieu de leur naissance » avec la même horreur que l'on fuit le supplice ; )1 ils s'en détournent comme d'un abîme, ils s'en

«

\* Sancti Chrysostomi Opera, t. II, Homilia II.

« échappent comme d'un incendie. Lorsque le 11 feu dévore une maison, non-seulement ceux » qui l'habitent se précipitent au dehors ; on i) abandonne aussi les maisons voisines : on laisse li tout pour sauver sa vie. Ainsi, tandis que la co» 1ère de l'empereur plane sur cette ville, comme » un feu rapide, tout le monde se précipite et v s'enfuit au dehors , avant que la flamme n'é11 tende plus loin ses ravages, on se croit heureux 11 de survivre ; et cependant cette fuite n'est pas » excitée par la présence de l'ennemi. Cette cap» tivité n'est pas la suite d'un combat; nous n'a» vons pas vu l'ennemi, et nous sommes prisonib niers ou fugitifs. »

Après ces fortes peintures , Chrysostome ranime ses auditeurs par la confiance en Dieu ; chaque jour il leur parle , il compte avec eux les moments de l'absence de Flavien ; il se transporte en idée devant l'empereur; il imagine, il répète tout ce qu'on peut lui dire pour l'émouvoir.

Cependant les rigueurs de la justice impériale se multipliaient : les plus riches citoyens étaient arrêtés et battus de verges ; des femmes d'une illustre naissance étaient chassées de leurs maisons , privées de leurs biens, errantes auprès des prisons, pour demander la grâce de leurs époux ou de leurs fils. La terreur du peuple reprit une

nouvelle force. Chrysostome s'était éloigné quelques jours '. ;

1 Sur les montagnes voisines de la ville, vivaient depuis long-temps des ermites chrétiens, qui dans les austérités de leur désert semblaient expier les délices d'Antioche. Jamais les riches campagnes de la Syrie, et le beau ciel qui la couronne, ne les faisaient descendre de leurs âpres solitudes. La calamité d'Antioche les attire ; ils paraissent au milieu de la ville ; ils assiégent les prisons ; ils entourent le prétoire : ce sont les tribuns du chris. tianisme.

Un de ces solitaires, homme simple et sans lettres, rencontrant au milieu de la ville les deux commissaires de l'empereur, les retint par leurs manteaux, et leur ordonna de descendre de cheval, puis il leur dit : « Allez, mes amis, portez de ml ma part cet avis à l'empereur : Vous êtes em» pereur; mais vous êtes homme et vous com» mandez à des hommes qui sont l'image de Dieu. » Craignez la colère du créateur, si vous détrui» sez son ouvrage. Vous êtes si fort irrité qu'on }I ait abattu vos images : Dieu le sera-t-il moins , » si vous détruisez les siennes ? Vos statues de i, bronze sont déjà refaites et rétablies sur leurs M bases ; mais quand vous aurez tué des hommes,

\* Sancti Chrysostorai Opera, tom. II, Homilia III.

» comment réparer votre faute? Les ressuscite» rez-vous , quand ils seront morts ? JI

' Quelques jours après , Chrysostome reprit la parole pour célébrer la générosité chrétienne des solitaires, et les espérances qu'elle donnait. Un nouveau coup venait de frapper Antioche. Un ordre de l'empereur enlevait à cette ville le titre do métropole d'Orient, et fermait en même temps le cirque, les théâtres et les bains publics. Cette dernière tyrannie, que le climat et les habitudes orientales rendaient plus pénible, augmenta le désespoir des habitants. Beaucoup voulaient s'enfuir au désert ; Chrysostome les retint par ses paroles. Il peint avec énergie l'horreur dont il fut saisi lui-même, en pénétrant au milieu du prétoire, pour y suivre ses frères victimes de la rigueur des juges ; et de ce spectacle même, il tire l'espérance que tant de maux vont enfin s'adoucir. Alors il fait entrevoir les approches de la fête de Pâques, comme un temps de réconciliation pour le prince , et pour le peuple.

Cependant le vénérable Flavien, après les fatigues d'un long voyage, était arrivé dans Constantinople au palais de l'empereur. Admis en sa présence au milieu des courtisans , des chefs de la garde, il s'arrêta loin du prince, les yeux baissés et pleins de larmes, et exprimant par son silence la désolation d'Antiche. L'empereur , lui

adressant la parole, rappela les faveurs qu'il avait faites à cette ville, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitants, de leurs insultes envers lui, et envers lamémoire de l'impératrice Flaccile. Flavien, versant des larmes, retraça lui-même avec vivacité les bienfaits de Théodose, et l'égarement du peuple d'Antioche, qu'il impute à la jalouse haine des esprits infernaux.

Puis revenant sur la colère même du prince, il lui dit ces paroles que rapporte, et qu'avait inspirées Chrysostome : a On a renversé tes sta» tues; mais tu peux t'en élever à toi-même de l' plus glorieuses. Pardonne aux coupables; ils l' ne te dresseront pas dans les places publiques n des statues d'airain, ou d'or, parées de diaM mants, mais ils te consacreront dans leurs cœurs 1» un monument plus précieux, le souvenir de ta n vertu. Tu auras autant de statues vivantes qu'il » y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura » jusqu'à la fin du monde; car non-seulement n nous, mais nos successeurs et leur postérité » connaîtront cette action si royale et si grande, » et l'admireront, comme s'ils en avaient eux-' » mêmes profité \*.

» Mais afin que mes discours ne semblent pas » une flatterie , je te rapporterai une ancienne

\* Chrysostomi Opera, t I, Homilia XX.

» parole qui montre que les légions, les trésors » et le nombre des sujets n'illustrent pas les prin» ces, autant que la philosophie et la clémence. )1 Le bienheureux Constantin apprenant que l'une 1t de ses statues avait été défigurée à coups de i, pierres, comme toute la cour l'exhortait à se » venger et à punir l'outrage de son front royal, » il passa légèrement la main sur son visage, et »> répondit en souriant qu'il ne sentait aucune 11 blessure. Couverts de confusion, les courtiib sans se désistèrent de leurs sinistres avis; et 11 cette parole est encore célébrée par tout M le monde; le temps ne l'a pas fait vieillir, et n n'a pas éteint la mémoire d'une telle vertu. » A combien de trophées n'est-elle pas pré» férable? Ce prince a relevé plusieurs villes, » et a vaincu beaucoup de barbares, mais nous M n'en avons point souvenir. Cette parole, au » contraire, est dans toutes les bouches. Ceux JI qui viennent après nous, etceux qui les suivent » l'entendront; et il n'est personne qui puisse » l'écouter sans se récrier avec éloge, et sans » faire mille vœux pour la mémoire du prince » qui l'a dite. Que si cette parole est glorieuse » devant les hommes , combien n'aura-t-elle pas )b mérité de couronnes devant Dieu qui est l'ami

» des hommes ?

» Mais est-il besoin de rappeler Constantin et

» des exemples étrangers, lorsque pour t'encou» rager, il ne faut que toi-même, et tes propres » actions. Souviens-toi de cet édit proclamé dans » tout l'empire, lorsqu'aux approches de la fête M de Pâques, annonçant aux criminels leur par» don, et aux prisonniers leur délivrance, tu » disais dans tes lettres, comme si cet édit n'eût » pas encore assez signalé ta clémence : Que Il n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les

» morts !

JI Souviens-toi maintenant de ces paroles : Voici M le moment de rappeler les morts à la vie. Même Il avant que la sentence soit portée, Antioche JI est maintenant descendue près des portes .de » l'enfer; retire-la de cet abîme. Il ne faut ni \* trésor, ni temps, ni travail; il suffit d'un seul Il mot, et tu ranimes une ville ensevelie dans les » ombres de la mort. Permets qu'elle soit appelée

M désormais la ville de ta miséricorde

» Songe que tu délibères, non sur le sort d'une )1 seule ville, mais sur ta gloire, et sur le chris» tianisme tout entier. A cette heure, les Juifs, » les Grecs, le monde civilisé, les barbares, ont » appris nos malheurs ; ils te regardent ; ils atten» dent quel arrêt tu porteras sur nous. Si ta sen» tence est humaine et généreuse , ils la célébre» ront; ils rendront gloire à Dieu; ils se diront » l'un à l'autre : 0 ciel ! quelle est grande la puis-

^ance du christlanisme 1 Cet homme qui n'ayait, pas d'égal sur la terre '1 qui pouvait tout perdre et tout détruire, elle l'a dompté ; elle l'a soumis; elle luiadonné une philosophie que les hommes les plus obscurs n'auraient pas. Il est grand le Dieu des chrétiens ! des hommes, il sait faire des anges; il les élève au-dessus delanature.

» Regarde combien il sera beau dans la postérité que l'on sache,'qu'au milieu des périls d'un si grand peuple dévoué à la vengeance et t aux supplices, quand tous frisonnaient de terreur, quand les chefs, les préfets, les juges étaient saisis de crainte et n'osaient élever la voix pour les malheureux , un vieillard s'est

p avance avec le sacerdoce de Dieu, et par sa seule présence, par ses simples paroles , a vaincu l'empereur; et qu'alors une grâce que l'empereur avait refusée à tous les grands de sa » cour, il L'accorda aux prières d'un vieillard, par respect pour les lois de Dieu. En effet, ô .H prince! mes concitoyens n'ont pas cru te r en-

» dre un médiocre honneur, en me choisissant pour cette mission car ils ont jugé ( et ce jugement fait ta gloire ) que tu préférais la relif » gion dans ses plus faibles ministres à toute la puissance du trône. Mais je ne viens pas seu^ lement de leur part; je viens au nom du souj» verain des cieux pour dire à ton âme clémente

» et miséricordieuse ces paroles de l'Évangile : » « Si vous remettez aux hommes leurs offenses , » Dieu vous remettra les vôtres. » Souviens-toi

» de ce jour où nous rendons compte de nos ac» tions, et songe que, si tu as commis des fautes, » tu peux lés effacer toutes par un pardon, sans » combat, sans effort. Les autres envoyés api, portent de l'or , de l'argent et des offrandes » semblables : moi, je m'approche de ta puisib sance avec le livre de notre sainte loi dans les

» mains; je ,te le présente, au lieu de tous les » dons, et je te conjure d'imiter ton souverain » maître, qui chaque jour offensé par nos fautes, » ne se lasse pas de prodiguer ses bienfaits. Ne » confonds pas nos espérances, ne déments pas n nos promesses. Je veux que tu le saches : si tu » veux bien apaiser ta colère, si tu rends à notre » ville ton ancienne amitié, je m'en retournerai n plein de confiance ; mais si tu as banni Antioche » de ta pensée, je n'y retournerai pas, je ne ver» rai plus son territoire , je le renierai pour « jamais, je deviendrai citoyen d'une autre ville : » je ne voudrais pas d'une patrie pour laquelle M toi, le plus humain et le plus clément des homn mes, tu serais devenu cruel et sans pitiés 1)

Cette éloquence persuasive toucha l'empereur. La douceur de la loi nouvelle agissait sur cette ame violente et guerrière. « Qu'y a-t-il d'éton-

» nant, dit-il, si nous autres hommes, nous par» donnons à des hommes qui nous ont offensés, » -lorsque le maître du monde descendu sur la » terre, fait esclave pour nous, et mis en croix » par ceux qu'il avait comblés de biens, a prié son » père pour ses bourreaux, en disant : Pardonne» leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et en même temps il pressa le vieillard de repartir, pour porter cette joie au peuple d'Antioche, à la fête de Pâques.

Flavien se fit devancer par des courriers rapides ; les fêtes remplacèrent dans Antioche le deuil public ; et suivant le génie de l'Orient, le peuple parut aussi enthousiaste dans sa joie, qu'il était naguères abattu dans sa douleur.

Chrysostome rassembla le peuple, poui"lui redire les paroles de Flavien et de l'empereur.

Sans doute, il est aisé de concevoir, pour l'espèce humaine, un état plus raisonnable et meilleur que ce despotisme arrêté seulement par d'éloquentes prières. A la pensée d'un tel abaissement et d'un tel secours , on s'indigne, autant qu'on admire. Il faut même l'avouer , les luttes de la liberté mourante à la voix de Démosthenes, ont bien un autre intérêt que cette résignation passive d'un peuple d'Asie , tremblant sous ses maîtres , et défendu par la tribune chrétienne. Mais si l'on se reporte au siècle de Théodose, aux

mœurs cruelles de cette époque, si l'on revoit eu pensée le massacre de Thessalonique , ordonné par le même prince qui laissa vivre Antioche, peut-on méconnaître le bienfait de celte religieuse éloquence.? Et même de nos jours, si l'on pense à l'état présent de ces villes d'Asie encore habitées par des Grecs, si l'on songe que ces massacres , ces exterminations, qu'interdisait le christianisme, y sont aujourd'hui le droit commun des Barbares conseillés et recrutés par l'Europe , combien ne doit-on pas regretter qu'il n'y ait plus de Flavien etde Chrysostome , pour demander à la politique des rois l'amnistie dl'Antlioche , pour arrêter au nom de Dieu l'effusion du sang chrétien, pour apprendre l'Évangile à ceux qui le prêchent et qui l'ont oublié ? t

Chrysostome continuapendant dix années d'instruire le peuple qu'il avait défendu. Ses ouvrages sont le cours le plus complet de prédication morale , que nous ait transmis l'antiquité chrétienne. Hormis quelques préjugés ou quelques complaisances pour les préjugés du temps, on y voit par-| tout un beau génie, une grande connaissance du cœur de l'homme, une charité vraiment évangélique. Ses discours ont encore un intérêt particulier pour nous autres modernes, curieux in- vestigateurs du passé. La civilisation chrétienne d'Orient, cette époque sans analqgie avec le

moyen âge, et qui joignait à la naïveté du zèle religieux un haut degré d'élégance sociale, revit toute entière dans les pages éloquentes de l'orateur d'Antioche.

Nous y voyons que l'influence chrétienne n'avait en rien réformé l'esclavage domestique. Il n'était pas extraordinaire de compter, dans une opulente maison, deux ou trois mille esclaves destinés à servir toutes les fantaisies du luxe le plus capricieux. On les traitait souvent avec une dureté que blâmait inutilement la chaire chrétienne. Une riche matrone\*, irritée contre quelques jeunes filles esclaves , les faisait attacher à sa litière, et battre de verges sous ses yeux.

Ces gens là ne s'en croyaient pas moins chrétiens, et étaient assidus dans les églises ; mais ils avaient encore une crédulité toute payenne pour les augures et les présages ; à la moindre maladie, ils couraient à la synagogue \*\*, consultaient des enchanteurs, ou portaient des amulettes , parmi lesquelles figuraient des médailles d'Alexandre \*\*\*, dont la gloire était restée comme un talisman merveilleux chez les Grecs d'Asie.

Il était même permis de faire servir le christianisme à ces superstitions ; on portait aussi pour

\* Chrysostomi Opcra, t. XI, pag. 112.

n Idem, t. I, p. 682; t. II, p. 244.

\*\*\* Idem, t. II, p. 243.

amulettes des feuillets de l'Évangile ; on en sus- al pendait au cou des petits enfants. Souvent à leura naissance, on allumait plusieurs lampes \*, aux-. quelles on donnait des noms divers ; et l'on trans- a portait à l'enfant le nom de celle qui avait été lel plus long-temps à s'éteindre. ] Les malades se faisaient frotter avec l'huile \*\*ij des lampes allumées dans les lieux saints; onj espérait guérir tous les maux par l'imposition des ti mains de quelques pieux solitaires ; généralement tt on croyait à la magie. Les lois de Théodose sont t pleines de menaces contre ce prétendu crime; et,, vers la méme époque, le concile de Laodicée dé- . fendit particulièrement aux ecclesiastiques d'étu- • dier l'astrologie, de faire des enchantements etdes f philtres. Des crimes bizarres se mêlaient aux folies j superstitieuses. Dans l'idée que les ames de ceux j qui mouraient de mort violente échappaient au démon, quelquefois on égorgait de jeunes enfants.

Une superstition plus innocente qui se conservait parmi beaucoup de chrétiens, c'était la pratique de quelque rite païen , le culte pour quelque grotte ou quelque bois sacré \*\*\*. Ces restes d'idolâtrie étaient beaucoup plus communs parmi « les chrétiens des campagnes. Chrysostome se \*

\* Chrysostomi Opera, t, X , p. 107.

" Idem, t. XII , p. 373.

... Chrysost. Opera,t. I, p. 727.

plaint \* que les 'riches possesseurs de terres aimaient mieux bâtir des granges que des temples, et que les pauvres laboureurs avaient bien des stades à parcourir pour trouver une église.

Dans les grandes villes, comme Antioche, l'éducation des enfants était fort soignée. Dès l'âge de cinq ans , ils suivaient les écoles publique, où l'on apprenait à lire, et à tracer des caractères sur la cire. Ils passaient ensuite aux écoles des grammairiens, où l'on étudiait Homère, et les autres poètes grecs. Au delà étaient les écoles d'éloquence , dont les maîtres conservaient la plupart une préférence cachée pour l'ancien culte , qu'ils confondaient avec l'ancienne littérature.

Ce n'était guère qu'à la sortie de ces écoles, que l'influence de la nouvelle religion s'étendait sur les jeunes gens. Le baptême, presque toujours tardif, devenait une initiation ; le culte nouveau les saisissait dans l'âge de l'enthousiasme; les plus passionnés fuyaient au désert. Ceux qui tenaient le plus au monde se livraient à l'étude du droit civil \*\*, qui conduisait encore aux premières dignités. Un très-petit nombre adop-

\* Chrysost. Opera, t. XI, p. 746.

\*\* Idem , t. IX, p. 149.

,! tait la profession des armes \*, généralement dé-' créditée par la mollesse du temps et par la prédication chrétienne.

Dans la vie des femmes , le christianisme avait encore ajouté à la sévère discipline de l'antique gynécée. Les fêtes , les processions païennes1 étaient interdites. Une jeune fille, même entourée d'esclaves et de gardiens, ne sortait que bien peu, et seulement à la chute du jour : elle n'assistait jamais aux spectacles. Dans les églises, et les basiliques des martyrs, les femmes étaient séparées par des barrières '\*. |

Rien n'égalait cependant le luxe et la mollesse de quelques-unes de ces femmes d'Orient, élevées au milieu des parfums et des roses, ornées de toutes les parures de l'Inde, et des tissus précieux de Biblos etdeLaodicée. Mais sans cesse de jeunes filles s'arrachaient à ces monotones délices, pour adopter la vie austère et l'humble vêtement des religieuses. L'éloquence d'un orateur chrétien , l'imagination, l'enthousiasme, Ise jetaient dans cette vie nouvelle, La vanité y trouvait encore quelques attraits : les hommages de la foule \*\*\*, une place distinguée dans les

\* Chrysost. Opéra , t. 1, p. 84.

\*\* Idem, t. 1, p. 263.

\*\*\* Idem, t. II, p. 590.

églises. Les orateurs sacrés du temps se plaignaient que le profane désir de plaire se conservait trop souvent dans cette profession sainte ; et ils nous ont même appris que, dans cette époque de ferveur, déjà la coquetterie \* pouvait dessiner les plis d'une robe de bure, laisser tomber un manteau , et dévoiler des grâces que l'on cache. Beaucoup de vierges chrétiennes , il est vrai , se dévouaient au soin des malades et des pauvres , s'exposaient à la mort, et montraient des vertus sublimes dans un sexe faible. Mais il était un abus, né du grand nombre des professions religieuses , et que saint Chrysostome \*\* déplore avec une vive éloquence : de riches célibataires retiraient souvent, dans leur maison, quelqu'une de de ces filles consacrées à Dieu, sous prétexte de les protéger, et de confier à des mains si pures l'administration domestique. Et ces vierges , gardant l'habit plutôt que les vertus de leur état, commandaient à des foules d'esclaves, subjuguaient l'esprit du maître, et par leur conduite, excitaient les railleries des Juifs et des Gentils.

Quelquefois aussi des femmes, qui s'étaient séparées de leur mari, sousprétexte de continence,

\* Sancti Hieronyini Opera, t. I, p. 781.

\*\* Chrysostomi Opera, t. I, p. 103, in cos qui subin-

troductas virgines domi habent.

oubliaient leurs vœux, pour aimer librement ur 1 homme obsur, ou un esclave.

La chaire chrétienne retentissait de plaintes e d'anathèmes contre ces profanes abus ; mais er ) même temps elle redisait, comme un titre dci gloire \*, qu'il y avait plus de femmes consacrées à Dieu que d'épouses et de mères; déplorable succès, qui ne pouvait servir qu'à la chute de la société et de l'empire!

Cependant les\* orateurs chrétiens recomman daient aussi le mariage, surtout dans la première jeunesse ; mais l'avarice et l'ambition des pères le retardaient ordinairement ; et dans les riches familles, il n'était presque toujours qu'un contrat, une spéculation d'intérêt, sans que souvent les deux époux se fussent vus l'un l'autre, avant leur union.

Souvent, du reste, cette cérémonie se faisait sans consécration religieuse , et presque avec la licence des fêtes nuptiales du paganisme. Chrysostome lui-même \*\* avoue qu'il craint d'attaquer cet ancien usage , dont il décrit avec douleur les profanes plaisirs. Le soir du jour marqué pour la fête, un cortége de pantomimes, de danseurs et de danseuses se rendait à la maison de la jeune

\* Chrysostomi Opera , t. IV, p. 107.

" Idem, t. III, p. 195 ; t. IV, p. 540 ; t. X, p. 104.

épouse. A la nuit, elle sortait couverte d'un voile et montait sur un char , escortée de femmes et de jeunes filles. La foule bruyante qui suivait, dans l'ivresse du vin et de la joie, chantait des vers, encore mêlés de souvenirs mythologiques.

On se mettait aux fenêtres, la nuit, pour voir passer le joyeux cortége, précédé de flûtes et de cymbales. Il arrivait ainsi à la maison de l'époux, qui, la tête ornée d'une couronne, recevait la jeune fille des mains de la mère, soulevait son voile, et disparaissait avec elle. La fête continuait par des jeux, des danses de pantomimes; et les repas se renouvelaient plusieurs jours.

La jeune fille, sortie de l'austère gynécée pour cette fête tumultueuse, paraissait d'abord timide et tremblante; mais bientôt elle commandait avec empire, tprodiguait l'or, et souvent ruinait son époux par un luxe insensé. L'orateur chrétien a décrit ce luxe, que ses graves paroles ne pouvaient corriger. Il se plaint que des femmes se faisaient conduire à l'église \* , sur un char tout brillant de dorure, traîné par quatre mules blanches richement ornées, au milieu d'une escorte d'eunuques et d'esclaves. Ces femmes étaient vêtues de tuniques d'or et de soie, parées de diamants, et portaient à leurs oreilles, dit l'orateur,

\* Chrysostomi Opera , t. II, p. 527.

la subsistance de mille pauvres. La dévotion se mêlait encore à ce faste mondain, et quelquesunes des robes les plus précieuses étaient tissues de riches dessins \* qui représentaient des scènes de l'Évangile.

Une autre mode attaquée par l'orateur chrétien, c'était de se teindre le visage de nuances diverses, pour relever l'éclat des yeux. Chrysostome regarde cette mode comme une profanation de l'ouvrage de Dieu; mais il recommande aux maris\*\* d'en détourner doucement leurs femmes, en leur disant que ces fards sont inutiles, et même nuisent à la beauté. > "

Quelquefois la parure des hommes n'était pas moins recherchée que celle des femmes, et Chrysostome s'indigne\*\*\* contre ces jeunes chrétiens, dont les chaussures étaient brodées d'or et de soie. Il décrit, avec une pieuse douleur, ces palais disposés pour les saisons diverses, ces colonnes , ces portiques, ces murailles incrustées de marbre et d'ivoire, ces parquets en mosaïque, ces hautes fenêtres ornées de.vitraux de diverses couleurs, enfin ces statues de marbre et d'airain qui rappelaient les souvenirs du paganisme. Il accuse, par mille allusions, la vie de ces sybarites

\* Asterii homilia in divitem et Lazarum.

\*\* Chrysostomi Opera, t. VII, pag. 354.

\*\*\* Idem t. VII, p. 510.

.chrétiens d'Antioche, la profusion de leur table, le luxe de leurs fêtes, leurs lits d'ivoire ou d'argent massif incrusté d'or, les vases les plus vils forgés du même métal % leurs bibliothèques , où des rouleaux du parchemin le plus délié, couverts de lettres d'or, reposaient, sans être lus , ,dans de précieuses cassettes.

Que faisait l'orateur, au milieu de cette Babylone chrétienne, enchantée plutôt que corrigée par ses paroles, dans ces églises où l'on applaudissait comme au théâtre, et d'où l'on sortait, avant la fin de la Synaxe , pour courir aux jeux du Cirque? Il cherchait surtout à faire naître la charité dans les cœurs, il profitait des mœurs douces de ce peuple pour lui inspirer la pitié. Il était l'apôtre de l'aumône. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne n'a jamais égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance , que Chrysostome portait dans cette exhortation.

Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, mieux émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu. Déjà, dans la société chrétienne, mille prétextes hypocrites glaçaient la charité, au nom même de la foi. Il faut voir comme le vertueux orateur s'élève au-dessus de ce christianisme pharisaïque, pour accueillir également toutes les souffrances.

\* Chrysostomi Opera, t. VII, p. 188:

« Un homme charitable\*, dit-il, est comme un » port ouvert aux infortunés ; il doit tous les ac > » cueillir. Le rivage reçoit également tous lei » naufragés, il les sauve de la tempête, bons ou, » méchants, quels que soient leurs fautes ou leun » péril. Vous devez faire de même pour ces nau-t » fragés de la fortune, qui, sur terre, sont battus » par le malheur. Sans les juger avec rigueur, ni » rechercher exactement leur vie, occupez-vous » de soulager leur affliction. Pourquoi vous don-

» ner les soins d'une surveillance inutile ? Dieu

» vous en décharge. Il ne vous commande que la 31 charité. Il y a bien delà différence entre un juge » et un chrétien qui fait l'aumône. L'aumône » même n'a pris son nom que de la pitié qui nous » l'inspire. C'est à quoi saint Paul nous invite » quand il a dit : Ne vous lassez point de faire du a bien à tout le monde. Certes, si nous examiH nons , avec tant de scrupule et de sévérité, les » personnes indignes de nos secours, nous n'en » trouverons jamais assez qui les méritent; mais » si nous distribuons nos offrandes à tous, même » aux indignes, nous verrons aussi venir à nous » ceux qui les méritent le plus, comme l'éprouva » jadis Abraham, qui, n'examinant pas, avec un » soin trop sévère, quels hôtes se présentaient

\* Chrysostomi Opera, t. Y, p. 51. ,i \*

» sur le seuil de sa tente, fut assez heureux pour » y recevoir les anges même du ciel.

» Imitons ce saint patriarche : ne faisons pas » d'enquête sur le malheur. La souffrance du pau» vre suffit à elle seule pour lui donner droit à nos » bienfaits. Lorsqu'un homme s'offre à nous avec » la recommandation du malheur, ne demandons » rien davantage. En l'assistant, c'est sa nature » d'homme, et non le mérite de ses actions ou de » sa foi que nous honorons; c'est sa misère, et » non sa vertu qui nous touche, afin d'attirer sur

» nous-mêmes la miséricorde de Dieu. Car si nous

» voulons, au contraire, discuter rigoureusement » les droits de ceux qui ont Dieu pour maître , » aussi-bien que nous, il fera la même chose à » notre égard : si nous leur faisons rendre compte » de leur vie, ils nous demandera compte de la » nôtre; car l'Évangile a dit : Vous serez jugés , » comme vous aurez jugé les autres. »

L'éloquent prêtre d'Antioche voulait passer sa vie au milieu de ce peuple ingénieux, où cent mille auditeurs admiraient ses paroles. Mais l'éclat de son génie avait attiré sur lui les regards de tout l'empire. Le siége patriarcal de Constantinople semblait la place désignée pour le plus grand orateur du christianisme.

Cette dignité ne fut vacante qu'après la mort de Théodose, en 397, sous le règne de ses deux

fils, qui s'étaient partagé le monde romain. Arcadius, ou plutôt l'eunuque Eutrope, songe d'abord à Chrysostome; et ce fut la seule chose agréable au peuple , qu'il eût faite , pendant la durée de son pouvoir. Chrysostome, dont les humbles refus étaient à craindre , fut attiré dans une conférence , et remis presque de force à un grand eunuque et à un général, qui le conduisirent à Constantinople. « Un concile d'évêques, assemblé dans cette ville, célébra son ordination; mais tant d'honneurs ne firent que porter à l'excès la jalousie sacerdotale. De nombreux compétiteurs avaient brigué cette dignité, par des sollicitations et des présents. Les évéques , qui ne pouvaient y parvenir, voulaient du moins qu'elle fût remplie par un choix moins éclatant. «

La cour voluptueuse et corrompue redoutait un censeur. L'ambitieux Eutrope s'aperçut bientôt que le pieux évêque ne voudrait pas être sa créature. Le peuple seul, ce peuple, qui n'avait plus ni liberté ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les Barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait tout l'Orient.

A Constantinople , Chrysostome. retrouvait les vices de l'Asie, augmentés encore par la présence d'une cour efféminée. Le faible successeur de

Théodpse n'avait de lui que le goût d'une vaine magnificence; c'est dans les sermons du vertueux pontife que l'on retrouve la plus curieuse description de ce luxe oriental.

Arcadius ne paraissait en public, qu'au milieu d'un cortège de gardes revêtus d'habits magnifiques, portant des boucliers et des lances dorées.

Il était sur un char attelé de mules blanches, et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il portait de riches bracelets, des boucles d'oreilles \* du plus grand prix, un diadème orné de diamants : sa robe en était couverte, sa chaussure unième était d'une singulière magnificence; et tout cet étalage faisait de loin l'admiration de la foule repoussée par les soldats. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. C'était là que se rendaient chaque jour les grands de l'empire, qui venaient ramper devant quelque eunuque favori.

Ces jeux du Cirque, si chers à la ville d'Antioche, excitaient dans Constantinople encore plus d'engouement et de fureur. Les plus riches citoyens y perdaient souvent leur fortune ; la foule y consumait son temps. Mais un spectacle plus séduisant encore, c'était des comédies ornées de danses et de chants, où de jeunes femmes parais-

\* Chry. Opera, t. 1, p. 262 ; t. II, p. 545 ; t. XI, p. 69.

saient sur la scène à visage découvert. Gonstan :f tinople était folle de ces spectacles , que les anf ciennes mœurs du paganisme n'auraient pas soub ferts.

Chrysostome réprima d'abord la licence hypû( crite des prêtres \*, qui gardaient dans leurs maie sons des religieuses, sous le nom de sœurs adop[t tives, fréquentaient les tables sensuelles deii grands et convoitaient les richesses des veuves?

Il censurait amèrement tous ces vices. Il attar quait la mollesse des grands, l'oisiveté du peuple mais cet apostolat chrétien ne corrigeait pas Id vice de l'empire. Pendant qu'Arcadius faisait de» lois pour détruire quelques restes de l'ancien po-3 lythéisme, pendant que Chrysostome envoyait des missions chez les peuples barbares , Alaricj- ravageait la Grèce, et Gainas, général goth attar ché au service de l'empire, faisait trembler Arca- dius, et le forçait d'exiler son ministre Eutropej Ce fut un grand jour, que celui où l'insolenti ministre proscrit par son maître, poursuivi pari le peuple, vint chercher un asile dans SainteSophie, à l'abri de la chaire pontificale. Nous ne reproduirons pas le discours trop connu que pro-, non ça Chrysostome, pour apaiser la colère du i peuple, et défendre le réfugié de l'Église chré- r

\* Chry. Opera, t. 1, p. 117.

tienne; mais on sent assez combien ces terribles disgrâces prêtaient d'autorité à l'éloquence chrétienne , combien cette parole : « vanité des vanités, et tout n'est que vanité », retentissait avec force devant le favori déchu, tremblant au pied de la chaire qui le protégeait, et sauvé de la colère du peuple par la voix du pontife.

Ces drames de l'Église chrétienne attestaient la misère du pouvoir impérial, mais faisaient ressortir la grandeur et la puissance du culte. Peu de temps après, Chrysostome fut envoyé en ambassade auprès de Gaïnas qui, plus animé que satisfait par la mort d'Eutrope, demandait les têtes des autres grands officiers de l'empire.

Telle était la dégradation de la cour de Byzance, que les victimes furent conduites au camp du Barbare; mais Chrysostome les protégeait par ses paroles. Gaïnas, comme la plupart des Goths, s'était avisé d'être arien ; et il n'avait pris de cette religion que la haine contre le parti contraire. Il céda cependant; et Chrysostome, de retour à Constantinople, prononça, devant le peuple, ces paroles qui donnent une idée singulière du règne d'Arcadius : « Je suis le père commun de tous, et » je dois penser, non-seulement à ceux qui sont » debout, mais encore à ceux qui sont tombés; » c'est pour cela que je me suis quelque temps » éloigné de vous, faisant des voyages, usant de

» conseils et de prières pour sauver de la mort » les principaux de l'empire. » Puis il se livrait à de pieuses réflexions sur la fragilité des grandeurs et le néant de la vie.

Un chef des Huns vainquit Gaïnas; et Constantinople se trouva délivrée par le conflit des deux Barbares. Elle reprit ses jeux du cirque et ses querelles religieuses; car on s'occupait sans cesse de ce qu'on appelait la paix de l'Église, et fort peu du salut de l'empire. Quelques solitaires d'Égypte, chassés par Théophile, patriarche d'Alexandrie, intéressaient plus l'empereur et sa suite, que ne le faisaient la Grèce et la Thrace, désolées par les Barbares. Tout, dans cette cour, n'était qu'intrigue, hypocrisie, frivolité.

Une ligue se forma pour perdre Chrysostome. On y comptait des prêtres jaloux, des courtisans, de riches matrones offensées par les censures de l'orateur, enfin, l'impératrice Eudoxie et peutêtre l'empereur. Un concile fut convoqué pour servir leur vengeance. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le dominait par ses intrigues et sa haine furieuse. Plusieurs éyêques, admirateurs du génie de Chrysostome, ne voulaient pas se séparer de sa cause , et refusaient d'assister au concile. Cependant, Chrysostome parlait dans les chaires de Constantinople avec une véhémence nouvelle. « Que puis-je craindre? » disait-

H il, « serait-ce la mort? Mais vous savez que Dieu » est ma vie, et que je gagnerais à mourir. Seraitj» ce l'exil? Mais la terre , dans toute son étendue, » est au Seigneur. Serait-ce la perte des biens? » Mais nous n'avons rien apporté dans ce monde, » et nous n'en remporterons rien. Ainsi toutes » les terreurs du monde sont méprisables à mes » yeux, et je me ris de tous les avantages que les » autres hommes souhaitent avec passion. » Puis jil ajoutait : « Mais vous savez, mes amis, la vé|» ritable cause de ma perte; c'est que je n'ai [» point tendu ma demeure de riches tapisseries ; » c'est que je n'ai point revêtu des habits d'or et » de soie; c'est que je n'ai point flatté la mollesse j» et la sensualité de certaines gens. Il reste encore » quelque chose de la race de Jézabel, etla grâce » combat encore pour Élie. Hérodiade demande » encore une fois la tête de Jean, et c'est pour » cela qu'elle danse. » Ces éloquentes invectives parurent désigner l'impératrice \* Eudoxie.

; Les ennemis de Chrysostome , qui siégeaient au concile, s'armèrent de cette faute ou de cette i calomnie, et après avoir solennellement prononcé la déposition du patriarche, pour quelques prétendus griefs de discipline ecclésiastique, ils de-

| \* Les paroles mêmes de Chpj^ëToîm^, e/ç ec^o^ixv eyrp£^67,furentaccusées d'offi^v^jeiide^gVts insultant.

9

mandèrent à l'empereur de le bannir pour crime de lèse-majesté.

Chrysostome fut enlevé de nuit, et jeté sur un navire, au milieu des plaintes et des réclamations de tout le peuple ; car ce peuple , dans son abaissement, s'était attaché à ce grand homme comme à un défenseur. Il aimait sa vie austère et simple, ses censures égales pour les grands et les petits. En le perdant, il se sentait privé d'un appui , et se croyait tombé au-dessous même de son esclavage ordinaire. Les imaginations, échauffées par ces .regrets, fermentèrent avec l'ardeur superstitieuse de cette époque. Un tremblement de terre, qui fut ressenti dans Constantinople, parut un signe de la colère de Dieu.

Les ennemis de la cour, les mécontents, les orthodoxes, poussèrent des cris de douleur et d'effroi. Le faible Arcadius fut effrayé, et l'impératrice Eudoxie, troublée du tremblement de terre et de la haine du peuple, pressa vivement le retour de celui qu'elle avait fait bannir. On fit partir, pour le rappeler, plusieurs députations successives ; Rome menacée n'avait pas envoyé plus d'ambassadeurs à Coriolan.

Théophile et les évéques de son parti prirent la fuite. Le Bosphore se couvrit de vaisseaux qui s'avançaient pour recevoir Chrysostome. Des cierges allumés, des chants populaires célébraient

son retour. En reparaissant, il refusa d'abord de reprendre les honneurs de l'épiscopat, et voulut s'arrêter dans un faubourg de Constantinople. Mais l'enthousiasme du peuple, et ses murmures contre l'empereur et l'impératrice, forcèrent Chrysostome de remonter dans cette chaire que son génie rendait si puissante. Ses premières paroles furent une espèce d'allégorie sur son retour, comparé à la délivrance de Sara, tombée dans les mains de Pharaon. Mais, tout en accusant le patriarche d'Alexandrie et ses autres ennemÍs, il donnait un gage de paix à l'impératrice Eudoxie, qu'il nommait la mère des églises, la protectrice des saints, et le soutien des pauvres.

Cette réconciliation toutefois était de difficile durée. Eudoxie ne pouvait oublier sa haine et sa défaite. Les courtisans, les dames du palais excitaient sa colère. On avait préparé, pour consoler l'orgueil de la princesse, une fête à demi profane ; c'était la dédicace d'une statue d'argent, élevée en son honneur; sur la place publique, entre le sénat et l'église de Sainte-Sophie. Des chants, des danses célébraient cette espèce de consécration.

Chrysostome, dans une de ses homélies, blâma vivement ces jeux qu'il accusait d'idolâtrie. Eudoxie, offensée, reprit toute sa colère. Chrysostome n'avait pas fait encore annuler les actes du

concile qui l'avait condamné ; il siégeait sans être absous. Cette irrégularité, défendue par un concile d'Antioche, fut une arme nouvelle pour ses ennemis. Dans cette espérance, les évêques de la Grèce et de l'Orient sont convoqués une seconde fois à Constantinople. Théophile, sans oser y reparaître, animait cette intrigue épiscopale. t Pendant que le nouveau concile délibérait, Chrysostome parlait dans Sainte-Sophie, et son éloquence balançait tout le pouvoir de ses ennemis. Quarante évêques s'étaient déclarés pour sa cause ; les autres , plus nombreux , pressaient l'empereur de le bannir avant la fête de Pâques; car on craignait que, dans ce grand jour, il ne parût trop inviolable. |

La veille de la fête , Chrysostome reçut l'ordre de quitter son église ; mais on ne pouvait lui enlever la confiance du peuple, qui, désertant alors les églises, alla tenir l'assemblée chrétienne dans les bains publics bâtis par Constantin. La cour, aussi cruelle que faible, envoya des troupes de la garde gothique pour disperser cette foule. Le sang coula près de l'autel; et des femmes\*, deminues pour recevoir le baptême, selon l'usage du temps, furent outragées par les soldats. ^

\* Chrysostomi Opera, t. V.

Enfin l'empereur prononça l'exil de Chrysostome. Il fut conduit d'abord à Nicée, et, de là, dans une petite ville d'Arménie, séjour affreux, entouré de peuplades barbares. Persécuté, sur la route, par des moines et par un évêque de Césarée, il fut secouru par la veuve du ministre Rufin, mis à mort quelques années auparavant.

Du fond de son exil, il ne cessa d'être en intelligence avec les évêques qui avaient défendu sa cause, et avec ceux qui se déclarèrent pour lui dans l'Occident. Il consolait ses amis de Constantinople ; il écrivait à l'évéqye de Rome pour invoquer sa communion. Des femmes riches venaient de Constantinople, sous mille déguisements pour le consoler et le servir. Des évêques de toutes les provinces d'Occident lui faisaient passer des secours. On ne concevrait pas la vie singulière de ce temps, si on ne lisait les lettres que Chrysostome, exilé près du mont Taurus, envoyait sur tous les points du monde. L'empire était dissous ; mais la société chrétienne plus puissante, malgré tant de divisions, communiquait de toutes parts.

Cependant, la cour d'Arcadius, qui persécutait les partisans de Chrysostome, sous le nom de Joannites, s'offensa du pouvoir que cet illustre banni conservait dans l'Orient. On voulut le changer d'exil, et le reléguer dans un lieu plus lointain

sur les bords du Pont-Euxin. La brutalité des t soldats qui le conduisirent aggrava ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de By- f zance. Forcé de faire de longues marches, tête i nue, à l'ardeur du soleil, insulté par ses gardes , le vieillard, déjà consumé de veilles et d'austérité's, n'acheva point ce pénible voyage. Il expira près de Comane, bourgade du Pont.

Cette vie de Chrysostome se liait à l'histoire de son éloquence. La fermeté du martyr explique le génie de l'orateur. Ces études grecques dans l'école de Libanius, cette piété pour sa mère, cette fuite au désert, cette douce autorité sur le peuple spirituel et léger d'Antioche, ces combats parmi les intrigues de Constantinople, ce courage dans un long exil, répondent, pour ainsi dire., à tous les caractères que prend son éloquence, tour-à-tour ingénieuse et tendre, élégante, austère et sublime.

Nul homme n'a mieux rempli ce ministère de la parole qu'avait suscité l'Évangile. Il est le plus beau génie de la société nouvelle, entée sur l'ancien monde. Il est, par excellence, le Grec devenu chrétien. Réformateur austère, sous ses paroles mélodieuses et vives, on sent toujours l'imagination qui, dans la Grèce, avait inspiré tant de fables charmantes. Il a rejeté bien loin les dieux d'Homère et les génies de Pythagore et de Pla-

ton; mais dans son idiome tout poétique, il repré sente l'aumône nous introduisant sans peine dans (les cieux, et accueillie par le chœur des anges, comme une reine que les gardes reconnaissent à ;son cortége, et devant laquelle ils se pressent Id'ouvrir les portes de la ville. Ce polythéisme de langage ravissait les Chrétiens néophytes de l'Orient; et la sublime morale de l'orateur venait à eux, parée de poésie.

Ces peuples étaient plus sensibles que raisonnables; et la société, d'ailleurs, ne peut jamais vieillir assez , pour que l'imagination n'y garde !pas une grande puissance. Peut-être même ce

(pouvoir augmente dans les jours de décrépitude

sociale. Et comment ne paraîtrait-il pas invincible , lorsqu'il se mêle, comme dans Chrysostome, à tous les sentiments profonds du cœur humain, la pitié, la justice, le sacrifice de soi-même au devoir? Quelle n'est pas surtout la puissance de cette foi intime, de cette candeur enthousiaste, qui fait du génie même un instrument involontaire !

L'éloquence de Chrysostome a sans doute, pour des modernes, une sorte de diffusion asiatique. Les grandes images empruntées à la nature y reviennent souvent. Son style est plus éclatant que varié; c'est la splendeur de cette lumière éblouissante , et toujours égale, qui brille sur les cam-

pagnes de la Syrie. Toutefois en lisant ses ouvra", ges, on ne peut se croire si près de la barbarie du moyen âge. On se dit : la société va-t-elle r 'tre sous un culte nouveau, et remonter vers une! époque supérieure à l'antiquité, sans lui ressem-; bler? Le génie d'un grand homme vous a fait cette, illusion. V 011S regardez encore , et vous voyez tomber l'empire démantelé de toutes parts.

SYNÉSIUS. |

Un caractère remarquable de cette époque ! environnée de si près par la barbarie, c'est que les génies suscités par le christianisme se produisaient à la fois sur tous les points "du monde romain. Cet idéalisme qui remplaçaitla mythologie, et dont Grégoire de Nazianze offrit de si beaùx modèles dans ses vers, ne se montre pas avec un éclat moins original dans les hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs et contemporain de Chrysostome. Ses ouvrages sont un monument curieux de la civilisation qui régnait encore au quatrième siècle dans la Cyrénaïque, contrée de l'Afrique méridionale, anciennement colonisée par des Spartiates, quelque temps rivale de Carthage, tombée dans la suite sous la domination des

Ptolémées d'Égypte, et léguée par l'un d'eux en

héritage aux Romains, qui d'abord la déclarèrent libre, et ne tardèrent pas à la soumettre au préteur de l'ile de Crète.

Cette fertile région que Pindare, dans ses vers, a nommée l e jardin de Vénus, et qui fit long-temps une partie du commerce de l'Orient, avait perdu beaucoup de sa splendeur. Je pleure, disait Synésius , sur cette terre illustre de Cyrène, qu ont habitée les Carnéade et les Aristippe. La capitale même était dépeuplée et presque en ruine; mais on comptait encore, dans la province, quatre grandes villes, Bérénice, Arsinoé, Apollonie et JPtolémaïs.

Ce fut là que, vers le milieu du quatrième siècle, naquit Synésius, d'une famille riche etillustre. Il ne fut pas, comme la plupart des orateurs chrétiens de son temps, préparé à l'enthousiasme par la solitude et les pratiques austères. Quoique le christianisme se fût depuis long-temps répandu dans la Cyrénaïque, Synésius ne reçut d'abord que l'éducation philosophique. Il alla dans Alexandrie écouter les leçons de la célèbre Hypatie qui, belle, éloquente, vertueuse, enseignant à ses auditeurs charmés les vérités de la géométrie, semblait une Muse plus sévère, suscitée pour la défense du paganisme.

Après les écoles d'Alexandrie, Synésius visita celles d'Athènes, cherchant la sagesse que se

disputaient les partis et les sectes philosophiques ou religieuses. De retour dans sa patrie, il continua les mêmes études. Ses concitoyens, accables: de maux par l'administration de l'empire et les invasions des Barbares, le députèrent à la cour d'Arcadius, vers l'époque où Chrysostome venait d'en être banni. Synésius prononça, devant le faible empereur, un discours sur les devoirs de la royauté, monument d'une philosophie libre et pure. Il ne craint pas d'y censurer le luxe de la cour de Bysance, et la honteuse lâcheté qui faisait confier les dignités du palais %t de l'armée à des étrangers, à des chefs d'origine barbare. C'étaient d'autres réprimandes que celles de la chaire chrétienne. Elles pouvaient être plus utiles -au peuple, en réveillant le patriotisme et le courage.

Synésius était marié, possesseur de vastes do~ maines , souvent occupé de fêtes et de plaisirs. La chasse et les travaux des champs ne lui prenaient pas moins de temps que la philosophie de Platon. « Mes doigts, » dit-il lui-même, « sont moins » occupés à tenir la plume qu'à manier les dards

» et les bêches. »

Dans ce loisir, la fortune et la réputation de Synésius devaient attirer sur lui les regards de l'Église chrétienne, toujours animée du prosélytisme qui lui avait soumis l'empire romain. Synésius était trop éclairé, peut-être trop mon-

dain, pour partager les rêveries de quelques-uns de ces Platoniciens, qui, dans Alexandrie et dans iAthènes, croyaient perpétuer le paganisme, en île transformant, par un mélange bizarre d'absï tractions et d'illuminisme. Mais il tenait fortement à quelques idées métaphysiques peu d'accord avec da théologie chrétienne. En croyant à l'immortalité de l'ame, il ne pouvait admettre l'éternité des peines. Il adoptait les idées pures des chrétiens sur l'essence divine ; mais il blâmait ou dédaignait leurs querelles sur les dogmes sacrés de leur 1 foi; et, dans le calme de sa raison et de son heu-

reuse vie, on ne pouvait espérer qu'il se précipitât vers les autels d'un culte triomphant, avec cette ardeur, qui jadis attirait tant de néophytes vers des autels entourés de persécution et de mystères. La simple initiation chrétienne, qui, Idans les premiers siècles, était un attrait assez puissant pour l'enthousiasme et la curiosité, ne suffisait plus , maintenant que le pouvoir et la tfoule étaient passés du côté du christianisme. Se iconvertir, c'était ressembler à tout le monde ; et tpar cela même, il y avait une sorte de séduction jdans l'indépendance de l'esprit philosophique Jqui, dégagé des anciennes fables sans appartenir lentièrement à la loi nouvelle, se faisait à lui-même son culte et sa foi.

Telle était la situation d'ame où se complaisait

Synésius, savant, riche, heureux, admiré de ses s compatriotes. Les efforts des Chrétiens redoublè- ; rent pour attacher à leur foi une si difficile con- i quête ; ce fut une négociation suivie par les plus ,,j célèbres évêques d'Orient. Le peuple dePtolémaïs i le demanda pour évêque. Le patriarche d'Alexan- • drie Théophile , le pressa de consentir à sa consé- cration. Synésius se défendait avec une modeste : franchise, en alléguant ses goûts, ses opinions. Il se croit assez de vertu pour être philosophe, mais pas assez pour être évéque , dans l'idée sublime qu'il se fait des devoirs et des travaux de l'épiscopat.

« Songez-y, dit-il, dans une lettre à son frère\*; » je partage aujourd'hui mon temps entre le plai» sir et l'étude. Quand j'étudie, surtout les cho» ses du ciel, je me retire en moi; dans le plaisir, » au contraire, je suis le plus sociable des hom» mes. Mais un évêque doit être un homme de » Dieu, étranger, inflexible à tout plaisir, en» touré de mille regards qui surveillent sa vie, » occupé des choses célestes, non pour lui, mais 1) pour les autres, puisqu'il est le docteur de la » loi et doit parler comme elle. » Un autre motif du refus de Synésius, c'était son mariage. « Dieu » lui-même , » dit-il, Il la loi etla main de Théophile

\* Synesii Opera , t. I , cpist. xxi. w

» m'ont donné une épouse; aussi je déclare et » j'affirme que je ne veux ni me séparer d'elle, ni » vivre furtivement avec elle, comme un adultère. » Je veux et je souhaite, au contraire, en avoir » de beaux et nombreux enfants. » L'adoption de Synésius parut un si grand avantage aux évêques d'Orient qu'on eut égard à tous ses scrupules, et qu'on lui permit de garder sa femme et ses opinions.

A ce prix, Synésius devint évêque de Ptolémaïs. Il ne semble pas que sa vie ait beaucoup changé dans cet état nouveau. L'étude de la philosophie profane, les plaisirs des champs, le goût des arts et de la poésie continuèrent d'occuper ses jours. Il y mêla seulement la méditation de l'Écriture Sainte et les soins charitables de l'épiscopat. Mais , du reste , il parut indifférent à ces controverses de théologie si épineuses et si subtiles, dont le sacerdoce chrétien fatiguait l'esprit des peuples.

Synésius, dans sa belle retraite de Lybie, consacrait son éloquence à de plus utiles sujets. Souvent il célébrait, dans des vers pleins d'élégance et d'harmonie, les mystères de lafoi chrétienne , la grandeur de Dieu, son ineffable puissance, sa triple unité, la rédemption des ames, la fin des sacrifices sanglants, et le commencement d'une loi plus douce pour l'univers.

, Telles sont les idées qui remplissent les chants

du poète philosophe et chrétien. On sent le dis- j ciple de Platon et l'imitateur des anciens poètes j de la Grèce ; mais cette couleur de métaphysique 1 religieuse, qui est la poésie de la pensée, donne ! à ses accents un charme d'originalité, sans lequel 1 il n'y a point de génie. L'évéque grec du quatrième 1 siècle ressemble quelquefois, dans ses chants , à quelques-uns de ces métaphysiciens rêveurs et poètes, que la liberté religieuse a fait naître dans l'Allemagne moderne. Ce rapprochement ne doit pas étonner. Le rapport des situations morales fait disparaître la distance des siècles. La satiété et le besoin de croyance, l'affaiblissement d'un ancien culte, l'enthousiasme solitaire substitué aux engagements d'une croyance vieillie, et bientôt insuffisant comme elle ; enfin , l'adoption d'une foi nouvelle, où l'esprit, ébloui par la fatigue, croit souvent retrouver ses propres idées, et se fixe dans une règle qu'il transforme à sa manière; tel est le travail intérieur , la révolution morale, par laquelle ont passé plusieurs de ces écrivains allemands, tour à tour incrédules, déistes et catholiques. I L'imagination'orientale qui, dans ses abstractions comme dans son enthousiasme, a plus d'un rapport avec la poésie des peuples du Nord, ajoute à la vérité de ce parallèle. Mais écoutons quelques hymnes de l'évêque marié de Ptolémaïs,

du philosophe chrétien et poète qui mêle un souvenir de Platon au dogme du christianisme : « Viens à moi, lyre harmonieuse : après les » chansons du vieillard de Théos, après les ac» cents de la Lesbienne, redis sur un ton plus » grave des vers qui ne célèbrent pas les jeunes » filles au gracieux sourire, ni la beauté des jeu» nés époux. La pure inspiration de la d ivinesai» gesse me presse de plier les cordes de la lyre à 1» de pieux cantiques; elle m'ordonne de fuir la » douceur empoisonnée des terrestres amours. !» Qu'est-ce, en effet, que la force, la beauté, |» l'or, la réputation , les pompes des rois, au prix j» de la pensée de Dieu?

M Qu un autre presse un coursier ; qu'un autre » sache tendre un arc ; qu'un autre garde des » monceaux d'or; qu'un autre se pare d'une che» velure tombant sur ses épaules ; qu'un autre soit » célébré parmi les jeunes hommes et les jeunes » filles pour la beauté de son visage! Pour moi, » qu'il me soit donné de .couler en paix une vie » obscure , inconnue des autres mortels, mais » connue de Dieu! Puisse venir à moi la sagesse , » excellente compagne du jeune âge comme des » vieux ans, et reine de la richesse! la sagesse » supporte en riant la pauvreté. Que j'aie seule» ment assez pour n'avoir pas besoin de la chau» mière du voisin, et pour que la nécessité ne me » réduise pas à de tristes inquiétudes.

» Entends le chant de la cigale qui boit la rosée i » du matin. Regarde : les cordes de ma lyre ont j

» retenti d'elles-mêmes. Une voix harmonieuse » vole autour de moi. Que va donc enfanter en » moi la divine parole? Celui qui est à soi-même » son commencement, le conservateur et le père » des êtres, sur les sommets du ciel, couronné » d'une gloire immortelle, Dieu repose inébran» lable. Unité des unités, monade primitive, il » confond et enfante les origines premières. De là » jaillissant sous sa forme originelle, la monade » mystérieusement répandue reçoit une triple r, puissance. La source suprême se couronne de la » beauté des enfants qui sortent d'elle , et roulent

» autour de ce centre divin.

» Arrête, lyre audacieuse, arrête, ne montre » pas aux peuples ces mystères très-saints. Chante » les choses d'ici-bas, et que le silence couvre les » merveilles d'en haut. Mais l'ame ne s'occupe » plus que des mondes intellectuels ; car c'est de » là qu'est venu sans mélange le souffle de t, » l'humaine pensée. Cette ame, tombée dans la, » matière, cette ame immortelle est une parcelle » de ces divins auteurs, bien faible, il est vrai; \* » mais l'ame qui les anime eux-mêmes, unique,

» inépuisable, toute entière partout, fait mou- j » voir la vaste profondeur des cieux; et, tandis | » qu'elle conserve cet univers, elle existe sous

» mille formes diverses. Une partie anime le cours » des étoiles; une autre le chœur des anges; une » autre , pliant sous des chaînes pesantes, a reçu » la fo i-nie terrestre, et, plongée dans ce téné» bi,e ux Lé thé, admire ce triste séjour, Dieu rail» baissé vers la terre.

» Il reste cependant, il reste toujours quelque » lumière dans ces yeux voilés; il reste dans ceux » qui sont tombés ici, une force qui les rappelle » aux cieux, lorsque échappés des flots de la vie, » ils entrent dans la voie sainte qui conduit au pa-

» lais du Père souverain.

» Heureux qui fuyant les cris voraces de la ma» tière , et s'échappant d'ici-bas, monte vers Dieu » d'une course rapide ! Heureux qui, libre des trait vaux et des peines de la terre, s'élançant sur les » routes de l'ame, a vu les profondeurs divines! » C'est un grand effort de soulever son ame sur » l'aile des célestes désirs. Soutiens cet effort par » l'ardeur qui te porte aux choses intellectuelles. » Le Père céleste se montrera de plus près pour » toi, te tendant la main. Un rayon précurseur » brillera sur la route , et t'ouvrira l'horizon » idéal, source de la beauté. Courage ,ômoname\*!

\* Courage, enfant déchu d'une race divine ,

Tu portes sur ton front ta céleste origine.

( Méditations poétiques.)

On peut remarquer d'autres rapports entre les Médita-

» abreuve - toi dans les sources éternelles ; » monte par la prière vers le Créateur, et ne, » tarde pas à quitter la terre. Bientôt, te Inê-I » lant au Père céleste, tu seras Dieu dans Dieu

» même. »

Synésius , dans ses autres hymnes , ramène souvent les mêmes pensées. Cette poésie méditative a plus de grandeur que de variété. On peut cependant apercevoir dans les vers de Synésius le progrès de sa croyance. L'extase un peu rêveuse est insensiblement remplacée par une foi plus positive; et l'imagination du poète finit par se confondre avec le symbole de l'évêque.

Malgré ce goût pour la contemplation, Syné-i sius embrassa fortement les devoirs de l'épiscopat, tel qu'il se montrait alors, zélé pour la défense du peuple et des opprimés. Il eut ce beau caractère de la charité courageuse des premiers temps. Andronicus, gouverneur de la Cyrénaïque, en était le Verrès ; il y avait introduit des supplices et des tortures inconnues dans les mœurs de cette colonie grecque. Après avoir inutilement réclamé près de lui par les conseils et la prière,,

tions et cette ancienne poésie platonicienne et religieuse.

Le même parallèle pourrait s'étendre à divers ouvrages 1 de métaphysique publiés de nos jours en Allemagne et en

France.

Synésius le frappa d'une sorte d'excommunication , par laquelle il lui interdisait l'église de Ptolémaïs , et conjurait toutes les églises d'Orient r'imiter cet exemple.

Il est à remarquer cependant que l'évêque de Ptolémaïs ne prétendait attacher aucun pouvoir politique à l'épiscopat : ces deux choses lui semblaient inconciliables. «Dans les temps antiques\*,

11 dit-il, les mêmes hommes étaient prêtres et ju» ges. Les Égyptiens et les Hébreux furent long» temps gouvernés par des prêtres. Mais comme

)1 l'œuvre divine se faisait ainsi d'une manière

» tout humaine, Dieu sépara ces deux existences: » l'une resta religieuse, l'autre toute politique.

)1 Pourquoi essayez-vous donc deréunir ce que » Dieu a séparé, en mettant dans les affaires, )1 non pas l'ordre, mais le désordre? rien ne sau» rait être plus funeste. Vous avez besoin d'une M protection; allez au dépositaire des lois : vous 111 avez besoin des choses de Dieu; allez au prêtre » de la ville. La contemplation est le seul devoir » du prêtre qui ne prend pas faussement ce

» nom. »

Mais, sans doute, en s'interposant pour les opprimés , en séparant' de sa communion le préfet romain qui avait fait injustement torturer les plus

\* Synesii Opera , p. 198.

illustres citoyens de la Cyrénaïque, Synésius , chrétien et Grec, croyait ne remplir qu'un devoir, et venger également sa foi et son pays.

Quelque temps après , ce gouverneur ayant été disgracié , Synésius , dont il avait imploré le secours, le défendit contre la fureur du peuple. Mais la malheureuse province de Cyrène respirait à peine des cruautés d'Andronicus, qu'elle fut ravagée par des peuplades barbares, contre lesquelles le faible empire de l'Orient ne pouvait la défendre. Ces peuplades \*, où les femmes mêmes étaient armées, détruisaient tout sur leur passage, et ne réservaient que les enfants des vaincus pour les élever et les enrôler dans leurs rangs. Monuments des arts antiques et du culte nouveau, derniers restes de la splendeur de cette florissante colonie, cités, temples, églises, tout périssait! Rien de plus touchant, de plus expressif que les plaintes de l'évéque grec, qui voyait s'anéantir à la fois les deux civilisations qu'il aimait.

Dans sa douleur, il mêlait tous ses souvenirs chrétiens et profanes avec une naïveté, image curieuse de ces temps : « 0 Cyrène, disait-il, dont M les registres publics font remonter ma naissance " jusqu'à la race des Héraclides ! tombeaux anti» ques des Doriens \*\*, où je n'aurai pas de place !

\* Synesii Opera, p. 300.

\*# Synesii Opera, p. 302.

malheureuse Ptolémaïs, dont j'aurai été le dernier évéque ! Je ne pnis en dire davantage; les sanglots étouffent ma voix. Je suis tout entier à la crainte d'être forcé peut-être à quitter le sanctuaire. Il faut nous embarquer et fuir; mais quand on m'appellera pour le départ, je supplierai qu'on attende : j'irai d'abord au temple de Dieu , je ferai le tour de l'autel, je baignerai le pavé de mes larmes , je ne m'éloignerai pas avant d'avoir baisé le seuil et la table sainte.

Oh! que de fois j'appellerai Dieu! oh! que de fois je saisirai les barreaux dit sanctuaire ! mais la nécessité est toute-puissante elle est impitoyable. Combien de temps encore me tiendraije debout sur les remparts, et défendrai-je les passages de nos tours ? Je suis vaincu par les veilles, par la fatigue de placer des sentinelles nocturnes , pour garder à mon tour ceux qui me gardent moi-même. Moi qui souvent passais les nuits sans sommeil, pour épier le cours des astres, je suis accablé de ces veilles, pour nous défendre des incursions ennemies. Nous dormons à peine quelques moments mesurés par la clepsydre; ma part de repos m'est enlevée parle cri d'alerte ; et si je ferme les yeux , que de rêves affreux où me jettent les pensées du jour ! Nous sommes en fuite , nous sommes pris, blessés, chargés de chaînes, vendus en esclavage....

Cependant je resterai à mon poste dans l'^: H glise ; je placerai devant moi les vases sacré./ H j'embrasserai les colonnes du sanctuaire q) H soutiennent la table sainte; j'y resterai vivant » j'y tomberai mort. Je suis ministre de Dieu ;

11 peut-être faut-il que je lui fasse l'oblation de n, » vie ! Dieu jettera quelques regards sur l'aut » arrosé par le sang du pontife. »

Le dévouement de l'évêque encouragea les hî bitants :Ptolémais, assiégée, repoussa les ban bares ; ils se rejetèrent sur le reste de la provincj qui fut détruite et dépeuplée pour jamais. Dai l'obscurité qui couvre l'histoire de ces temj malheureux, on ne retrouve plus de détails si Synésius , ni même la date de sa mort. Ce nob génie disparut au milieu des ruines de son pay Tout périssait dans l'empire , et périssait oublii les ténèbres de la barbarie descendaient sur < magnifique et ingénieux Orient.

DES PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE.

On ne pouvait espérer dans l'Occident cett succession de grands génies, dont s'honore l'i glise orientale. La décadence de Rome et c l'Italie, la civilisation récente et toute latine c la Gaule et de l'Espagne n'offraient pas à l'imag

nation autant de secours que les lettres grecques mêlées à l'Évangile. On peut même remarquer, la prédication de la loi nouvelle n'avait compté, chez les peuples latins, aucun homme supérieur jusqu'à Tertullien de Carthage; et dans le siècle qui suivit, Lactance, surnommé le Cicéron chrétien, avait été plus remarquable par le soin cfti langage que par l'élévation d'esprit et l'éloquence. Ses ouvrages, composés vers la fin du troisième siècle, appartiennent à cette longue controverse contre le paganisme , antérieure à l'époque dont nous traçons le tableau.

Constantin victorieux, en portant vers l'Orient son trône et l'étendard de sa foi, semblait décourager l'essor du génie dans l'Occident ; mais le culte chrétien avait pénétré trop avant dans les ames, pour ne pas se fortifier de lui-même. Dans le nombre de ses sectateurs, multipliés chaque jour, il rencontra des génies qui s'éveillèrent à sa voix ; et les églises de Gaule, d'Espagne et de Mauritanie se vantèrent de leurs orateurs, comme celles de la Grèce et de l'Asie. La doctrine d'Arius, quiparcouraittoutle monde chrétien, trouva dans l'Occident des prosélytes et des adversaires.

Ce fut le même combat sur un autre théâtre.

fr Une petite ville de la Gaule eut son Athanase.

Saint Hilaire, que l'on a nommé le Rhône de r éloquence latine, naquit dans la ville de Poi-

tiers, d'une famille païenne et gauloise. Il étud) d'abord, sans sortir de son pays, alors remp d'écoles. Il se maria, et suivit quelque temps vie que l'on menait dans ces municipes de la Na M bonnaise et de l'Aquitaine, qui, ménagés par 1 gouvernement, riches et encore à l'abri des baio< bares,: avaient adopté les mœurs de leurs mai tres , et cultivaient les lettres latines, avec un vr attrait de curiosité.

Dans ce studieux loisir, les esprits élevés, qq n'étaient distraits par aucun soin public, se troUlit vaient naturellement portés à réfléchir sur eux i mêmes. Ils tournaient leurs regards vers le cultl nouveau; et ils arrivaient quelquefois au chrisi tianisme, comme à un système de philosophiti, Tel fut le progrès d'idées que suivit saint Hilaiix-,i Il a fait lui-même, pour ainsi dire , la confession de son esprit, en montrant comment il est passedu mépris des plaisirs sensuels à la recherche dlll la Divinité : de cette recherche, à la croyance d'un seul Dieu ; de cette croyance, à celle d'un divin médiateur et d'une ame immortelle.

Initié dans le culte chrétien , il en devint bien tôt ministre; car c'était le caractère de cette époque, et la /puissance du culte nouveau, qu'il eût nécessairement pour ministres les plus croyantsl et les plus habiles de ses prosélytes , comme J dans une guerre civile, les plus ardents et les plus

braves deviennent les chefs. Évêque de la ville de Poitiers, sous le règne de Constance, il défendit, dans les conciles des Gaules, le parti d'Athanase persécuté par l'empereur. Ce prince, irrité, l'exila dans la Phrygie, comme il exilait dans la Gaule des évêques d'Orient, transplantant les opinions qu'il croyait détruire. L'évêque gaulois ne fit que s'animer davantage par son commerce avec les docteurs d'Orient. Après avoir paru au conseil de Séleucie, il vint à Constantinoplo pour présenter une requête à l'empereur. Ses premières demandes étaient respectueuses et modérées. Il se plaignait des formules nouvelles que l'on imposait aux Chrétiens ; il redemandait la foi de l'Évangile ; il offrait de la soutenir contre les Ariens ; il réclamait la tolérance pour ceux qui ne partagaient pas la croyance de l'empereur, et déplorait les persécutions exercées contre les partisans d'Athanase.

Cette prière n'ayant pas réussi, saint Hilaire lança contre l'empereur une sorte de manifeste, monument curieux de la licence, où s'emportait l'épiscopat contre le pouvoir temporel. L'impétueux évêque donne sans détour à Constance le nom d'Antéchrist. Il regrette le temps de Néron et de Décius. «Nous combattrions, dit-il, ouver» tement, et avec confiance, contre des bourJI reaux et des meurtriers ; ton peuple compre-

» nant une persécution publique , nous suivrait!.

» comme ses chefs. Mais maintenant nous com-i

)1 battons contre un persécuteur qui trompe ,i 11 contre un ennemi qui flatte, contre l'Antéchrist, » Constance qui ne frappe pas, mais caresse ; ne )1 proscrit pas nos têtes, mais nous enrichit pour JI nous perdre ; qui ne nous pousse pas à la liIl berté chrétienne par des cachots, mais nous » honore dans son palais, pour nous asser» vir, etc

» Il ne combat pas, de peur d'être vaincu j » mais il flatte pour dominer. Il ne confesse le Il Christ que pour le nier ; il cherche l'unité, pour » empêcher la paix; il comprime les hérésies, » pour qu'il n'y ait plus de Chrétiens ; il honore » les prêtres, pour qu'il n'y ait plus d'évtqties ; » il bâtit des églises, pour détruire la foi....))

Saint Hilaire, s'autorisant de la liberté de Jean devant Hérode, et des Machabées devant le roi Antiochus, poursuivait ainsi : « Je te déclare, ô » Constance ! ce que j'aurais dit à Néron , ce que

» Décius et Maximin auraient entendu de ma » bouche: Tu combats contre Dieu ; tu es acharné » contre l'Église; tu persécutes les saints ; tu dé» testes les prédicateurs du Christ ; tu détruis la » religion ; tu es le tyran, non des choses humai» nes, mais des choses divines. Voilà ce qui t'est » commun avec ces empereurs païens ; voici ce

» qui t'appartient en propre. Tu affectes un chris» tianisme menteur, et tu es le nouvel ennemi du » Christ ; tu sers de précurseur à l'Antéchrist, j> et tu commences ses mystères d'iniquité ; tu » fabriques des professions de foi, et tu vis contre » la foi ; tu mets le trouble dans ce qui est ancien ; j> tu souilles ce qui est nouveau. »

Malgré ces invectives, Hilaire revint s'asseoir sur le siége épiscopal de Poitiers. Il vit passer le règne de Julien, qui s'était élancé du fond de la Gaule pour occuper, ou plutôt traverser l'empire, et aller mourir aux bords de l'Euphrate.

La foi nouvelle, un moment comprimée par cette vaine représentation du paganisme qu'avait essayée le jeune empereur, ressaisit le monde avec un surcroît de puissance. Cette énergie du martyre, qui depuis un siècle n'avait plus à s'exercer , se trouvait ravivée, sans péril, par l'apparition impuissante des vieilles fables de la Grèce. ~ Méme sous Julien, des assemblées d'évêques avaient eu lieu sur tous les points de l'empire. Deux ans après le jour où, dans lacité deParisii\*, Julien, réveillé par les cris des soldats qui le nommaient empereur, avait adoré Jupiter, et cru voir le génie de l'empire qui lui promettait son assistance, en lui annonçant qu'elle serait de

? \* Sancti Hilarii Opera , p. 1353.

courte durée, dans cette même ville, il s'était; tenu secrètement une assemblée d'évêqucs , di-i rigés par saint Hilaire, qui leur communiquait! des lettres d'Orient, pour animer leur foi. i Bientôt la religion remonta sur le trône avec!! Jovien; le sacerdoce reprit son ambition tempQrrelle; les querelles des catholiques et des ariens, suspendues quelque temps par une crainte commune, recommencèrent avec violence. Saint-Hilaire était, dans les Gaules, le défenseur de la doctrine d'Athanase, dans laquelle il s'était fortifié pendant son séjour en Orient. Le souvenir même du règne de Julien poussait les esprits vers cette doctrine, qui semblait le plus haut degré duj christianisme. Jovien l'avait embrassée; et Valentinien, qui lui succéda dans l'Occident, l'adopta. On vit alors beaucoup d'évêques ariens pallier leur profession de foi, pour complaire à la cour.

Milan avait depuis long-temps pour évêque Auxence, qui avait été prêtre de l'église d'Alexandrie , et qui, sous les princes ariens, avait professé l'arianisme. Saint Hilaire, le voyant encore en crédit, sous le catholique Valentinien, l'attaqua publiquement par ses écrits. L'évoque de Milan obtint en sa faveur un édit du prince. Hilaire fut traduit devant le Questeur, comme accusé de mettre le trouble dans l'église de Milan ; c'est

alors que l'éloquent orateur s'écriait dans une adresse au peuple et aux évéques :

(t Il faut avoir pitié de la misère de notre siècle\*, » et gémir sur les folles opinions d'un temps où )t' l'on croit que les hommes peuvent protéger nDieu, et où l'on travaille à défendre Jésus-Christ » par les intrigues du siècle. Je voùs le demande, )1 évêques qui vous croyez tels, de quels suffrages » se sont servis les apôtres pour la prédication de » l'Évangile ? Sur quelle puissance s'appuyaient» ils pour prêcher Jésus-Christ, et pour faire pas» ser presque toutes les nations, du culte des idoles •n au culte du vrai Dieu ? Cherchaient-ils quelque » crédit emprunté à la cour , lorsqu'ils chantaient Jf un hymne à Dieu dans un cachot, au milieu des » fers, après les tourments ? Était-ce par les édits » du prince que Paul, donné en spectacle dans le » cirque, formaitune église à Jésus-Christ? Se dé» fendait-il par l'appui de Néron, de Vespasien » de Décius, de ceux dont la haine a fait fleurir » l'Évangile ? Lorsque les apôtres se nourrissaient » du travail de leurs mains, qu'ils s'assemblaient » en secret dans des chambres hautes, qu'ils par» couraient les villes , les bourgades et toutes les » nations , malgré les sénatus-consultes et les édits » des rois, faut-il croire qu'ils n'avaient pas les

\* Sancti Hilarii Opera , p. 1267.

» clefs du ciel ? ou, plutôt, n'est-ce pas alors qu-il

» la vertu de Dieu se manifesta contre la hain'ii

M des hommes, alors que la prédication de l'Évanll M gile devint d'autant plus puissante qu'elle étais plus entravée ? Mais aujourd'hui, ô douleur i » les protections terrestres recommandent la fo>l i) divine; le Christ semble dépouillé de sa vertu » tandis que l'on intrigue en son nom; l'église)

\* menace de l'exil et du cachot : elle veut se fairu:

M croire par force, elle que l'on çroyait jadis » malgré les exils et les cachots. » |

Ces regrets éloquents, inspirés à l'impétueux Hilaire par les intrigues des ariens, pouvaient! malheureusement s'appliquer aussi à la domina-a tion des catholiques. La controverse étouffait lal charité, et les deux partis invoquaienttour-à-tourl la force, à l'appui de leur croyance. I Repoussé de Milan, Hilaire revint à Poitiers,! où il mourut la même année , inflexible dans saw croyance, et, comme il arrive aux esprits ardents! et libres, disgracié même sous le pouvoir du prince qui pensait comme lui.

i, . SAINT AMBROISE.

Ce fut aussi la Gaule qui vit naître Ambroise, mais dans une famille romaine. Son père, l'un des premiers dignitaires de l'empire, étaitpréfetde la Gaule méridionale. Il tenait à Trèves ou à Lyon le siége de son gouvernement, qui s'étendait sur une partie de l'Espagne et de la Mauritanie.

Né dans le palais du prétoire, vers l'an 340, Ambroise, dont la mère et la sœur étaient attachées au christianisme, eut son enfance entourée de pieuses promesses , et presque de fabuleux augures. On raconta de lui, comme de Platon, que, dormant un jour exposé à l'air dans son berceau \*, un essaim d'abeilles était venu voler sur son visage, et que même quelques-unes se glissèrent, sans le blesser, dans sa bouche entr'ouverte. La nourrice fut effrayée. Le père , qui se promenait près de l'enfant avec sa femme et sa fille aînée, ne voulut pas, dit-on, interrompre le prodige ; et, quand il vit l'essaim d'abeilles s'envoler au plus haut des airs, il s'écria : « Cet enfant, s'il » vit, sera quelque chose de grand. »

Ambroise reçut d'abord dans les Gaules l'éducation la plus lettrée, selon le goût du siècle. Son

- \* Vita sancti AmbrosiiaPaulino ejusnotarioconscripta.

père étant venu à mourir, il fut, très-jeune en-a core, conduit à Rome avec sa mère, sa sœur etf» un frère qu'il aimait tendrement, et dont il a cé-& lébré la mémoire. La maison de sa mère, veuves opulente de l'un des grands officiers de l'empire ^ était fréquentée par les prêtres de l'église deji Rome, le jeune Ambroise remarquait la déférencejt avec laquelle sa mère et sa sœur baisaient la inainf de tels hôtes ; car cet usage servile, inconnu danser l'Orient, régnait dès-lors en Italie. Ambroise ,| avec la naïveté, et peut-être la malice de son âge, JF venait quelquefois vers sa mère et sa sœur leur ï présenter sa main., disant qu'elles devaient aussi k la baiser\*, parce qu'il était sûr de devenir un t jour évéque. Cependant il se livrait assidûment à E l'étude des lettres grecques, de la philosophie et t: du droit civil. Il suivit le barreau, plaida des ji causes avec tant d'éclat, que le préfet du prétoire le choisit pour conseil. Son frère Satyrus entra i? dans la même carrière. Sa sœur avait reçu le voile religieux des mains du pontife Libère.

La naissance et les talents d'Ambroise l'appe- lèrent aux emplois publics ; et le préfet Probus, qui gouvernait en Italie sous Valentinien, le nomma procurateur de laLigurie et de la province .ZEmilia. Probus, en lui déléguant cette chargese

\* Ambrosii Opera, t II, jk 996.

servit d'une expression remarquable pour caractériser la justice et la douceur, dont il lui faisait un- devoir : Il Allez, dit-il, et agissez non comme 3> juge, mais comme évoque. » Ce conseil parut plus tard une prédiction.

Arrivé dans Milan, capitale de la province, Ambroise se fit admirer par ses vertus, et devint si cher au peuple, que son éloignement eût paru le plus grand malheur. Milan était divisé en catholiques et en ariens. L'archevêque Auxence, qui tenait toujours à l'arianisme , malgré des professions de foi plus ou moins équivoques selon le temps, vint à mourir. Les évêques de la province étaient réunis, pour lui nommer un successeur, que le peuple devait confirmer par son suffrage ; mais dans le concile et dans le peuple, les deux partis, égaux en force, se disputaient l'élection , avec une animosité qui pouvait devenir sanglante .

Ambroise parut dans l'église pour apaiser le désordre. Il parlait au peuple avec beaucoup d'éloquence, lorsque, dit-on, un enfant s'écria : te Ambroise évêque ! Il Dans la superstition du temps, cette voix de l'innocence parut un présage certain, et fut suivie par les acclamations des deux partis, qui se trouvaient fort embarrassés pour faire un autre choix, et qui s'accordèrent avec enthousiasme.

Ambroise refusa, voulut fuir, employa mêmecr dit-on, des moyens bizarres pour faire douter dsa vertu \*. Long-temps après il se plaignait, danu ses écrits, qu'on lui avait imposé le sacerdoci){ malgré ses efforts, qu'on l'avait arraché du prérâ toire, pour le traîner à l'autel \*\*. I Ambroise, qui n'était encore que catéchumè-M ne, reçut le baptême, et huit jours après fut laie évêque de Milan. Il montra dans cette dignité toutes les vertus de sa vie passée. Saint Basile lui écrivit du fond de l'Orient pour le féliciter. Ui, éloquent témoin nous a décrit la vie d'Ambroistt à Milan. Toute la journée, l'évêque était accablé de mille soins ; il jugeait les affaires d'une fouId¡ de chrétiens, surveillait les hôpitaux, s'occupait des pauvres, accueillait tout le monde avec dou-o ceur ; à peine dérobait-il quelques moments pourfi la lecture et la méditation. Tous les dimanches et quelquefois plusieurs jours de suite, il prêchaitil

\* Suivant Paulin, son secrétaire et l'historien de sa vie , il fit, contre son usage, mettre des prévenus à la torture, pour éloigner l'idée que l'on avait de sa douceur chrétienne, et pour montrer qu'il n'était pas digne de l'épiscopat. La religion était alors en avant de la civilisation romaine. De nos jours, dans un pays voisin, on a fait, au nom de la religion, ce que l'on n'aurait pas osé faire au. nom de la justice.

\*\* Liber II, de Pœnit.

dans la .basilique de Milan. Sa voix était faible ; maison admirait son langage ingénieux et figuré. On accourait pour l'entendre ; des religieuses d'Afrique passaient la mer, pour venir prendre le voile des mains de l'archevêque de Milan.

Ces devoirs pieux inspirèrent à saint Ambroise plus d'un écrit ascétique, où la pureté d'une ame tendre se révèle, au milieu des ornements souvent affectés du langage ; mais le plus beau titre de sa gloire fut le caractère qu'il porta dans la politique, alors mêlée sans cesse à la religion. Homme d'état, avant d'être évêque, Ambroise en garda le génie, et plus d'une fois le fit paraître, moins par ambition que par nécessité.

Valentinien, en mourant, lui avait recommandé la jeunesse de ses deux fils, qui se partageaient l'empire d'Occident. L'aîné de ces princes, Gratien, élève du poète Ausone, prit la Gaule et l'Angleterre. Valentinien II conserva, sous la tutelle de Justine sa mère, l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique. Ambroise leur donnait de sages conseils, pour le maintien de la paix et la prospérité de l'empire. Il était cher à Gratien ; mais Justine, ayant adopté l'arianisme, le haïssait par esprit de secte, autant que par jalousie de pouvoir.

t Ces querelles de cour furent tout à coup suspendues par une révolution. Maxime, qui com-

mandait l'armée d'Angleterre pour Gratien, sej. révolta contre ce prince, et vint l'attaquer danse les Gaules. Gratien, abandonné par ses tronpf's l fut mis à mort dans sa fuite. A cette nouvelle, lai cour de Milan était plongée dans l'effroi. On s'attendait voir Maxime passer les Alpes et envahir!. l'Occident. Justine effrayée n'espéra que dans le' zèle d'Ambroise ; elle lui remit entre les bras£ l'empereur enfant, et le conjura de le défendre, en éloignant la guerre. Ambroise n'hésita point.': Arrivé au camp de Maxime, il lui persuada de nel point envahir l'Italie. Un an plus tard, ce chei.; ambitieux, dans le dépit d'avoir différé son en-!:, treprise, se plaignit que l'archevêque de Milan . l'avait ensorcelé par ses paroles.

Tandis que la cour du jeune Valentinien respirait à peine d'une alarme si vive, de nouvelles! querelles de religion agitaient les esprits. Le pa-I. ganisme, qui désormais était moins un culte qu'un! parti, fit un dernier effort soutenu par l'élo-' quence de Symmaque, sénateur et préfet de

Rome. Il demandait le rétablissement de l'autel de la Victoire supprimé par Gratien.

Nous avons ailleurs retracé ce débat curieux\*, où saint Ambroise plaida pour le christianisme, < i

\*De Symmaque et de saint Ambroise, dans le second volume de ces Mélanges. - I

et protégea les réclamations du pontife de Rome ; Car l'Église alors, au lieu d'être une monarchie théocratique, semblait une aristocratie d'évêques, où dominaient les plus éloquents et les plus habiles. A peine Ambroise venait-il de repousser ce faible effort du paganisme, qu'il eut à combattre pour les privilèges de son propre culte, attaqué bien plus vivement par une secte chrétienne. L'impératrice Justine, peut-être pour humilier l'homme dont elle avait imploré le secours, lui ordonna de céder aux ariens la basilique Portia, hors des murs de Milan. L'évêque refusa. L'impératrice, irritée, envoya des officiers pour s'emparer d'une des églises de la ville. Ambroise, dans l'enthousiasme de son zèle, répondit que jamais le temple ne pouvait être livré par le prêtre.

Le peuple, attaché à la communion d'Ambroise, se soulevait de toutes parts. Des soldats furent envoyés à la basilique Portia pour s'en emparer, et y tendre des voiles qui furent déchirés par le peuple. Dans ce désordre, un prêtre )irien, rencontré par les catholiques , allait être impitoyablement massacré ; Ambroise , en ce moment près de l'autel, versa des larmes et démanda, par une fervente prière, que le sang d'aucun homme ne fût versé pour sa cause. En même temps, il envoya ses prêtres qui sauvèrent la vie du malheureux arien.

Pendant plusieurs jours, cette espèce de guerre 1 civile se prolongea dans Milan. Une foule de i marchands de la ville était arrêtée ; et c'était vers le temps de Pâques, époque où l'on était dans l'usage de délivrer les prisonniers. Sans cesse on allait du palais de Valentinien à la basilique d'Ambroise ; celui-ci répondait au tribun de l'empereur : « Si vous voulez ce qui est à moi \*, des » terres, de l'argent, je ne le refuserai pas, quoi-J n que tous mes biens soient la propriété des pau- f » vres ; mais les choses de Dieu ne sont pas souM mises au pouvoir impérial. Voulez-vous me jeter » dans les fers , me traîner à la mort ? C'est une » joie pour moi. Je ne me ferai point un rempart » de la foule du peuple ; je n'embrasserai pas les » autels, en demandant la vie; il me sera plus ' » doux d'être immolé pour leur défense. » Des ] soldats furent envoyés pour se saisir de la basili- j que de Milan ; mais, à la vue d'Ambroise, ils se « réunirent au peuple. Ambroise parla sur les ten- tations de Job, auquel il comparait son péril. î Puis il se justifia du reproche de sédition et de tyrannie, que ne lui avaient pas épargné les offi- ciers de l'empereur. le La tyrannie du prêtre, dit» il, c'est sa faiblesse. Maxime ne dirait pas que n je suis le tyran de Valentinien ; car il se plaint

\* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 854.

» que mon ambassade fut comme une barrière » qui l'empêcha de pénétrer en Italie. »

Vaincue par l'obstination d'Ambroise, l'impératrice céda ; les soldats furent éloignés ; on ouvrit les prisons. Ambroise triomphait ; et, dans l'exemple d'un homme si vertueux, on pouvait déjà prévoir les excès funestes de la domination ecclésiastique. Le jeune Valentinien, ,sentantavec dépit toute sa faiblesse, ne put s'empêcher de dire à ses officiers : « Si Ambroise l'ordonnait, » vous me livreriez à lui, les mains liées. »

Quelques mois après, cependant , l'impératrice essaya d'élever contre Ambroise un docteur arien qui prit le nom d'évêque de Milan. Ambroise fut. menacé d'exil, et des soldats envoyés de nouveau contre les églises chrétiennes. Ce fut alors qu'Ambroise introduisit dans la basilique de Milan l'usage des chants et des hymnes , dès long-temps pratiqué dans l'Orient. Cette nouveauté séduisante augmentait l'enthousiasme du peuple. Cette foule passait la nuit dans le temple pour veiller autour d'Ambroise, et pour le défendre. Au lever du jour, elle faisait retentir la basilique de religieux accents. Ambroise parlait; et tout le monde promettait de mourir avec lui.

La cour de Milan ne pouvait rien contre cet ascendant d'un homme. Un nouveau péril la me-

naçait d'ailleurs : Maxime , jaloux d'affermir et d'augmenter sa puissance, par la perte de Valentinien, avait rompu tout traité, et marchait sur l'Italie. Il fallut recourir encore à l'éloquence d'Ambroise. Il alui-méme rendu compte de cette mission dans une lettre à Valentinien. Arrivé, dans la ville de Trèves, où résidait Maxime avec sa cour et son armée, l'évêque, fut reçu d'abord par un eunuque du palais, qui lui dit que l'empereur ne pouvait l'écouter qu'en plein conseil. Ambroise se plaignit de cette condition , comme injurieuse à l'épiscopat; mais il fallut céder. On l'introduisit dans 'le conseil du prince, qui se leva pour l'embrasser. La colère de Maxime n'en était pas moins vive contre Ambroise, qu'il accusait de vouloir le tromper. Ambroise se défendit dans un langage plein de noblesse , et redemanda le corps de l'infortuné Gratien. « Valentinien Jt, lui » dit-il, t'a renvoyé ton frère vivant ; rends-lui » du moins les restes inanimés du sien. Tu crains

» que le retour de ses dépouilles mortelles ne re» nouvelle la colère des soldats ; c'est là ton » prétexte. Ah! celui qu'ils ont abandonné pen» dant sa vie, le défendront-ils après sa mort? » Comment crains-tu dans le tombeau celui que » tu as fait tuer, quand tu pouvais le sauver?

\* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 889.

» J'ai tué mon ennemi! dis-tu. Non, il n'était pas

» ton ennemi : toi seul étais le sien. C'est l'usur-

» pateur qui commence la guerre, et l'empereur

» défend ses droits. Peux-tu donc refuser de

» rendre la dépouille de celui que tu ne devais » pas faire périr? Que Valentinien obtienne au » moins les cendres de son frère, pour garant de » la paix! Comment peux-tu soutenir que tu n'as » pas ordonné de tuer Gratien, lorsque tu dé» fends de l'ensevelir? Pourra-t-on croire que tu » n'a pas envié le jour à celui auquel tu envies

» même un tombeau ? JI

t Blessé de ce discours , Maxime prit cependant ; un autre prétexte pour repousser la prière d'Am! broise. Ce tyran avait à sa cour plusieurs évêques qui avaient obtenu de lui la mort des priscilliaï nistes condamnés par un concile; Ambroise refusa de communiquer avec ces prêtres sanguinaires ; et le tyran affecta de s'en offenser, comme 1 d'un outrage.

Ambroise repartit sans succès, et devança de f- bien peu l'invasion de Maxime. Tout fuyait. Va? lentinien et sa mère s'étaient embarqués, pour aller en Orient invoquer le secours de Théodose.

Maxime parvint sans obstacle jusqu'à Rome, et rétablit dans le sénat l'autel de la Victoire ; mais l'année suivante, en 370, sa fortune fut renversée, • par les armes de Théodose. Ambroise ne parut

que pour intercéder en faveur des vaincus, tandis t que Théodose rétablissait partout le pouvoir de Valentinien, dont il avait épousé la sœur. ^ \* Ce fut pendant ce séjour de Théodose en Oc- j cident qu'Ambroise, aussi hardi envers le con- ! quérant, qu'il l'avait été pendant la faible mino- ■ rité de Valentinien , osa le punir du meurtre de j

Thessalonique. Moins heureux que Chrysostome, Ambroise ne réussit pas à prévenir le sanguinaire courroux de l'empereur. Il s'était éloigné de lui, se croyant sûr du pardon de Thessalonique ; et il apprit tout à coup le massacre de sept mille habitants.

Dans sa douleur, il évita la présence du prince, et lui écrivit avec autant de modération que de force : « Il a été commis dans la ville de Thessa-.

» Ionique un attentat sans exemple dans l'histoire. » Je n'ai pu le détourner; mais d'avance j'ai dit » combien il était horrible ; et toi-même en avais » ainsi jugé, en faisant de tardifs efforts pour ré» voquer tes premiers ordres. Au premier moment » où il a été connu, un synode d'évêques gaulois » était assemblé. Il n'en est aucun qui l'ait appris » de sang froid, aucun qui n'en ait gémi. Dans la » communion d'Ambroise, ton action n'a trouvé » personne pour l'absoudre \*. M :

• « Non erat facti tui absolutio in Ambrosii commu-

» nionc. » Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 836",

L'évêque continuait en rappelant le crime et la pénitence de David ; il invitait Théodose au même repentir, en lui annonçant qu'il ne pourrait désormais être admis dans le temple ; et qu'il ne devait pas s'y présenter. « Je te le conseille, » disait-il, je t'en prie, je t'en conjure ; c'est une » trop grande douleur pour moi, que toi, qui » donnais l'exemple d'une rare piété, qui mon» trais le modèle le plus élevé de clémence, qui » souvent ne laissais pas succomber les coupables, » tu ne t'affliges pas d'avoir laissé périr tant d'in» nocents. » Puis, il ajoutait, avec une admirable dignité qui ne ressemble pas aux violences tyranniques d'un Grégoire VII, mais à la pieuse douleur d'un chrétien auquel le sang fait horreur : « Je n'ai contre toi nulle haine ; mais tu me fais » éprouver une crainte; je n'oserais pas offrir le » divin sacrifice , si tu voulais y assister. Le sang » d'un seul homme injustement versé me le dé» fendrait ; le sang de tant de victimes innocen» tes me le permet-il ? Je ne le crois pas ; je t'écris » de ma main ces paroles que tu liras seul. »

Théodose ne s'en rendit pas moins à l'église de Milan, et fut arrêté sur le seuil du temple par' Ambroise, qui lui en défendit l'entrée. Les écrivains ecclésiastiques ont placé dans sa bouche un discours moins évangélique et moins simple

que sa lettre à Théodose \*. Il ne se trouve pa \* dans ses ouvrages ; quoi qu'il en soit, rien n'es 9 plus authentique et plus mémorable que cettt j exclusion de l'église, imposée, par un pontife, ai.-i monarque couvert du sang de ses sujets. L'ambi-;< tion a souvent abusé de cet exemple. Mais si l'oio se reporte au temps de Théodose, à cette époque ) où la souveraineté despotique et militaire n'agis-ii sait que par le glaive, on bénira la mémoire dut vertueux pontife , dont la voix pouvait seule s'é-b lever dans l'esclavage du monde. Peut-être seu-j lement Ambroise laissa-t-il trop facilement croirai à Théodose, que quelques mois de retraite et deI prières pouvaient expier un si grand crime. ?

Théodose retourna dans l'Orient; et Valenti-i nien se trouva seul maître de l'Occident, au mi-i lieu de chefs barbares appelés à sa cour. Les, conseils d'Ambroise ne purent sauver le jeunet empereur de l'ambition d'Arbogaste, qui le fit périr, et mit à sa place le faible Eugène. Ambroise, fidèle à la mémoire de Valentinien, pro- ■ nonça d'éloquents regrets sur sa tombe, enatten- • dant la vengeance de Théodose, c^ui ne tarda ! pas à renverser Arbogaste , et à réunir sous sa main les deux moitiés de l'empire. C'est dans ce haut degré de gloire, que Théodose, pour la se-

\* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 850.

conde fois libérateur de l'Italie, mourut à Milan. Ambroise célébra sa mémoire devant le peuple , tandis que l'on préparait la pompe funèbre , qui devait ramener ses restes à Constantinople.

Rien de plus grand qu'un tel spectacle : Théodose avait rendu la paix et la gloire aux Romains ; il avait vaincu les Barbares , et relevé l'empire ; il avait achevé l'ouvrage de Constantin , et le surpassait en génie. Toutefois, le discours d'Ambroise ne répond pas à de telles pensées : déjà l'esprit superstitieux du moyen âge semble peser sur le christianisme. L'orateur raconte longuement que des clous de la croix ont servi à forger le mors \* du cheval de Théodose et à orner son diadème. Mais il rappelle avec une noble simplicité le souvenir de Thessalonique.

« J'ai aimé cet homme \*\*, dit-il, parce qu'il » cherchait plus les réprimandes que les flatte» ries. Il a pleuré, dans l'assemblée des fidèles , » le crime que la fraude des autres avait fait com» mettre. Empereur, il n'a pas rougi de faire une » publique pénitence, et depuis, il n'a pas cessé » de pleurer sa faute. Ayant remporté une grande » victoire , dans la pensée qu'il avait péri des en» nemis sur le champ de bataille > il s'est abstenu » de l'approche des autels. 11

\* Sancti Ambrosii Opera, t II, p. 699.

\*\* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 701.

Ambroise ne survécut pas long-temps à Théodose. Sa mémoire, que les légendes du temps ont entourée de miracles, resta vénérée dans l'Occident. Nous n'avons cité de lui que les traits de cette éloquence inspirée par les mouvements de l'ame ; en effet son ame était grande et pure, et semblait s'élever par le sentiment du devoir et du péril ; mais lorsqu'il est destitué de ce noble appui, la recherche et le faux goût remplissent ses ouvrages : son génie est étouffé par son siècle , quand il n'est pas soutenu par sa vertu.

SAINT JÉRÔME. SAINT PAULIN.

Il n'est point, dans les fastes oratoires du christianisme , un nom plus célèbre, et qui parle mieux à l'imagination, que celui de saint Jérôme. Cependant , éloigné de tous les honneurs ecclésiastiques, à une époque, où déjà ces honneurs entraient en partage avec les dignités de l'empire , Jérôme n'eut aucune des grandes occasions de régner sur les esprits, qui s'offraient naturellement au génie des Athanase, des Ambroise et des Chrysostome. Toujours errant ou solitaire, sans autre titre dans l'Eglise que celui de prêtre de Jésus-Christ, il ne parut ni à la cour, ni aux funérailles d'aucun prince. Il ne fut point chargé

d'instruire ou de consoler le peuple de quelque grande cité; enfin, son plus important ouvrage fut la traduction des livres sacrés , tâche immense, plutôt que travail de génie.

C'est donc surtout dans son caractère, dans sa vie , dans les traits épars de son éloquence qu'il faut chercher l'homme tant admiré des premiers siècles chrétiens.

Jérôme était né vers l'an 331, dans la Dalmatie, contrée alors à demi barbare ; et il a rappelé lui-même plus d'une fois cette origine à laquelle il imputait les torts de son caractère et l'impétuosité de son ame. Transporté dès l'enfance à Rome, il eut pour maîtres, dans les écoles publiques, le grammairien Donat, commentateur de Térence, et Victorin , rhéteur célèbre, fort attaché au christianisme. Il paraît que saint Jérôme avait été élevé dans la même religion; mais la passion des lettres profanes et des plaisirs emporta sa première jeunesse.

Ce dégoût de la vie commune, et cette inquiétude ardente , naturelle aux esprits élevés, le ramenèrent bientôt vers des idées plus graves. Il reçut le baptême, qui, dans cette première époque , tardif et difficilement accordé , semblait presque un sacerdoce. Son ardeur pour l'étude se tourna sur la religion. Il voyagea dans les Gaules, y, rechercha les livres des évêques chrétiens, et

se lia d'une vive amitié avec plusieurs hommes célèbres de la ville d'Aquilée. 41 De retour à Rome, il employa son éloquence j au triomphe de la religion , qui n'était plus persécutée, mais qui trouvait encore de vives con- ■ tradictions dans les souvenirs des temps antiques. Une imagination éloquente et enthousiaste lui donnait beaucoup d'autorité sur plusieurs femmes romaines d'une illustre naissance. Il les instruisait par ses entretiens et par ses lettres.

Quelques prêtres de l'église de Rome accusèrent la pureté de ses mœurs. Alors, dit un de ses historiens , prenant pour règle ces paroles de l'Évangile : (l Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre » , Jérôme entreprit le voyage d'Orient. 1 Ses regards avides et son imagination curieuse' épuisèrent d'abord le spectacle des grandes cités de l'Asie, Antioche, Smyrne, Constantinople. Il entendit Grégoire de Nazianze. Il visita les écoles d'Alexandrie, fouilla les bibliothèques, interrogea les docteurs, et, las de ne trouver en Orient que les vices et les querelles de l'Occident, il s'enfuit dans un désert de la Syrie.

Trois des amis de saint Jérôme, chrétiens et enthousiastes comme lui, l'avaient suivi; mais le courage ou la force leur manquèrent. Héliodore, l'un d'eux, quitta cet affreux séjour; les deux

II: autres y moururent. Accablé de ces pertes cruelles, Jérôme fit de vaines tentatives pour rappeler if; Héliodore. Il le conjure dans une lettre de quitter ... de nouveau sa famille. « Si ton père, s'écrie-t-il j. » avec une sorte de férocité religieuse, se couche x » sur le seuil de la porte pour te retenir, passe I » par dessus ton père. » Puis, dans un autre ens. thousiasme : ( 0 désert \*, toujours couvert des (i » fleurs de Jésus-Christ! 0 retraite heureuse, où » l'on converse familièrement avec Dieu! Que » fais-tu, mon frère, dans le siècle? Jusqu'à quand » habiteras-tu dans le cachot enfumé des villes ? »

Cette paix du désert était cependant troublée , pour l'enthousiaste Jérôme, par de dangereux ,1 souvenirs. Seul, se refusant même l'étude , abanj donné entre l'imagination et la prière, son ame éprouva des tourmens qu'il a retracés avec une éloquence passionnée, mais si chaste, que la vérité du tableau n'en peut altérer l'innocence.

> « Combien de fois \*\*, dit-il, retenu dans le défi à) sert, parmi ces solitudes dévorées des feux du t )! soleil, je croyais assister aux délices de Rome! i » J'étais assis seul, parce que mon ame était \* n pleine d'amertume. Mes membres étaient cout » verts d'un sac hideux. Mes traits brûlés avaient r » la teinte noire d'un Éthiopien; je pleurais, je

.; \* Sancti Hieronymi Opera, t. I.

i \*\* .Idem, t. IV, p. 30.

» gémissais chaque jour. Si le sommeil m'acca-, H blait, malgré ma résistance, mon corps heur-, » tait contre une terre nue. Eh bien! moi qui,!

» par terreur de l'enfer, m'était condamné à cette » prison habitée par les serpents et les tigres, » je me voyais, en imagination, transporté parmi " les danses des vierges romaines. Mon visage » était pâle de jeûnes, et mon corps brûlait de » désirs. Dans ce corps glacé, dans cette chair » morte d'avance, l'incendie seul des passions se » rallumait encore. Alors privé de tout secours, » je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je les » arrosais de larmes. Je me souviens que plus » d'une fois je passai le jour et la nuit entière à n pousser des cris, et à frapper ma poitrine, jus» qu'au moment où Dieu renvoyait la paix dans

» mon ame. Je redoutais l'asile même de macel-

» Iule ; il me semblait complice de mes pensées. n Irrité contre moi-même, je m'enfonçais dans M le désert; et, si je découvrais quelque vallée » plus profonde, quelque cime plus escarpée, » là je me jetais en prière. Souvent, le Seigneur » en est témoin, après des larmes abondantes, » après des regards long-temps élancés vers le » ciel, je me voyais transporté parmi les chœurs » des anges, et triomphant d'allégresse, je chan» tais : Nous accourons vers toi, attirés par l'en» cens de ta prière. »

I Une telle peinture annonce assez l'irrésistible ! ascendant de saint Jérôme. Cette ame plus touri mentée d'elle-même qu'elle ne pouvait l'être par le monde, se lassa de la solitude, et chercha pour ainsi dire à se reposer dans les agitations

de la vie commune. Il revint au milieu des con-

troverses d'Antioche , et fut ordonné prêtre; mais effrayé des soins du sacerdoce, il repritla vie dure et libre du désert. Il voyagea dans les sables de la Syrie et de la Judée, changea de solitude et de cellule, erra parmi les ruines des anciennes cités Israélites, et s'arrêta enfin dans Bethléem , s'appliquant avec ardeur à l'étude de l'hébreu, et commentant les livres saints, par le spectacle des lieux qui les avaient inspirés.

^ La fatigue de cette étude lui faisait souvent regretter la délicieuse et facile préoccupation qu'il avait autrefois trouvée dans les langues grecque et romaine. Il conservait , dans sa cellule de Bethléem, les chefs-d'œuvre de l'éloquence profane qu'il avait rassemblés jadis avec beaucoup de soin, pendant son séjour à Rome et dans les Gaules. C'était le seul trésor qu'il eût apporté avec lui dans l'Orient. Xe charme de ces lectures le ravissait encore; et son christianisme jaloux s'effrayait d'un semblable enthousiasme. C'était à ses yeux un danger nouveau, une tentation de l'esprit, non moins redoutable que celle des sens. On

a dit avec raison que l'univers est gouverné par des livres; cette puissance ne fut jamais plus visible que, dans la lutte des deux civilisations , pendant les premiers siècles du christianisme; et rien ne"peut en d'onner une idée à la fois plus singulière et plus vraie que saint Jérôme, racontant qu'il luttait par la pénitence et la prière contre le charme de la littérature profane.

Ce récit indique un état remarquable de l'esprit humain ; et ce qu'il peut offrir de bizarre fait partie de la vérité : « Homme faible et misérable, je » jeûnais, avant de lire Cicéron. Après plusieurs » nuits passées dans les veilles , après des larmes » abondantes que m'arrachait le souvenir de mes » fautes, je prenais Platon. Lorsqu'ensuite, reve» nant à moi, je m'attachais à lire les prophètes, i> leur discours me semblait rude et négligé. Aveu» gle que j'étais, j'accusais la lumière ! »

Jérôme raconte que cette anxiété fut suivie d'une fièvre violente, qui consuma toutes ses forces, et le jeta dans une effrayante léthargie.

« Alors, dit-il, je me- crus transporté en esprit, » devant le tribunal du juge suprême, qui sem-

» blait entouré d'une si vive et si éblouissante

» clarté, que, retombé sur la terre, je n'aurais » pu jamais y fixer les yeux. Une voix me demanda » qui j'étais : je suis un chrétien, répondis-je; tu » mens, dit le juge suprême, tu es un cicéronien, el

» non pas un chrétien; où est ton trésor, là est

» ton cœur. »

Ce rêve ou cette allégorie singulière n'offre-til pas une bien vive image de la puissance du génie sur les imaginations ardentes et studieuses ? Jérôme ne nous donne-t-il pas ici le secret de ce paganisme sans conviction, qui se prolongea dans l'empire, au milieu de la victoire et des bienfaits du christianisme ?

Prestige étonnant de l'éloquence et de la poésie! ces grands hommes de la Grèce et de Rome faisaient vivre si long-temps après eux des fictions décréditées de leur temps. Leur style, qui avait servi d'ornement à ces fables, en était devenu , pour ainsi dire, le corps et l'essence. C'était leur imagination qu'on adorait ; et le polythéisme n'était plus qu'une forme de littérature. Mais, dans ce dernier domaine , obligé d'entrer encore en partage avec l'éloquence nouvelle des orateurs sacrés, il n'avait plus qu'un petit nombre de sectateurs obstinés : le monde était chrétien.

S Jérôme, qui semble redouter si fort pour luimême l'enthousiasme contagieux de la littérature profane, remarque ailleurs avec joie combien son empire s'était rétréci. « Quel homme, dit-il, » lit maintenant Aristote? Combien de gens con» naissent les écrits ou le nom de Platon ? A peine » quelques vieillards oisifs qui les relisent dans

» un coin; mais nos grossiers apôtres, nos pê-, » cheurs d'hommes sont connus, sont cités dans » tout l'univers. »

Tandis que Jérôme étudiait dans Bethléem le texte sacré de l'écriture et des prophètes, et qu'il trouvait, dans cette poésie sublime, l'enthousiasme dont son ame avait besoin, un évènement important pour la religion le rappela en

Italie.

Le pape Damase avait assemblé, dans Rome, un concile, pour régler les débats élevés sur l'élection de Flavien, évéque d'Antioche. Les évêques d'Orient s'y rendirent. Jérôme accompagna dans ce voyage le célèbre Épiphanes, évéque de Chypres. Il reparaissait dans Rome avec l'éclat d'une vertu éprouvée, la maturité de l'âge et du génie, et la réputation du grand travail qu'il avait entrepris sur les livres sacrés. Consulté comme un docteur de la foi, ses décisions exercèrent plus d'çmpire que jamais. Il retrouvait, dans la route des vertus les plus austères, quelques Romaines qu'il avait autrefois détachées de l'orgueil de leurs grandeurs.

Cette direction des ames, qui fut si fort en usage dans le siècle de Louis XIV, et que La Bruyère a si bien caractérisée, semblerait donner une idée du pouvoir absolu que Jérôme exerçait sur l'esprit de ces illustres Romaines. Mais la dif-

férence des temps et des mœurs dément cette comparaison. Il ne s'agissait pas alors d'inspirer, au milieu des délices d'une civilisation régulière et paisible, quelques vertus conciliables avec les faiblesses de la grandeur et de la richesse ; il ne s'agissait pas de conduire, par une molle tyrannie , les consciences erronées d'un courtisan, d'une favorite. A cette première époque du christianisme , les grands sacrifices, les privations éclatantes étaient le seul signe d'un progrès dans la vie spirituelle. L'état même de la société, cet état violent et précaire, entre le joug du pouvoir absolu et les invasions des Barbares, donnait un plus grand exercice à toutes les vertus. La religion, c'était le dévouemeut au malheur, dans l'époque la plus malheureuse du monde. Servir Dieu, c'était réclamer une part plus grande de périls et de souffrances, dans le naufrage commun de la société.

^ N'était-ce pas un admirable spectacle que de voir les héritières des noms les plus glorieux de Rome idolâtre, les filles des Scipions, des Marcellus, des Camille, se consacrant aux œuvres de charité, et sacrifiant leurs trésors, leur beauté, leur jeunesse, pour secourir des malades et des pauvres, comme si, par une digne expiation, la Providence eût voulu faire sortir les plus humbles consolatrices de l'humanité, du milieu de ces

familles dont la gloire avait opprimé le monde? i Les retraites de la duchesse de Longueville et) de la belle La Vallicre sont de faibles efforts, sit on les compare aux voyages périlleux qu'entre-B prit cette Paula, qui, suivant l'expression dei saint Jérôme, fille des Scipions, descendue desj; Gracques, préféra Bethléem à Rome, et échan-t gea l'or de ses palais contre une cabane de la Judée. Et lorsque l'on voit, quelques années! après, Rome saccagée parAlaric, l'ancien mondel au pillage, et des familles romaines fuyant pour! chercher un asile, jusque dans cette même Pa-i lestine , où la piété les avait précédées et avaitj déjà construit des monastères, on ne peut se défendre de tout respecter dans l'enthousiasme religieux de cette époque , où l'excès même du zèle semblait devenir une prévoyance de la charité. . Pendant le séjour qu'il fit à Rome, saint Jérôme inspira chaque jour davantage aux femmes des plus opulentes familles cette active bienfaisance, que les malheurs du monde rendaient si nécessaire.

Une femme de la maison des Fabius , Fabiola, instruite par ses pieux avis , consacra de grandes richesses à fonder les premiers hospices publics que l'on ait élevés dans Rome, et se dévouant elle-même au soin des malades et des pauvres, elle fit voir au monde une vertu nouvelle , que la i

civilisation profane ne soupçonnait pas, et dont l'héroïsme donne réellemeut aux femmes ce je ne sais quoi de divin que l'antiquité croyait reconnaître dans leur voix et dans leurs regards.

N Le recueil des écrits de saint Jérome atteste qu'un grand nombre d'illustres Romaines puisaient ainsi dans ses conseils les idées d'une charité sublime. Il leur expliquait les livres sacrés , et les animait aux vertus les plus austères; il composait pour elles des épitres , qui sont des traités de la plus pure morale.

Cet ascendant, exercé par un prêtre venu de l'Orient, aurait suffi pour exciter de grandes jalousies, et l'âpre vivacité de saint Jérôme ne les diminuait pas. Il attaquait lui-même avec amertume les vices de quelques prêtres de Rome ; car, suivant la loi de l'humanité, déjà l'orgueil, le luxe et l'hypocrisie se glissaient à la suite des vertus qui avaient étonné le monde. Déjà même il avait fallu des lois nouvelles pour réprimer des vices inconnus jusqu'alors. \* « Voici une grande » honte pour nous, écrivait saint Jérôme : les » prêtres des faux dieux, les bateleurs , les per» sonnes les plus infâmes peuvent être légataires ; )1 les prêtres et les moines seuls ne peuvent l'être : >,» une loi le leur interdit, et une loi qui n'est pas

t \* Sancti Hieronymi Opera, t. I, p.

» faite par des empereurs ennemis de la religion Jr » mais par des princes chrétiens. Cette loi même M '» je ne me plains pas qu'on l'ait faite ; mais je

j) plains que nous l'ayons méritée: elle fut inspirent » par une sage prévoyance ; mais elle n'est pas k . " assez forte contre l'avarice : on se joue do seiyt » défenses par de frauduleux fidéicommis. >» 11 Ailleurs saint Jérôme caractérisait plus libre-\*)! ment encore d'autres vices du clergé de son temps :

« J'ai honte de le dire, écrivait-il ; mais il y a des I » hommes qui recherchent le sacerdoce et le diat|| » conat pour voir plus librement les femmes. La i J> parure est tout leur soin : leurs cheveux sont t » bouclés avec le fer; leurs doigts brillentdu feu t

» des diamants ; de crainte de 1 humidité, à peine 11 effleurent-ils la terre du pied. Vous croiriez » voir de jeunes époux, plutôt que des prêtres. » Ces peintures satiriques, qui trouvaient plus d'une application dans Rome , irritèrent les en-j nemis de Jérôme; on réveilla d'anciennescalom-j nies contre ses mœurs; l'enthousiasme donne] facilement prise aux attaques du vice et de l'en-j vie; on accusa Jérôme dans ses amitiés; on vou-j lut attribuer à de coupables faiblesses ce qui] tenait à l'empire naturel d'une ame éloquente etij religieuse. • i La mort du pontife Damase, en privant saint

Jérôme d'un admirateur et d'un appui, vint en-,

core favoriser la haine de ses détracteurs. Il céda » et résolut de retourner dans son humble cellule de Bethléem. Rien n'est plus touchant et plus grave que ses adieux à l'une des illustres Romaines, dont il avait mérité la pieuse confiance. Après avoir lepoussé, en quelques mots, les calomnies de ses détracteurs : et Noble Asclla, dit-il, c'est n ainsi que je vous écris à la hâte, au moment de 1) m'embarquer, triste et les yeux pleins de lari) mes; je rends grâces à Dieu d'avoir été jugé » digne d'être haï par les hommes. Insensé ! j'ai » voulu chanter le cantique du Seigneur sur une » terre étrangère, et abandonnant le mont Sinaï, Il j'ai recherché le secours de l'Égypte. J'avais » oublié l'évangile, qui nous apprend qu'au sor» tir de Jérusalem, le voyageur est dépouillé, » meurtri, laissé pour mort. Mes ennemis ont " jeté sur moi la honte d'un faux crime. Mais je » sais qu'à travers la bonne ou la mauvaise re» nommée, on arrive également au royaume des f) cieux.

11 Saluez Paule et Eustochie, qui sont toujours, 1) en dépit du monde, mes sœurs en Jésus-Christ. 1) Saluez Albina leur mère Marcella,Marcellina, » Félicité, et dites-leur : Nous serons tous un » jour devant le tribunal de Dieu, où chacun 11 montrera la conscience qu'il a eue pendant sa » vie. Adieu, modèle de la vertu la plus pure ; jt.

» souvenez-vous de moi; et, par vos prières. » apaisez les flots sur ma route. »

Embarqué au port d'Ostie, Jérôme retourna 1 par un long circuit dans l'Orient; il visita les îles de l'archipel grec, passa par Antioclie,> parcourut l'Égypte et les solitudes de la Thé-, baïde, et arriva enfin dans sa chère Bethléeru.i Il n'en sortit plus ; et, de là, ses écrits et le brui!! de ses querelles se répandirent dans l'Occident.) Quelques-unes des femmes illustres, qu'il avaiti connues dans Rome, vinrentaussi dans Bethléem,f et y fondèrent un couvent de religieuses. C'était une colonie romaine transplantée sur cette terre barbare et sacrée.

Le plus violent des débats de Jérôme fut contre Ruffin prêtre de l'église d'Aquilée, qui voyagea dans l'Egypte et dans la Palestine. Il s'agissait de quelques doctrines d'Origène, si célèbre à la fois par son génie et ses paradoxes théologiques. Ruffin, de retour en Italie, avait apporté les livres d'Origène, et les avait publiés en langue latine, comme une belle nouveauté, qui avait en sa faveur les suffrages de l'Orient, et de saint Jérôme. Les docteurs de l'église latine, les amis, les ennemis de saint Jérôme, se troublent et s'agitent à cette nouvelle. On écrit de Rome à Bethléem, pour obtenir un désaveu. Jérôme répond en blâmant les erreurs d'Origène, et la témérité de

Ruffin. Celui-ci s'indigne contre un ancien ami dont les explications le condamnent ; et la controverse s'engage de Rome à Bethléem avec une véhémence et une rapidité qui nous étonnent. Le fond du débat est peu de chose pour nous ; mais on peut y retrouver des détails de mœurs, et, pour ainsi dire, des particularités de l'esprit humain, qui sont curieuses à retracer.

\* Ruffin accuse saint Jérôme de conserver un goût profane pour la littérature païenne. « Je » puis citer en témoignage, dit-il, plusieurs reli» gieux qui, dans leurs cellules, sur le mont des » Oliviers, ont copié pour lui des dialogues de 11 Cicéron. J'ai tenu leurs cahiers dans mes mains ; » je les ai relus : il ne pourra nier lui-méme que , » venant pour me voir de Bethléem à Jérusalem, » il apportait avec lui un dialogue de Cicéron, ( t » que , dans son paganisme grec, il me donna 1111 » volume de Platon. Mais pourquoi m'arrêter Il long-temps à une chose manifeste? Jérôme, » dans le monastère de Bethléem, il n'y a pas » long-temps, faisait encore une œuvre de gram» mairien profane, etilexpliquaitson cher Virgile » et les auteurs lyriques , comiques, historiques, à P » des enfants qu'on lui confiait, pour leur ensei» gner la crainte du Seigneur. \* »

I \* Sancti Hieronymi Opera, t. III; p. 246.

Dans cette retraite, qui du moins le dérobait aux maux effroyables de l'empire, Jérôme prolongea sa laborieuse carrière ; il ne mourut qu'après les plus grandes invasions des Barbares, vers l'année 420; et, bien qu'il ne fût instruit de ces calamités que par le bruit lointain de la chute de Rome, on sent, à la tristesse de ses derniers écrits, qu'il ne peut se sauver de telles pensées qu'en remontant vers Dieu : c'est le caractère qui donne un intérêt si profond à l'éloquence latine de cette époque. Elle n'a pas les grâces et la beauté du génie grec; mais elle est plus mélancolique et plus sérieuse ; elle s'est corrigée à la rude école des Barbares qui désolaient l'empire.

Jérôme fut en querelle ou en amitié avec tous les hommes célèbres de cette époque; il les a lui- même caractérisés dans son catalogue des auteurs chrétiens, modèle d'une biographie éloquente et rapide. Mais nous ne rappelons ici que ceux dont le talent est original, ou qui peuvent nous éclairer sur l'esprit de leur siècle.

A ce titre, on ne saurait oublier Paulin, évêque de Noie, auquel on a le premier attribué l'héroïsme de charité renouvelé par Vincent de Paule. On raconte, en effet, que Paulin se livra lui-même en esclavage \*, pour racheter le fils d'une

\* Ce touchant sacrifice est mis en scène, sous d'autres noms, dans le.poèrae des Martyrs. En général, il n'est

pauvre veuve. Mais ce fait paraît difficile à placer dans sa vie, et ne s'accorde pas avec la destinée d'un consulaire qui jouissait d'une immense fortune.

Né dans l'ingénieuse ville do Bordeaux, vers l'an 353, Paulin sortait d'une famille sénatoriale, et remplit les premières dignités de l'empire. Il fut consul avec Ausone , près duquel il avait étudié l'éloquence. Il épousa une des femmes les plus riches de la province d'Espagne; et il réunit sur sa tête tout ce qu'un homme pouvait avoir de crédit, de richesse et de félicité, sous le despotisme des empereurs. Mais il s'en dégoûta dans la maturité de ]'âge , reçut le baptême, et alla vivre quelque temps en Espagne.

aucune fiction de ce bel ouvrage, qui ne soit empruntée aux souvenirs et aux mœurs de l'église primitive. Le poète est à cet égard d'une admirable fidélité, moins peutêtre par une étude lente et détaillée, que par cette première vue de génie qui appartient à quelques hommes. Sous ce rapport, la critique fut très-superficielle. On s'étonna, par exemple, de la foi païenne attribuée au père de Cymodocée, et l'on mit en doute la vérité des Contrastes, que faisait naître le combat des deux cultes. Que dire cependant, lorsque l'on voit, parles monuments originaux, que ce combat durait encore à la fin du quatrième siècle, et lorsqu'on lit, dans saint Jérôme , l'agréable description d'une famille de Rome , où le grand-père était pontife de Jupiter, et tenait sur ses genoux sa petite-fille enfant, qui récitait des prières chrétiennes ?

Le peuple de Barcelonne, auquel il avait abandonné une partie de ses biens, le demanda pour prêtre. Pendant ce séjour, Ausone lui écrivit pour le rappeler au monde et à la littérature. Élégant imitateur de l'ancienne poésie, il avait soin de surcharger son style d'allusions mythologiques, par bon goût plutôt que par croyance. Il redoubla pour séduire Paulin , comme s'il y avait eu quelque vertu dans ces mots de la fable qu'avait employés Virgile. Blessé du silence de son ami, et le croyant entraîné à la religion par sa femme, il lui disait : « Mon cher Paulin, si tu » crains d'être trahi, d'être accusé à cause de » mon amitié, que ta femme l'ignore; tu peux dé» daigner les autres, mais ne dédaigne pas ton père; » c'est moi qui fus ton premier maître et ton pre » mier guide dans les honneurs; c'est moi qui t'ai » conduit le premier dans la société des Muses. » Il renouvelait dans une autre épître ses plaintes et ses prières : « Qui t'empêche, dit-il, d'écrire » au moins un salut, un adieu, et de confier ces » signes heureux à des tablettes. » Puis, s'indignant de la silencieuse froideur de son ami, il lui souhaitait poétiquement tous les malheurs qu'il pouvait trouver dans ses classiques souvenirs ; il le condamnait à errer triste et farouche, comme le Bellérophon d'Homère , et s'écriait en finissant : n 0 Muses , divinités de la Grèce ! enà

11 tendez cette prière , et rendez un poète aux

» Muses du Latium. »

' Paulin répondit, et même en vers, pour consoler un peu son ami. Rien de plus poétique et de plus intéressant que ce contraste : H Pourquoi, » dit-il, ô mon père ! rappelles-tu en ma faveur » les Muses que j'ai répudiées ? Ce cœur consacré » maintenant à Dieu n'a plus de place pour Apol» Ion et pour les Muses. Je fus d'accord avec » toi, jadis, pour appeler, non pas avec le » même génie, mais avec la même ardeur, un » Apollon , sourd dans sa grotte de Delphes , et » pour nommer les Muses des divinités, en de» mandant aux bois et aux montagnes ce don » de la parole qui n'est accordé que par Dieu. n Maintenant une autre force, un plus grand Dieu \* subjugue mon ame. »

Il y a surtout un grand charme dans les derniers vers d'une seconde épître de Paulin à Ausone; c'est, comme déjà nous l'avons vu , le spiritualisme au lieu de la mythologie ; c'est l'amitié ennoblie par une espérance pure et céleste.

« Rien ne t'arrachera de mon souvenir , écrit » Paulin à son ami : pendant toute la durée de » cet âge accordé aux mortels, tant que je serai » retenu dans ce corps, quelle que soit la distance » qui nous sépare, je te porterai dans le fond de a mon cœur. Partout présent pour moi, je te ver-

» rai par la pensée, je t'embrasserai par rame; » et, lorsque, délivré de cette prison du corps, je » m'envolerai de la terre, dans quelque astre du » ciel que me place le Père commun, là je te » porterai en esprit ; et le dernier moment qui, » m'affranchira de la terre ne m'ôtera pas la ten-^ » dresse que j'ai pour toi; car cette ame , qui » survivant à nos organes détruits, se soutient par » sa céleste orgine, il faut bien qu'elle conserve » ses affections, comme elle garde son existence. î » Pleine de vie et de mémoire, elle ne peut ou-1 » blier, non plus que mourir \*. »

Ensuite il repassa en Italie, visita saint Ainbroise à Florence, vint à Rome et se retira dans une maison de campagne, près de la ville de Noie, où, trois siècles auparavant, Tibère faisait la dédicace du temple d'Auguste. Il y vécut seize années avec sa femme Thérasie, unissant le goût des lettres et les vertus de l'Évangile. Le peuple de Noie, ayant, perdu son évêque, choisit Paulin pour lui succéder. C'était le temps de l'horrible invasion des Goths dans l'Italie. Noie

■4k..

\* Mens quippe lapsis quae superstes artubus

De stirpe durat cæliti,

Sensus necesse simul et affectus suos

Teneat aeque ut vitam suam :

Et ut mori, sic oblivisci non capit,

Perenne vivax et mcmor.

Sancti Paulini, Opera, t. II, p. 37.

fut prise d'assaut. L'époque tomba dans les mains des Barbares ; mais ils lui rendirent la liberté , par respect pour sa vertu. Alors il employa les biens de l'église à racheter les autres captifs, et à soulager les maux de la guerre. Ce fut l'occupation de ses dernières années.

De tels hommes jetés çà et là dans l'empire étaient une sorte de refuge et de protection publique. Ces peuples barbares, qui envahissaient l'Italie, avec un instinct de destruction, étaient adoucis par la religion des vaincus. Souvent leur fureur s'arrêtait à la porte de la basilique chrétienne, où se réfugiaient les enfants et les femmes. Dans la superstition du temps, on célébrait comme un miracle ce témoignage involontaire du sentiment religieux inné dans le cœur de l'homme.

f Le culte des saints et des martyrs ramenait pour le peuple une sorte de polythéisme local. On en trouve quelques traces dans les lettres et dans les poèmes de saint Paulin. Ces pieuses croyances y remplacent la métaphysique élevée du christianisme oriental ; mais la morale est la même. Le seul discours qui reste de l'évoque de Noie est une éloquente exhortation à l'aumône. L'orateur fait de la charité le premier devoir du chrétien, et le premier titre devant Dieu. Ainsi, sur tous les points du monde, le christianisme était l'espérance des malheureux; et leur nombre même augmentait sa puissance.

SAINT AUGUSTIN.

Nous arrivons à l'homme le plus étonnant de f l'église latine, à celui qui porta le plus d'ima- i gination dans la théologie, le plus d'éloquence et \* même de. sensibilité dans la scolastique; ce fut saint Augustin. Donnez-lui un autre siècle, placez-le dans une meilleure civilisation; et jamais i homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste fe et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, i science des mœurs,connaissance des arts, Augustin i avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme f sur le libre arbitre ; il explique le phénomène in- jt tellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur ^ . la décadence de l'empire romain. Son esprit sub- \ til et vigoureux a souvent consumé dans des pro- 1 blèmes mystiques une force de sagacité, qui l suffirait aux plus sublimes conceptions. % Son éloquence entachée d'affectation et de bar- t barie est souvent neuve et simple; sa morale austère déplaisait aux casuistes corrompus que Pascal a flétris ; ses ouvrages, immense répertoire où puisait cette science théologique, qui a tant agité l'Europe, sont la plus vive image de la société chrétienne, à la fin du quatrième siècle.

Eh quoi! était-ce à Carthage, transformée en colonie romaine? était-ce à Hyppone, à Tagaste, à Madaure, petites villes sans nom, et qui n'ont

pas même de ruines? était-ce sur cette côte d'Afrique, aujourd'ui si barbare, que florissait cet homme éloquent et ingénieux, ce hardi métaphysicien, qui ressemble quelquefois à Platon, et qui donnait des idées à Bossuet?

On a besoin, pour concevoir ce phénomène, de reporter les yeux sur la civilisation de l'Afrique, depuis la conquête romaine, et surtout depuis le christianisme. On ne se figure ordinairement d'autre Carthage que celle d'Annibal. Mais 1 il ne faut pas oublier que l'ancien territoire de cette république formait une vaste contrée, où se conservait une partie du peuple indigène , et quelques restes des mœurs et de la langue punique; mais où le gouvernement, les tribunaux, les spectacles, le luxe étaient importés de Rome. Carthage, plusieurs fois rebâtie par les Romains, était, par la magnificence, et par la richesse, une des premières villes cîb l'empire, rivale d'Antioche et d'Alexandrie. Elle conservait, sous le pouvoir du proconsul romain, des libertés municipales, et un sénat, ou conseil public, révéré dans toute la province d'Afrique. Le génie commerçant de l'ancienne Carthage se retrouvait dans la colonie romaine fondée sur ses ruines. Elle partageait avec l'Égypte le privilége d'alimenter les marchés d'Italie. Son port, ses quais, ses édifices faisaient l'admiration des étrangers. Une de

ses rues, que l'on appelait la rue Céleste, étai remplie de temples magnifiques; une autre, cellt des Banquiers, étincelait de marbre et d'or. Li nouvelle Carthage ne négligeait pas les lettres elle avait des écoles nombreuses et célèbres, oî l'on enseignait l'éloquence et la philosophie. D( longs voiles \* blancs suspendus à la porte de cet écoles annonçaient que, sous les fables des poètes se cachent d'utiles vérités. Carthage avait aussi des théâtres empruntés aux Romains. On y représentait les plus beaux ouvrages dramatiques de l'ancienne Rome, et les meilleures imitations de la tragédie grecque. Les comédies que l'Africain Térence, esclave en Italie, avait fait admirer des Romains, étaient maintenant applaudies dans sa patrie devenue romaine par la langue et les mœurs.

Il paraît même que ces imaginations d'Afrique se passionnaient pour les arts, avec une étonnante ardeur, et un enthousiasme moins éclairé, mais aussi vif que celui des peuples de la Grèce. Au second siècle, Carthage était appelée la Muse a Afrique. On se pressait en foule sur la place publique pour entendre un sophiste, un rhéteur célèbre. Ainsi l'ingénieux Apulée dissertait, devant le peuple de Carthage, sur les fables et la liltérah

\* Sancti Augustini Opcra, 1.1, p. 77.

ure des Grecs, et se vantaitdcs applaudissements l'une ville si studieuse et si savante \*.

Bientôt le christianisme fit paraître à Carthage ine autre espèce d'orateurs qui parlaient avec )lus de force et de sérieux , pour des intérêts plus élevés. On allait les écouter dans les cavernes et lans les tombeaux. Le culte devint public, fut persécuté, et chaque jour plus puissant.

« Que ferez-vous, disait \*\* Tertullien, de tant )j de milliers d'hommes, de femmes de tout âge, de tout rang, qui présentent leurs bras à vos chaînes? De combien de feux, de combien de glaives, n'aurez-vous pas besoin? Décimerezvous Carthage? »

Tel fut le progrès de cet enthousiasme , que là, ~omme ailleurs, la cruauté des gouverneurs romains fut vaincue par la foule des victimes. Toute a province d'Afrique se remplit d'églises, d'évê^hcs. Le nombre, la richesse des chrétiens s'accroissaient dans les époques de tolérance. Le zèle 3t la foi s'exaltaient dans les jours de persécution ;

It cette alternative favorisait ainsi doublement l'essor du culte nouveau.

\* Quae autcm major laus aut ccrtior quam Carthagini bene dicere, ubi tota civitas eruditissimi estis? ( Lucii \puleii Floi-Ida , lib. IV. )

\*\* Tertulliani Opera, p. 88.

Dès le temps de Cyprien , au milieu du troisième siècle, l'église d'Afrique comptait plus de deux cents évêques qui présidaient dans toutes les villes la société chrétienne chaque jour plus nombreuse. Cette civilisation toute ecclésiastique ne laissait pas d'agir puissamment sur l'esprit des peuples. Une bourgade auparavant à demi sauvage, une petite ville reculée et voisine du désert, recevait par l'apostolat chrétien le même symbole, les mêmes livres, et quelque chose de~ la science, dont le christianisme s'appuyait à

Rome et dans la Grèce.

A la vérité, les querelles suivaient cette lumière nouvelle. Il y avait des schismes, des hérésies à Tagaste et à Madaure. Mais cette théologie contentieuse ne faisait qu'exciter encore la vivacité naturelle aux habitants de ces climats. Cette influence servait plus peut-être à aiguiser les esprits qu'à réformer les moeurs. A Carthage, la corruption était affreuse ; et même parmi les chrétiens, de grossiers usages altéraient la pureté du culte. Dans les églises, et sur les tombeaux des martyrs, on célébrait de bruyants festins poussés jusqu'aux désordres de l'ivresse. D'autres coutumes barbares se conservaient dans quelques villes ; et généralement une sorte de férocité se mêlait au christianisme des habitants.

Nulle part, en effet, les disputes sur le dogme,

ou même sur quelques points de discipline ne furent aussi sanglantes qu'en Afrique. La principale secte fut celle des donatistes, espèce de rigoristes et de mystiques sanguinaires, dont les maximes et les fureurs offrent plus d'un rapport avec celles des anabaptistes et des indépendants. î D'autres sectes étrangères au christianisme, et purement orientales, agitaient encore la turbulente imagination des habitants de l'Afrique. Nulle part la secte des manichéens, qui, partie des confins de la Perse, s'était répandue presque partout sur les pas du christianisme, n'avait plus de partisans et de plus habiles missionnaires. Elle adoptait jîn partie les dogmes du culte chrétien, contrefaisait sa hiérarchie ; et il n'était pas rare de trouver dans une petite ville de la province d'Afrique un évêque catholique, un évêque donatiste, et un évêque manichéen, animant chacun ses sectateurs, se disputant la foi des peuples, et distribuant des livres et des symboles.

î s C'est au milieu de cette agitation des esprits, dans cette Babel des opinions humaines , dans ce chaos de passions religieuses, que naquit Augustin , avec une imagination ardente, insatiable de science, de plaisirs et d'amour. Sa mère était catholique fervente ; son père païen, ou indifférent ; un de ses parents donatiste. La ville de

Tagaste, où il naquit, avait récemment passé de la secte de Donat à la communion de Rome.

Il étudia d'abord dans la ville de Madaure, puis à Carthage. L'éloquence ne lui suffisait pas ; il avait le besoin de croire, et cherchait la vérité. Il crut la voir dans la secte des manichéens, dont la métaphysique subtile et merveilleuse plaisait à son esprit. Sa mère, pleine d'horreur pour cette secte, suppliait les évêques chrétiens de le voir et de le ramener ; l'un d'eux lui dit ces belles paroles : « Allez en paix, et continuez de prier pour » lui ; car il est impossible qu'un fils pleuré avec » tant de larmes périsse jamais. »

Augustin était revenu près de sa mère à Tagaste, où il enseignait la rhétorique; mais le re • gret qu'il eût de la mort d'un ami l'éloigna do nouveau de cette ville, et le fit retourner à Carthage, toujours maître d'éloquence, manichéen peu convaincu, et philosophe emporté par les plaisirs. Ses doutes religieux redoublèrent par des conférences avec un docteur manichéen.

On sait comment, lassé de tout, il vint à Rome, puis à Milan, où il fut envoyé par Symmaque pour enseigner l'éloquence; on sait comment il fut touché des paroles de saint Ambroise , se retira dans la solitude, et fixa dans le christianisme la longue inquiétude de son esprit et de son cœur. Que pouvait alors offrir le monde pro-

fane, pour retenir un génie tel que celui d'Augustin? Tout, dans l'ordre civil, était asservi et dégradé : la religion seule était libre et conquérante. Augustin, rhéteur à Milan , avait eu le privilége de prononcer le panégyrique du consul alors en fonction. Quelle tâche mesquine pour son éloquence !

Le christianisme, au contraire, nourrissait son ame de spéculations sublimes, l'enivrait de cet amour idéal, qu'il avait cherché jusque dans les plaisirs des sens, et lui promettait cette jouissance si douce de régner sur les ames.

C'est dans les propres écrits d'Augustin, c'est dans le plus original de tous, dans ses confessions, qu'il faut chercher la première partie de sa vie, qui n'est autre que l'histoire de ses passions et de ses pensées. On défigurerait, en voulant les reproduire,. ces peintures si fortes et si naïves d'une ame ambitieuse , aimante, que le plaisir enivre et ne satisfait pas, , que la célébrité fatigue, que l'étude même agite, et qui poursuit toujours une fantastique espérance de bonheur et de vérité. C'est la maladie des hommes de génie , dans les jours de décrépitude sociale. Quand il n'y a plus ni liberté, ni patrie, ni passion des arts, quand les ames vulgaires sont éteintes par le malheur, ou plongées dans le matérialisme d'un grossier bien-être, alors celles qui se détachent de

cette tourbe rampante, aspirent vers un autre monde. Le spiritualisme naît du désespoir ou du' dégoût; alors, comme la vie sociale n'offre rien de grand, souvent cette ardeur du génie, privilège de quelques hommes, s'emporte et s'égare en spéculations mystiques. Ils sont enthousiastes du ciel, parce qu'ils ne sont pas assez dignement occupés sur la terre. Leur ame incapable d'inaction prend l'infini pour carrière. i Augustin a lui-même décrit ces choses avec une vivacité merveilleuse. Depuis quelque temps il était plus agité qu'à l'ordinaire : il fréquentait l'église chrétienne ; il lisait les livres des apôtres, il repassait dans sapensée l'exemple de Victorin , rhéteur comme lui célèbre, qui, sous le règne de Julien , avait quitté son école plutôt que sa foi. La visite d'un de ses compatriotes qui lui racontece qu'il avait vu des solitaires d'tgypte, vint porter le dernier coup à son ame. Il faut l'entendre lui-même : \* « Dans cette lutte violente de l'homme inté-

JI rieur, dans ce combat que je livrais hardiment » à mon cœur, le visage troublé, je saisis Alype, » et m'écriai\* : Où sommes-nous? qu'est-ce que » cela? que viens-tu d'entendre? Les ignorants » se hâtent, et ravissent le ciel; et nous , avec nos

\* Sancti Augustini Opera, t. I, p. 152.

» sciences sans cœur, nous nous roulons dans » la chair et le sang. Parce qu'ils nous ont précé» dés, est-il honteux de suivre ? N'est-il pas plus » honteux de n'avoir pas même la force de suivre? » Je dis encore je ne sais quelles choses sembla» bles; et je m'élançai loin de lui, dans ce mou» vement impétueux, tandis qu'il se taisait, me » regardant avec surprise ; car ce n'était pas ma » voix ordinaire. Mon visage, mes yeux, l'accent » de ma voix exprimaient mon ame, au delà de » mes paroles.

» Il y avait, dans notre demeure, un petit jar» din à notre usage , comme toute la maison ; car » le maître de cette maison n'y logeait pas. L'a» gitation de mon ame m'emporta vers ce lieu, » où personne ne pourrait interrompre ce débat » violent que j'avais commencé avec moi-même , » et dont vous saviez, ô Dieu! l'issue que j'igno-

» rais

» Je m'avançai donc dans ce jardin, et Alype I » me suivait pas à pas. Moi, je ne m'étais pas cru » seul avec moi-même, tandis qu'il était là ; et lui, » pouvait-il m'abandonner, dans le trouble où il » me voyait? Nous nous assîmes dans l'endroit le » plus éloigné de la maison ; je frémissais dans » mon ame, et je m'indignais de l'indignation la » plus violente, contre ma lenteur à fuir dans » cette vie nouvelle, dont j'étais convenu avec

» Dieu, et où tout mon être me criait qu'il fallait » entrer.» I j Augustin retrace toute cette tragédie intérieure de l'ame, avec une profondeur et une naïveté d'émotion bien rares dans l'antiquité. Nulle part on ne voit mieux ce caractère de réflexion et de tristesse, que le culte chrétien développait dans l'homme. Il semble qu'on n'avait jamais ainsi raconté l'histoire anecdotique de l'ame, en surpre- nant ses plus vagues désirs, ses plus furtives émo- tions.

« Cependant Alype, assis à mon côté, attendait

» en silence la fin de ce mouvement extraordi-

» naire. Mais lorsqu'une méditation attentive eut » tiré du fond de moi-même toute ma misère, et » l'eut entassée devant mes yeux, je sentis s'éle-. » ver en moi un orage chargé d'une pluie de lar» mes. Pour le laisser éclater tout entier, je J) m'éloignai d'Alype; car la solitude me parais» sait plus favorable à l'occupation de pleurer. » Je me retirai assez loin, pour que sa présence » ne me fût plus importune. Tel j'étais alors, et » il le comprit; j'avais dit seulement quelque chose » où le son de ma voix semblait déjà appesanti » par mes pleurs : il s'était levé, et il resta près » du lieu où nous avions été assis ; il était immo» bile de stupeur. Moi, je me jetai à terre sous » un figuier, je ne sais pourquoi; et je donnai

» libre cours à mes larmes; elles jaillissaient à » grands flots, comme une offrande agréable pour » toi, ô mon Dieu ! et je t'adressais mille choses , H non pas avec ces paroles, mais dans ce sens : 0 H Seigneur! jusqu'à quand t'irriteras-tu contre » moi? Ne te souviens plus de mes anciennes ini» quités. Car je sentais qu'elles me retenaient » encore. Je laissais échapper ces mots dignes de a pitié: Quand? quel jour? demain? après-de» main? pourquoi pas encore? pourquoi cette » heure n'est-elle pas la fin de ma honte?

» Je me disais ces choses, et je pleurais avec

» amertume dans la contrition de mon cœur.

» Voilà que j'entends sortir d'une maison une » voix, comme celle d'un enfant ou d'une jeune » fille, qui chantait et répétait en refrain ces » mots : « Prends, lis; prends, lis. » Changeant » aussitôt de visage, je me mis à chercher avec la » plus grande attention, si les enfants, dans quel» ques-uns de leurs jeux, faisaient usage d'un » refrain semblable; je ne me souvins pas de l'a» voir jamais entendu. J'arrêtai mes larmes, et » me levai, ne voyant là qu'un ordre du ciel qui » m'était donné d'ouvrir un livre, et de lire le » premier chapitre que je trouverais.

» J'avais entendu dire d'Antoine qu'il avait été » averti par une lecture do l'Évangile , au milieu » de laquelle il était survenu par hasard, prenant

» pour lui les paroles qu'on lisait : (t Va, vends 3» tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres,

» et tu auras un trésor dans les cieux. » Cet ora-

» cle, ô mon Dieu! l'avait sur-le-champ tourné » vers toi. H i » Ainsi je revins, à grands pas, au lieu où était J> assis Alype; car j'y avais laissé le livre de l'A-" » pôtre, lorsque je m'étais levé. Je le pris, je l'ou» vris, et je lus en silence le premier chapitre où » tombèrent mes yeux: « Ne vivez pas dans les » festins, dans l'ivresse, dans les plaisirs et les » impudicités, dans la jalousie et la dispute; mais i) revêtez-vous de Jésus-Christ, et n'ayez pas de » prévoyance pour le corps, au gré de vos senM sualités. » Je ne voulus pas lire au delà ; et il n'en » était pas besoin. Aussitôt en effet que j'eus » achevé cette pensée , comme si une lumière de 1) sécurité se fût répandue sur mon cœur, les té» nèbres du doute disparurent. I

» Alors ayant marqué le passage du doigt, ou » par quelque autre signe, je fermai le livre, et » le fis voir à Alype. »

Ce pieux délire, cette éloquente extase explique assez quelle force d'imagination Augustin devait porter dans sa foi nouvelle ; cependant il montra beaucoup de calme, pour exécuter son projet de quitter le monde. Quoique souffrant de la poi-1

\*

trine \*, il attendit les vacances de l'école de Milan; et alors, ayant averti les principaux citoyens de lui chercher un successeur, il se retira dans une maison de campagne avec sa mère, son fils naturel Adéodat, ses amis Alype et Nébride, et deux jeunes élèves, dont il voulait surveiller les études. La méditation, la promenade, et les entretiens de philosophie religieuse, occupaient la petite société.

Augustin écrivit beaucoup dans cette retraite, tout en prenant soin de l'éducation de ses élèves. Son premier ouvrage fut un traité contre la secte académique, dont le scepticisme ne convenaitpas à l'état de son ame. Il écrivit ensuite sur la vie heureuse, à laquelle il se croyait enfin parvenu, et sur l'ordre, c'est-à-dire la Providence.

Ces ouvrages sont en forme de dialogues. Il y introduit, comme interlocuteurs, tantôt ses deux amis, et tantôt ses jeunes élèves. Les détails en sont pleins de charme. L'entretien commence quelquefois dans la salle des bains, quelquefois par un beau soleil d'hiver, dans une prairie voisine de la maison; on l'interrompt pour lire un demi-volume de Virgile \*\*, charmante préoccu-

f \* Sancti Augustini Opera, t. I, p. 317.

\*\* Dimidium volumen Virgilii audire. ( Sancti Augustini Opera, t. I, p. 325.

pation, qu'Augustin ne se reprochait pas encore. La vive ardeur des deux jeunes gens, cet emportement de leur âge qui contraste avec la gravité de leurs études, les petits incidents de la dispute, et les mouvements de l'amour-propre, tout est rendu avec une grâce infinie.

Augustin appelle sa mère à ses entretiens, et croit remarquer en elle une rare sagacité pour la philosophie : lui-même parle avec beaucoup d'élévation et de subtilité sur Dieu, l'ame et la vérité ; mais il ramène tout à la foi chrétienne, et à la règle des mœurs.

« Dieu, dit-il\*, ne nous écoutera pas, si nous » ne sommes vertueux; ainsi, demandons à Dieu,' » non pas des richesses, ou des honneurs, ou » toutes ces choses périssables qui cèdent au » moindre obstacle , mais ces biens de l'ame qui » peuvent nous rendre bons et heureux; et pour » que de tels vœux soient énoncés avec ardeur ? » je t'en charge, ô ma mère, aux prières de qui » j'ai surtout confiance; et je m'assure alors que » Dieu aura disposé mon ame de telle sorte, que » je ne préfère rien à la découverte de la vérité, » et que je n'aie pas d'autre volonté, d'autre pen» sée, d'autre amour. » |

Un autre ouvrage de la même époque, et d'une i

\* Sancti Augustini Opera, t I,, p. 851.

x forme plus singulière, ce sont les soliloques ^ dans s lesquels Augustin converse avec la raison. Jamais il on ne réunit tant de fine dialectique, et de sensik bilité rêveuse; le tour subtil de l'imagination afrijj caine s'y mêle à une sorte de curiosité naïve : Il Je veux, dit Augustin, savoir Dieu et l'ame. » JEt il entendla raison, qui lui répond : « Ne veuxtu rien savoir de plus ? » Toutefois le génie du j: philosophe africain jette quelques traits de lu;,mière sur ces grandes questions; il y a quelque lichose de sublime dans la manière dont il prouve (l'immortalité de l'ame, par la nature immortelle jde la vérité, dont notre ame est le sanctuaire et île juge.

J Telles étaient les méditations d Augustin , se ipréparant au christianisme. Après quelques mois ide retraite à la campagne, il revint à Milan avec ijson fils et Alype, et reçut avec eux le baptême

Ides mains de saint Ambroise. Il résolut alors de jretourner en Afrique suivi de sa famille et de ses

(amis. Il vint à Ostie pour s'embarquer; mais là, jsa mère tomba malade , et mourut au bout de (quelques jours: sadouleurfut extrême. Il renonça id'abord à son voyage, et s'arrêta quelque temps jà Rome, où il écrivit un traité des mœurs de l'EIglise catholique, et combattit les manichéens, dont il avait si long-temps étudié la croyance.

La victoire de Théodose sur Maxime ayant pa-

cifié tout l'empire, Augustin repassa en Afrique ; ^ et, après quelque séjour à Cartha-e , il se retira près de Tagaste, sa patrie, dans une terre qu'il ^ avait ; il s'y livrait, avec ses amis , à la méditation des Ecritures et à la prière. Augustin, dans ses 1 contemplations religieuses, n'aspirait pas même ^ au sacerdoce; mais une circonstance l'ayant con- duitàHyppone, l'évêque de cette ville, qui, Grec de naissance, avait de la difficulté pour prêcher en langue latine , résolut de l'ordonner prêtre, afin de trouver un secours dans son élo-^ quence.

On conçoit assez combien les écrits d Augustin, déjà célèbres dans l'église d'Occident, devaient avoir d'éclat aux yeux des prosélytes chrétiens d'unepetite ville d'Afrique. Le peuple d'Hyppone se saisit d'Augustin, malgré ses refus , et le demanda pour prêtre. L'évêque Valère le fit prêcher dans son église à sa place, comme Chrysostome avait remplacé Flavien dans l'église d'Antioche. Augustin parlait avec une émotion extraordinaire; il s'attendrissait jusqu'aux larmes. Ses discours animés de vives images saisissaient l'esprit des Africains. C'est ainsi qu'ilfitabolir l'usage des festins sur les tombeaux des martyrs , en retenant par ses paroles le peuple dans l'église , le j our même où se célébrait d'ordinaire cette fête licencieuse. En même temps, il s'occupait d'éle-' i

ver de jeunes enfants \*, il adoucissait le sort des esclaves, il communiquait par ses lettres avec les diverses sociétés chrétiennes de l'Afrique.

Valère vieillissant le fit nommer son coadjuteur, avec le titre d'évoqué. Augustin continua de conduire le peuple d'Hyppone, prêchant l'union et la charité, et donnant par sa vie la preuve de sa foi. Il fit bâtir dans cette ville un hospice pour les étrangers ; il établit l'usage de donner chaque année des vêtements aux pauvres ; il fit vendre une fois les vases sacrés, pour racheter les captifs.

Il quittait rarement Hyppone, et seulement pour aller à Carthage, ou àMadaure, dont les habitants étaient encore en partie attachés au paganisme ; mais de son modeste asile, Augustin portait ses regards et ses travaux sur tout le monde chrétien. Rien ne peut donner l'idée de cet ardent apostolat : prédication morale, livres de philosophie, controverse avec les païens, les sectaires et les docteurs de sa communion ; il suffisait à tout.

Du fond de l'Orient, J érôrne, dont il avait censuré quelques ouvrages ; lui écrivait : « Ne » force plus au combat un vieillard qui se repose, M et qui depuis long-temps est vétéran. Toi, qui

\* De Opcre Monachorum , cap. xx.

» es jeune, et placé dans la chaire épiscopale, » instruis les peuples, et enrichis Rome des » moissons de l'Afrique. Moi, il me suffit, près » d'un disciple et d'un lecteur, de murmurer » quelques mots dans l'humble cellule d'un cloî-'

» tre. » t

Augustin avait donné l'exemple de cette vie monastique" si commune en Orient. Bientôt les couvents se multiplièrent dans la province d'Afrique : Carthage en fut remplie. Dans quelquesuns , les moines vivaient du travail de leurs mains, et suivaient le précepte de l'Apôtre : « Ce» lui qui ne veut pas travailler ne doit pas man» ger. » Mais le plus grand nombre était oisif, et allèguait ces autres paroles del'Évangile : «Voyez » les oiseaux du ciel , ils ne sèment pas; et les » lis des champs, ils ne filent pas. » q"" Augustin blâma dans un écrit cette pieuse paresse , en y opposant la vie rude et laborieuse de l'épiscopat. Il peint avec un énergique mépris la fainéantise de ces moines mendiants. « Ils vont, » dit-il avec un froc, de province en province, ne » s'arrêtant nulle part, et changeant à tout rao» ment de demeure. Les uns portent des reliques » saintes, ou prétendues telles , et les font valoir. » D'autres se targuent seulement de leur habit et » de leur pieuse profession ; d'autres, ne se fai» sant faute de mentir, racontent qu'ils vont au JÉ

JI loin visiter leurs parents. Tous demandent, M tous exigent qu'on leur donne, ou pour subveIt nir aux besoins d'une pauvreté qui les rend si » riches, ou pour récompenser une vertu qui » n'est qu'hypocrisie. »

Mais le plus grand combat d'Augustin était contre les manichéens et les donatistes. Dans ce siècle, où tout le monde était fou de théologie, la petite ville d'Hyppone, habitée par des mariniers indigènes et quelques familles romaines, devenait un amphithéâtre scolastique, où des docteurs manichéens se présentaient pour entrer en lice contre le célèbre évêque; c'était un grand spectacle. Tout le peuple y assistait avec curiosité. Des greffiers publics tenaient registre des objections et des réponses.

t Les manichéens n'étaient que des mystiques et des illuminés ; ils s'abstenaient dans leur diète pythagoricienne de toutes les choses qui avaient eu vie. La plupart de leurs rêveries étaient innocentes. Et, quoique frappés par de cruels édits , sous Théodose et ses fils, on ne voit pas qu'ils aient usé de représailles. Mais les donatistes, plus nombreux, et d'humeur plus violente, ensanglantèrent souvent l'Afrique , où leur secte était née ; comme presque toutes les sectes , ils renfermaient , deux partis, les modérés et les furieux. Les premiers, qui se composaient de quel-

ques prêtres ou de riches citoyens des ailles, soutenaient des discussions, écrivaient des li-

/ • / • ^ vres, et tâchaient d'éluder les édits impériaux

qui leur interdisaient le droit de tester , et leur infligeaient la peine de l'amende et du bannisse-1

ment.

Les autres, que ton nommait circoncellions^ presque tous paysans ou pâtres des villages de Mauritanie et de Numidie, n'avaient qu'un fa-' natisme farouche entretenu par les discours de^ quelques prétres plus féroces que leurs ignorants sectateurs. A certaines époques ils abandonnaient par troupe leur demeure, erraient dans les campagnes , dévastaient les propriétés de la secte k dominante, et quelquefois massacraient les prê- i tres catholiques qui tombaient dans leurs mains. Ils se croyaient alors visités par l'esprit divin , et prenaient leurs meurtres pour des holocaustes agréables à Dieu. 1% La rigueur des lois , et même la cruauté des soldats romains, ne pouvait rien sur ces hommes; on les tuait sans les émouvoir. Ils se vantaient du nombre de leurs saints. Souvent, parmi eux, des hommes et même des femmes se donnaient la mort par le fer, ou en se précipitant, comme pour devancer le martyre.

Augustin passa la plus grande partie de sa vie à combattre la doctrine des donatistes , et quel-

' 1

quefois invoqua contre eux les édits et les magistrats. Il veut cependant toujours que l'on s'abstienne à leur égard de la peine de mort, lors même qu'ils ont répandu le sang de leurs adversaires. Tel est le vœu qu'il a consigné dans une lettre au tribun de la province , vœu mémorable qui mériterait d'être inscrit dans notre législation moderne, encore si prodigue de la peine de mort :

Augustin, au tribun Marccllin, très-auguste soigneur et très-cher fils, salut en Dieu.

« \* J'ai appris que ces circoncellions, et ces m clercs du parti donatiste, que l'autorité publi» que avait transférés de la juridiction d'Hyp» poneàvotre tribunal, avaient été entendus par » votre excellence; et que la plupart d'entre eux » avaient avoué l'homicide qu'ils avaient commis » sur le prêtre catholique Restitute , et les bles» sures qu'ils ont faites ù Innocent, prêtre catho» lique, en lui crevant un œil et en lui coupant » un doigt. Cela m'a jeté dans une grande inquié» tude que votre excellence ne veuille les punir » avec toute la rigueur des lois, en leur faisant souffrir ce qu'ils ont fait!

» Aussi j'invoque par cette lettre la foi que » vous avez en Jésus-Christ; et, au nom de sa divine miséricorde, je vous conjure de ne point

\* August. Opéra, t. II, p. 396.

» faire cela, et de ne point permettre qu'on le fasse.

« Quoique nous puissions en effet paraître étran-^ » gers à la mort de ces hommes qui sont soumis à » votre jugement, non sur notre accusation, mais 3» sur l'avis de ceux auxquels est confié le soin de la » paix publique, nous ne voulons pas que les soufJ) frances des serviteurs de Dieu soient vengées, « d'après la loi du talion, par des supplices semH blables. Non que nous voulions empêcher qu'on n ôte aux hommes coupables le moyen de mal » faire ; mais nous souhaitons que ces hommes, » sans perdre la vie, et sans être mutilés , en au-" » cune partie de leur corps, soient, par lasurveil» lance des lois, ramenés, d'un égarement fu» rieux, au calme du bon sens, ou détournés » d'une énergie malfaisante, pour être employés » à quelque travail utile. Cela même est encore )t une condamnation : mais peut-on ne pas y H trouver un bienfait plutôt qu'un supplice, puis» qu'en ne laissant plus de place à l'audace du « crime, elle permet le remède du repentir? Juge » chrétien, remplis le devoir d'un père tendre ; » dans ta colère contre le crime , souviens-toi ce» pendant d'être favorable à Inhumanité ; et en 3» punissant les attentats des pécheurs, n'exerce M pas toi-même la passion de la vengeance. » il Augustin terminait cette lettre touchante par des raisons prises dans l'intérêt du christianisme,

S

et qui lui commandaient la douceur : « J'atteste, ) disait-il, que cela seul est utile , est salutaire à [) l'église catholique ; ou, pour ne point paraître » sortir de ma juridiction, je l'atteste du moins > de l'église d'Hyppone. Si tu ne veux pas écout» ter la prière d'un ami, écoute le conseil d'un 1) évoque. » Il adressait pour le même sujet une lettre non moins expressive au proconsul d'Aifrique. cc Epargne, lui disait-il, ces coupables 1) convaincus ; laisse-leur la Vie, et le temps du i t repentir. JI

Cependant le même homme qui a écrit ces belles paroles en faveur des circoncellions coupables, approuva\* les rigueurs, les prohibitions, Mes amendes employées pour convertir à la religion les donatistes même paisibles. Il répéta \*\* ^dans ses controverses, et dans ses lettres, qu'il tétait bon de forcer les hommes à sortir d'erreur.

II justifia les décrets des empereurs à cet égard, Jet vanta \*\*\* les conversions arrachées par de belles violences. Nous ne rappellerions pas cette triste doctrine, si dans le dix-septième siècle l'inptolérance religieuse ne s'en était fait un argument jet une autorité.

I \* Sancti Augustini Opera, t. IV, p. 78.

\*\* Idem , t. IV, p. 595.

L \*\*\* Idfijn, t. IX, p. 213.

En présence de ces sectes chrétiennes, tyran- » niques ou persécutées, le paganisme conservait^ dans l'Afrique d'assez nombreux adorateurs. Il ^ avait encore , malgré les édits impérieux, des j temples, des prêtres et des sacrifices. Quelques- ie' uns de ces rites empreints de labarbarie punique, jseliaient à des souvenirs antérieurs à la conquête j romaine; et se conservaient dans plusieurs villes, comme un reste d'indépendance et de patriotisme, j

Les païens d'Afrique donnaient aux chrétiens même nationaux le nom de romains ; et cela seul j explique la résistance à un culte qui semblait celuij

du vainqueur.

Grossier et féroce dans la foule, ce paganisme s'était fort épuré dans quelques hommes plus instruits , et les ouvrages d'Augustin nous offrent à cet égard de curieux monuments. Moins occupé des païens que des donatistes, il eut cependant des discussions fréquentes avec les premiers ; il les recevaitrnêrne à satable; et le goût des sciences le rapprochait de quelques-uns de ces hommes zélés pour la philosophie grecque, et l'érudition mythologique. 'i Leurs lettres conservées parmi les siennes sont un curieux témoignage. Un savant grammairien de Madaure, Maxime, lui écrivait, pour expliquer son paganisme, et se plaindre que l'on préférait d'obscurs martyrs aux anciens dieux du n

nonde : t( Qu'il existe, dit-il \*, un dieu souverain, ii sans commencement, sans postérité , qui est I comme le père tout-puissant de la nature, il 1 n'est personne assez déraisonnable, assezaveugle , pour ne pas le reconnaître avec certitude : eh bien! les vertus de ce Dieu répandues dans l'œuvre de la création, nous les invoquons sous des noms divers , parce que nous ignorons le » nom propre qui lui convient à lui-même. En i effet, le mot Dieu est un nom commun à tous ) les cultes ; ainsi donc , tandis que nous ad res» sons, aux différentes parties de ce grand être, » différents hommages , nous l'adorons tout ent tier. 11

Ap rès quelques autres réflexions, le philosophe de Madaure terminait par ces paroles non moins remarquables : « Mais je suis trop vieux II. pour m'engager dans ce combat, et je m'en rap» porte volontiers à la sentence du poète de n Mantoue :

IF:

; Trahit sua quemque voluptas.

k n Cependant, je ne doute pas, homme illustre, » déserteur de ma religion, que cette lettre , si 1) par hasard elle tombe dans des mains étrangè» res, ne périsse par les flammes, ou de toute au-

, \* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 19.

» tre manière; s'il en arrive ainsi, on aura dé-i » truit un papier, et non ma doctrine, dont l'o- j 1) riginal subsistera dans tous les cœurs religieux.

» Puissent te conserver les dieux, par l'entre» mise desquels , nous tous mortels qui habitons JI la terre , nous honorons et nous adorons sous » mille modes divers, et dans une discordante » harmonie, le père commun des dieux et des

1, mortels ! » „ "

A côté de cette philosophie religieuse du paganisme, on peut voir en quelque sorte la mysticité du même culte, dans les confidences d'un autre! contemporain auquel l'évêque d'Hyppone avait demandé quelques détails sur sa croyance , per- suadé , lui disait-il, que lorsqu'on est homme de bien, le reste de la doctrine était facile à trouver.

Ce païen, qui probablement était pontife des dieux , lui répond avec une vénération un peu timide, et expose sa doctrine qu'il fait remonter à Orphée et à Trismégiste : elle consiste toute entière à se rapprocher de Dieu par l'exaltation et la pureté de l'ame. « Comme je m'avoue \*, dit» il, encore peu capable de parvenir à cette de11 meure du souverain bien, où m'appelle mon » sacerdoce, je rassemble au moins des provi» sions pour le voyage. » Et il explique alors que

III

\* Sancti Augustini Opéra, t. II, p. 846.

')ar la pitié, la pureté, la justice , on s'élève sons la protection des dieux secondaires vers le dieu niversel et ineffable, dont les vertus sont ce que ÎS chrétiens appellent des anges.

« C'est par cette route, dit-il, que, purifié suivant les sacrifices et les expiations antiques, et allégé par de religieuses abstinences, on s'élève, par l'ame et par le corps, jusqu'à Dieu. Quant au Christ, Dieu matériel et spirituel de ta croyan. ce, par lequel tu es sûr d'arriver jusqu'au Père souverain , je n'ose, ni ne puis exprimer ce que je pense. Ce que j'ignore, je crois impossible de le définir. »

Mais le peuple païen n'entendait rien à ce culte Extatique ou rationel. Dans la ville de Suffecte, 'n Numidie, pour venger le renversement d'une tatue d'Hercule, soixante chrétiens furent maslacrés par les habitants. A Hyppone même les ,a:iens attaquèrent l'église chrétienne dans un our de féte : l'apostolat d'Augustin adoucit un teu ces mœurs féroces. En même temps, il \* s'opposait au zèle intéressé de certains chrétiens, arlents à détruire les temples, les idoles et les bois acres, pour en recueillir le butin. Il prêchait la )aix par ses paroles et par son exemple. Au milieu

\* Sancti Augustini Opera, t. II, p. ] ll,

du combat des sectes, sa vertu était vénérée dans toute l'Afrique. t Mais tandis que d'un bout de l'empire à l'autre les esprits étaient possédés de cette manie religieuse, tandis que les disciples de Chrysostome étaient persécutés dans la Grèce, que les restes de l'arianisme agitaient la Gaule et l'Italie, que les fureurs des donatistes opprimés ensanglantaient l'Afrique, et que partout de jeunes Grecs et de jeunes Romains restaient oisivement plongés dans la contemplation et la prière, du fond du Nord accouraient à cheval, et sur des chariots de guerre, des hommes féroces, impitoyables,

acharnés a détruire. Ils chassaient devant eux uni peuple timide. Convertis , sans être humanisés,! dans leur christianisme grossier qu'enflammaiti l'esprit de secte, ils brûlaient les villes et les temples; tout fuyait, tout périssait devant eux; ils étaient aux portes de Rome avec Alaric à leur tête. ^

Deux fois ce chef rançonna Rome sans la prendre. Il lui donna même un roi, tandis que le faible Honorius cachait dans Ravennes sa pourpre impériale. Puis enfin Alaric, lassé de faire de Rome un jouet, la brisa. Chose singulière! avant ce dernier coup, Rome était redevenue presque païenne! La peur s'était réfugiée vers les antiques idoles. Des cérémonies défendues par les

lois de Gratien et de Théodose avaient publiquement reparu. Le préfet de Rome avait appelé ides aruspices toscans; et le dernier de ces con1 suis, vain simulacre de l'ancienne république, ressuscita, par une autre parodie, les cérémonies augurales le jour de son installation. Cette année même, en 410, Rome futprise d'assaut, et désolée par le meurtre et le pillage ; il n'y eut d'asile que .dans les églises chrétiennes.

S La manière dont cette calamité fut ressentie par tous les peuples chrétiens, est un des traits mémorables de cette époque. Beaucoup de familles illustres avaient fui, et elles portaient avec elles, en Afrique et en Asie, le récit et l'image de ce grand désastre ; mais le monde, ce monde romain composé de vaincus, apprit cette nouvelle avec une sorte de joie. Le génie chrétien secondant la vieille jalousie des nations triomphait de voir tomber la ville enivrée du sang des martyrs. \*r« On aperçoit ce sentiment à travers l'éloquente pitié qu'exprime l'évéque d'Hyppone, dans plusieurs discours prononcés à l'époque de ce désastre. Cependant une grande récrimination s'élevait de la part de tous ceux qui n'étaient pas chrétiens : ils reprochaient au christianisme la dernière catastrophe de l'empire; il rappelaient les anciennes prospérités de Rome sous le culte IPes dieux. Augustin, qui recevait en Afrique,

avec la plus généreuse charité, les victimes échanjri pées du sac de Rome, voulut, il nous l'apprcnH\* lui-même, répondre àces reproches par un grantv ouvrage d'histoire et de philosophie; c'est la Ciùt¥ de Dieu, monument curieux d'érudition et d)L génie! vivant parallèle des deux civilisations qui précédaient le moyen âge, et qui mouraient tàî-1# se combattant!

Les infatigables travaux de l'ambition, les con quêtes, la gloire y sont jugés par l'abnégatioi chrétienne ; c'est l'oraison funèbre de l'empir, romain prononcée dans un cloître. Quand 1lJ voyageur moderne passe à Rome, son imagina. tion est assaillie par les plus grands contraste: des choses humaines : il voit des processions d( moines dans le Forum ; il entend de pieuses psal modies près des lieux où parlaient Cicéron et César ; il aperçoit sous la Rome nouvelle, pleine. d'étrangers et d'oisifs, cette puissante et labo-i rieuse Rome, dontilnereste que des ruines et des épitaphes ; mais, dans une révolution si prodi-l gieuse, il entrevoit cependant la grandeur de cette domination spirituelle qui fut exercée par la Rome pontificale, et qui est tombée comme la, première. Tel est presque le spectacle que l'ou-: vrage d'Augustin fait passer sous nos regards., Sans doute la marque du temps se trouve dallSl une foule d'arguments subtils ou de mystiques

îyperboles ; mais on y sent cette première sève de hristianisme, dont parle Bossuet ; une ardente onviction anime tout l'ouvrage, et cette convicion est l'arrêt de mort de l'ancienne société. Il est )eu de livres où l'on puisse découvrir plus de déails précieux sur les mœurs et la philosophie antiiques ; mais un plus grand objet vous saisit : on ,'egarde cette cité céleste que la croyance des peuples substituait aux intérêts de gloire et de patrie; III conçoit alors que l'empire devait périr, quand out ce qui restait d'énergie morale dans le inonde nvilisé se tournait vers, ces pieuses contemplaions, et cédait l'univers aux Barbares.

A la même époque où saint Augustin commentait ce vaste ouvrage, il était l'oracle d'un grand concile convoqué dans Carthage, et où les six :ents évêques de l'Afrique se trouvaientpartagés m nombre égal de catholiques et de donatistes. lugustin, à la tête des premiers , offrait, s'il était vaincu dans cette conférence , d'abandonner 'épiscopat, et il promettait à ses adversaires, luel que fût le succès, la conservation de leurs litres et de leurs honneurs. Il sortait à peine de 3e débat, qu'il tourna ses efforts contre l'hérésie le Pélage, singulier monument de la subtilité mmaine, mystique labyrinthe du fatalisme et do a liberté, qui s'élève tout à coup entre les inva'ions des Goths et celles des Vandales ! Augustin,

avec l'ardeur de son génie et de sa foi, combattit ' sous toutes les formes la doctrine de Pelage, un r moment adoptée par le pontife de Rome.

Un concile d'Afrique se réunit à sa voix, pour proscrire cette doctrine nouvelle, que le moine ' anglais Pélage enseignait dans Jérusalem à de nobles Romaines échappées des ravages de l'Ita-r lie. Mais pendant que les docteurs d'Afrique étaient t. profondément occupés de ces controverses, l'em-r' pire d'Occident, mutilé par la perte de Rome, tombait en pièces de toutes parts. Les Goths ré-& gnaient dans la Grèce et Ja moitié de l'Italie. Les# Vandales désolaient l'Espagne ; les Francs rava-fc geaient les frontières de la Gaule ; et les Huns 0 étaient en marche, pour écraser peuples civilisés et peuples barbares. I L'Afrique ne pouvait échapper à tous ces fléaux. | Le comte Boniface, gouverneur de cette province, et l'un des premiers généraux de l'empire, fut calomnié dans la cour de Ravenne, où les soup- 1 çons et l'intrigue s'augmentaient en proportion de > la faiblesse. Ce gouverneur romain , ayant perdu sa femme, voulut se faire moine; mais il se ravisa; et quelque temps après, il prit en mariage une nièce de Genseric, roi des Vandales établis en Espagne. Cette alliance augmenta les mécontentements de la cour de Ravenne, qui destitua le comte Boniface , et sur son refus de se soumettre,

le fit déclarer ennemi de l'empire. Le Romain offensé prit les armes, et, pour se défendre, appela les Vandales. Ces Barbares passèrent en Afrique au printemps de l'année 428, sur (res vaisseaux prêtés par le gouverneur romain. Ils prirent possession de la Mauritanie qu'il leur cédait; mais bientôt, peu satisfaits de leur partage, ils désolèrent les cantons voisins , et menacèrent toute la province alors florissante.

. Rien.de plus curieux pour l'histoire que le langage d'Augustin à ce général romain, qui perdait son pays par ambition, et par colère. On y voit quel singulier pouvoir l'esprit religieux exerçait sur des hommes emportés par les passions les plus violentes. Augustin, après quelques pieuses formules, arrive ainsi à la cruelle apostasie du gouverneur d'Afrique :

, « Souviens-toi\*, « lui dit-il, Il quel tu étais, » tant qu'a véèu ta femme de religieuse mémoire, » et dans les premiers jours de sa mort ; à quel » point la vanité du siècle te déplaisait, combien

« tu désirais le service de Dieu. Nous en sommes

» témoins, nous à qui tu ouvris alors ton ame et » tes pensées; nous étions seuls avec toi, moi et mon frère Alyppe ; car je ne pense pas que les » soucis du monde ; dont tu es accablé , aient eu

p \* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 8G0.

» assez de pouvoir pour effacer entièrement ces » choses de ton souvenir; tu voulais abandon» ner tous les soins publics qui t'occupaient, » pour te retirer dans un saint repos , et vivre

» dans cette vie où les solitaires se consacrent à, » Dieu.

» Qui t'en a détourné ? sinon la réflexion que » tu as faite , d'après nos avis, que tu serais bien H plus utile aux églises, en continuant à les dén fendre du ravage des Barbares, et en ne pre- j » nant toi-même du monde que ce qui est néces- iy saire au soutien de la vie, sous le bouclier d'une » austère continence, et défendu au milieu des; M armes temporelles par les armes de l'esprit, qui n sont plus fortes et plus sûres. »

Après avoir rappellé ces promesses oubliées , Augustin touche avec un art singulier à la trahison du gouverneur : « Que dirai-je de la désola» tion de l'Afrique, du ravage que font les Barn bares, pendant que tu es retenu par des inté» réts de famille, et que tu n'ordonnes rien pour » détourner ces maux ? Qui aurait supposé , qui » aurait craint que, Boniface, comte du palais » et de l'Afrique , occupant cette province avec 3» une si grande armée et une si grande puissance, » les Barbares deviendraient si hardis , avancen raient si loin, désoleraient un si grand espace ,

» et rendraient déserts tant de lieux habités ?

» Qui n'aurait dit., quand tu prenais la puissance » de comte, que non-seulement les Barbares sc» raient domptés, mais qu'ils deviendraient tri» butaires de la puissance romaine ? et mainte» nant tu vois à quel point l'espérance des hom» mes est démentie ; et je n'ai pas besoin de t'en » parler davantage : car tu peux penser à cet » égard, plus que je ne puis dire. n

Aug ustin combat le ressentiment que le général romàin avait contre les ministres de l'empire. Il n'oppose point à sa colère des principes de devoir politique et de fidélité, mais seulement le pardon des injures prêché par l'Évangile. « Ne » sois pas tenté, dit-il, d'être un de ces fléaux » par lesquels Dieu frappe les hommes qu'il veut » punir. Songe qu'il garde des peines éternelles à » ces méchants, qu'il emploie pour infliger aux J) autres des peines temporelles. Tourne-toi vers » Dieu; contemple le Christ qui afait tant de bien, » et souffert tant de maux. Tous ceux qui veulent » faire partie de son royaume aiment leurs en» nemis, font du bien à ceux qui les haïssent , et » prient pour ceux qui les persécutent. Si tu as » reçu de l'empire romain des bienfaits , quoique » terrestres et périssables, car il ne peut donner » que ce qu'il a lui-même ; ne rends pas le mal » pour le bien : si au contraire tu en as reçu d'in» justes traitements, ne rends pas le mal pour le

» mal. Laquelle est vraie de ces deux suppositions .2] » je ne veux pas l'examiner, je ne puis le juger ; jeli n parle à un chrétien, et je lui dis : ne rends pasq » le malpour le bien , ni le mal pour le mal. JI \ Ces idées de perfection religieuse, seules puis-4 santés à cette époque, agirent sur le cœur du gé-~ néral romain. Il rompit sa coupable alliance. III rentra sous le pouvoir de l'empereur, et prit les| armes pour chasser les Vandales. La guerre fut affreuse ; ces Barbares, animés par une haine do3 secte qui servait de prétexte à leurs rapines et à. leurs fureurs, saccagèrent toute celte côte d'Afrique remplie de cités commerçantes. Ils massacraient les prêtres et les femmes. Trois villes seulement Carthage, Hippone et Cirthe échappèrent à leurs ravages.

Dans ce chaos de misères, Augustin prodiguait les exemples de courage et de charité. Une de ses lettres donne mieux que toutes les histoires une idée des maux de l'Afrique. Elle s'adresse à des prêtres qui demandaient s'il leur était permis de fuir, et de quitter leurs diocèses, à l'approche de l'ennemi. Sa réponse est qu'ils ne doivent se retirer qu'avec le peuple, et qu'après le peuple. « Il faut qu'ils se trouvent à ce dernier moment de » péril, où la foule se presse dans l'église, les uns » demandant le baptême , les autres le sacrement n de pénitence , tous la consolation et les secours

» célestes. » Telle était l'image de cette société mourante sous les coups des Barbares.

Augustin réfute ensuite l'excuse égoïste de quelques prêtres, qui prétendaient se réserver pour le reste du peuple. « Pourquoi, dit-il, sup)1 posons-nous dans un péril commun , sous le fer » de 1' ennemi, que tous les prêtres vont périr, » et que tous les laïcs ne périront pas ? Pourquoi » n'espérons-nous pas qu'il survivra quelques » la'ios, et aussi quelques prêtres pour leur donner » des secours ; et cependant, s'il doit s'élever un » combat entre les ministres de Dieu, pour sa» voir qui doit fuir et qui doit rester, afin que » l'église ne soit pas entièrement désertée ou » par la fuite, ou par la mort de tous ses prêtres, » cette contestation, à mon avis, doit être réglée « par le sort qui désignera ceux qui peuvent fuir, » et ceux qui doivent rester \*. JI

: Augustin prit pour lui-même le conseil de ltévouement qu'il donnait. Il refusa de quitter Hippone, assiégée par les Barbares, et s'enferma dans cette ville , où le gouverneur d'Afrique, moins heureux contre les Vandales qu'il ne l'avait été d'abord contre l'empire, vint se réfugier avec les débris de ses troupes.

Augustin, alors âgé de soixante-seize ans, l'es-

\* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 640.

prit encore occupé des controverses sur la prédestination et la grâce, prodiguait ses soins aux cora- t battants et aux blessés; ils les animait de sa foi. Son nom était vénéré même des Vandales. Ces ]

Barbares attaquèrent faiblement des murs dé- ■: fendus par la présence du saint pontife, et bientôt l consacrés par sa mort ; car dans le troisième^ mois du siége, accablé d'inquiétudes et de soins, ; il expira le cœur déchiré par les maux de son i pays, et les yeux attachés sur cette cité céleste,: dont il avait écrit la merveilleuse histoire. »

L'année suivante, Carthage fut prise et ruinées) par Genséric ; cette seconde église orientale , si savante et si agitée , qui s'étendait depuis Carthage jusqu'au désert, disparut pour jamais. Augustin avait été le dernier grand homme de l'Afrique; et la barbarie commençait après lui. A peine, dans cette rapide esquisse, avons-) nous désigné la moindre partie de ses ouvrages. Nous ne pouvions rappeler que ces grands traits d'éloquence qui firent partie des actions de sa vie, ou qui donnent l'image de son temps. Dans l'immensité de ses écrits, dans la variété de ses controverses, il suffit de voir ce caractère d'universalité religieuse reproduit par Bossuet dans les siècles modernes. En effet, malgré le mérito inégal des ouvrages, malgré tout ce que larouiUQ du quatrième siècle mêle au génie d'Augustin, la

vie et les travauxdeBossuetfontseuls comprendre l'évêque d'Hippone; avec cette différence que, jeté dans un siècle plein de catastrophes et de désordres, Augustin eut besoin d'un caractère plus actif et plus hardi, et que son imagination effarouchée par tant de désastrcs futsouvcnt aussi bizarre crue celle de Bossuet est sublime.

A quinze siècles de distance, ces deux hommes ont marqué du sceau de leur génie deux grandes époques deA'humanité. On ne retrouve pas dans l'évéque d'Hippone ce beau langage, et ces grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle pas pour Antioche et pour Césarée ; il est plus sérieux et plus inculte : souvent il est barbare, sans être simple, parce que la barbarie d'un peuple en décadence a quelque chose de subtil et de contourné. Mais son ame est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par-là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces accoutumés à s'entre-déchirer dans une fête annuelle. Nul art, nulle méthode ne règne dans ses discours. Ils diffèrent autant des belles homélies de Chrysostome, que les mœurs rudes des marins d'Hippone s'éloignaient des arts et du luxe de Constantinople.

Lorsque saint Augustin parlait dans Carthage, .son style devenait plus pompeux et plus fleuri ; mais sa puissance était toujours la même, celle

qu'il demande à l'orateur chrétien, le don de larmes. Cette tendre vivacité d'ame qui jette tai-i,' de charme dans ses confessions, revit jusqu'ad milieu des épines de sa théologie. Moins élevé moins brillant que les Basile et les Chrysostomei il a quelque chose de plus profond. Il est moin\* éloquent, mais plus évangélique; car il parle da vantage au cœur de l'homme.

Nous avons achevé ce court tableau de l'élo quence chrétienne au quatrième siècle. En lî prenant dans Alexandrie , au pied de la chain d'Athanase, nous l'avons suivie dans toutes le, contrées du monde alors connues, de Bethléen aux villes de la Gaule, de Constantinople à Milan d'Antioche à Carthage. Partout elle nous a guidé! sur les pas d'une civilisation singulière qui réunis sait tous les contrâstes d'enthousiasme et de satiété, de luxe et d'ignorance. Elle a été pour nous comme le flambeau de ce monde intermédiaire , qui n'appartient plus à l'antiquité , et pas encore à l'histoire moderne.

L'espace d'un siècle a vu se multiplier toutes ces tribunes chrétiennes qui furent remplacées par les Goths et les Vandales. Bien des réflexions naissent de ce spectacle. La domination religieuse y paraît la puissance du génie, plutôt que ce lie) de l'église. Ces hommes, dont la voix s'élève et entraîne les peuples , étaient les premiers hommes

de leur temps par le talent, par la vertu, par la science. On cherche en vain qui leur comparer dans le domaine désert du polythéisme. Ils sont les orateurs de la grande réforme du monde, les interprètes de la sublime nouveauté qui transporte tous les esprits. On croit leur parole , parce' qu'on l'admire; et on l'admire d'autant plus qu'on la croit. Ils ont tout ensemble plus de lumières et de foi que leurs contemporains , et les dominent par ce doubla empire ; leur zèle n'est pas un calcul qui s'appuie sur l'ambition et la crainte ; le soupçon d'hypocrisie n'approche pas de leurs ames. Leur religion est secourable et populaire. ; Et cependant ce pouvoir ecclésiastique qui s'élevait, soutenu par de si grandes vertus, vit périr l'état social, et fut impuissant à le sauver. Les choses religieuses et les intérêts civils trop confondus ôtèrent aux hommes cette active énergie qui maintient les empires. On oubliait les fortes vertus pour les abstinences monacales, la patrie pour le cloître, et la guerre pour la controverse. Ce siècle de splendeur théologique fut l'avant-scène de la barbarie : tant il est vrai que la religion , secours divin des ames, n'est pas un instrument politique qui suffise atout, et ne peut suppléer, pour les états, ni le travail, ni la liberté , ni la gloire !

N

DE PLUTARQUE

ET

DE SES OUVRAGES.

LES écrits de Plutarque , dit Montaigne , à les .9 bien savourer, nous le découvrent assez; et je \ pense le connaître jusque dans Vame ; si voudrais- ? je que nous eussions quelques mémoires de sa vie.

Ne serait-on pas curieux en effet d'étudier la l vie de ce grand peintre des hommes, et satisfait i de pouvoir distinguer sûrementdans ses ouvrages ^ ce qu'il reçut de l'expérience, et ce qu'il apprit i par la réflexion? Montaigne eût voulu savoir sur L Plutarque, ce que Plutarque lui-même nous ap- ( prend sur tant de grands hommes, ces petits dé- t

tuils , ces traits de mœurs qui font revivre la nature humaine dans l'histoire. Si cette description minutieuse plaît singulièrement par le contraste, lorsqu'il s'agit des grands acteurs de la scène du monde, elle fait tout l'intérêt des conditions obscures, ou qui n'ont eu que le paisible éclat des lettres et de la philosophie.

Les temps où a vécu Plutarque donneraient plus de prix encore à cette connaissance de sa vie privée. Comment, sous le double joug de la conquête et du despotisme, dans la Grèce esclave de cette Rome qui devenait elle-même la ville esclave desDomitien, s'est formée cette ame libre et fière qui comprenait si bien les vertus des républiques ? La philosophie de Plutarque n'offre pas moins de problèmes à l'esprit. Elle fut témoin de la décadence du polythéisme; elle fut contemporaine des premiers efforts d'une religion sainte qui, prêchée d'abord par des Juifs et des Grecs , semblait, au milieu de sa nouveauté sublime, résumer les plus belles spéculations de la philosophie, emprunter au platonisme quelque chose de ses dogmes, au stoïcisme ses rigides abstinences, à quelques 'républiques anciennes leur communauté de biens, et leur fraternelle démocratie.

r Plutarque, l'un des écrivains de l'antiquité le. plus connu, le plus cité, et pour ainsi dire le plus

populaire, naquit en Béotie , dans la petite ville de Chéronée, qu'il ne faut pas confondre avec cette autre Chéronée, trop fameuse par la victoire de Philippe, et l'asservissement de la Grèce.

On ignore l'année précise de la naissance de Plutarque; mais il nous apprend lui-même qu'il suivait à Delphes les leçons d'Amonius au temps •: du voyage de Néron dans la Grèce; ce qui se rapporte à l'an 66 de notre ère. Ainsi l'on peut conjecturer qu'il naquit dans les dernières années de l'empire de Claude, vers le milieu du s premier siècle. Plutarque sortait d'une famille i honorable, où le goût de l'étude et des lettres était héréditaire. Dans son enfance il vit à la fois son père, son aïeul, et son bis-aïeul; et il fut élevé sous cette influence des vieilles mœurs, et dans cette douce société de famille, qui sans doute contribua pour quelque chose au caractère de droiture et de bonté que l'on aime dans ses écrits.

Il avait conservé le souvenir de son bis-aïeul

Nicarchos , et des vives peintures que ce bon vieillard lui avait,souvent faites des malheurs de sa patrie, lorsque le triumvir Antoine, dans sa lutte contre Octave, ayant amené la guerre sur les mers de la Grèce , épuisa de contributions tous les pays voisins, et força les habitants de Chéronée d'apportersur leurs épaules, jusqu'au rivage,

des blés pour sa flotte. Il rappelle avec complaisance son grand père Lamprias, dont il admirait l'éloquence, la brillante imagination et la gaîté , le verre à la main, dans un petit cercle de vieux amis. Il rapporte même un mot que Lamprias aimait à dire et à justifier par le fait : II C'est que » la vapeur du vin opère sur l'esprit, comme le » feu sur l'encens , dont il détache et fait évapo» rer la partie la plus subtile et la plus exquise. » •• Quant à son père, Plutarque le vante beaucoup pour la vertu, la modestie, la connaissance des choses sacrées, l'étude de la philosophie et des poètes ; et il cite avec respect plus d'un bon conseil qu'il avait reçu de lui dans sa jeunesse. Plutarque eut aussi deux frères qu'il aima tendrement, Lamprias et Tinon. Dans l'école d'Amonius qu'il suivit fort jeune, et où il se lia d'amitié avec un descendant de Thémistocle, il apprit les mathématiques et la philosophie. Sans doute il avait également étudié sous des maîtres habiles, toutes les parties des belles-lettres. Ses ouvrages montrent assez que la lecture des poètes avait rempli sa mémoire.

\* Il paraît que, fort jeune encore, il fut employé par ses concitoyens à quelques négociations avec des villes voisines. Le même motif le conduisit à

Rome, où tous les Grecs, doués de quelque industrie et de quelque talent, venaient régulière-

ment, depuis plus d'un siècle, chercher la réputation et la fortune, en s'attachant à quelques J hommes puissants, ou en donnant des leçons pu- bliques de philosophie et d'éloquence. Plutarque, . on ne peut en douter, ne négligea pas ce dernier moyen d'acquérir de la célébrité. Il avoue lui- ■ même que pendant ses voyages en Italie, il ne : put trouver le temps d'apprendre assez à fond la i langue latine, à cause des affaires publiques dont i il était chargé, et des conférences qu'il avait sur \* les matières philosophiques avec les hommes instruits qui venaient le consulter et l'entendre. Il parlait, professait dans sa propre langue, suivant le privilége qu'avaient conservé les Grecs d'im- poser leur idiome à leurs vainqueurs , et d'en faire la langue naturelle de la philosophie et des lettres.

Ces leçons publiques, ces déclamations furent évidemment la première origine, la première occasion des nombreux traités moraux de Plutarque. Le philosophe de Chéronée exerça dans Rome cette profession de sophiste dont le nom est devenu presque injurieux, et dont l'existence seule semble indiquer une décadence littéraire, mais qui fut plus d'une fois illustrée dans Rome par de grands talents et par la persécution. On sait que, sous les mauvais empereurs, dans l'esclavage public , la philosophie était le seul asile où se réfu-

giait la liberté bannie du forum et du sénat. La philosophie avait servi jadis à perdre la république ; elle n'était alors qu'un vain scepticisme , dont abusaient les ambitieux et les corrupteurs. Par une vocation meilleure , elle devint plus tard une espèce de religion qu'embrassaient les ames fortes. Il fallait le secours d'une sagesse qui apprît à mourir : on invoqua le stoïcisme.

î Plutarque, le plus conslant et le plus dédaigneux ennemi des doctrines épicuriennes; Plutarque , l'admirateur de Platon et son disciple dans la croyance de l'immortalité de l'ame, de la justice divine et du bien moral, enseignait des vérités moins pures que le christianisme, mais qui convenaient au besoin le plus pressant des ames élevées. Il nous apprend lui-même quels illustres Romains assistaient à ses leçons. « Un » jour, dit-il, que je déclamais à Rome, Arulenus » Rusticus, celui que Domitien fit mourir pour » l'envie qu'il portait à sa gloire, était présent, » et m'écoutait. Au milieu de la leçon , il entra un » soldat, qui lui remit une lettre de l'empereur. » Il se fit un silence; et moi-même je m'arrêtai, » pour lui donner le temps de la lire ; mais il ne » le voulut pas, et n'ouvrit point la lettre avant » que j'eusse achevé mon discours, et que l'au» ditoire se fût séparé. » Cet Arulenus est celui que Tacite a tant loué, celui que Pline le jeune

nomme souvent, avec une religieuse admiration, l'ami de Thraséas et d'Helvidius, et digne de mourir comme ces deux grands hommes.

On ne sait si Plutarque prolongea son séjour en Italie, jusqu'à l'époque où Domitien bannit, par un décret, tous les philosophes. Les savants ont pensé qu'il alla plusieurs fois à Rome, mais qu'aucun de ces voyages n'eut lieu depuis le règne de cet empereur. Ce qui paraît assuré, c'est que Plutarque revint, jeune encore, se fixer dans sa patrie , et qu'il y resta dès-lors , sans interruption, par une sorte de patriotisme, et pour faire jouir ses concitoyens de l'estime et de la faveur qui pouvaient s'attacher à son nom. Il s'était marié , et avait choisi sa femme dans une des plus. anciennes familles de Chéronée : elle s'appelait Timoxène. Il parle de sa famille avec cette effusion de tendresse qu'une ame douce et pure ajoute encore à la force du sentiment paternel. Deux de ses enfants et sa fille moururent presque au berceau.

Plutarque en a éternisé le souvenir, dans une lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme, et où respire cette vérité, et cette simplicité de douleur qui sied si bien aux esprits les plus élevés ; il trace un portrait des vertus d'une épouse et d'une mère, en y mêlant cette teinte de mœurs antiques et ces allusions poétiques, qui donnent

un si grand attrait à la lecture de ses écrits. Plutarque , qui a composé un traité sur l'amour conjugal, et qui seul des anciens nous a transmis l'admirable histoire d'Éponine et de Sabinus, paraît avoir connu, dans toute sa pureté, le bonheur de cet amour dont il a célébré les devoirs et l'héroïsme.

^ On trouve, à ce sujet, dans ses ouvrages une anecdote charmante et qui seuiblebien plus digne de l'ancien âge d'or de la Grèce, que du siècle de fer de Domitien. Plutarque, peu de temps après son mariage, eut quelque démêlés avec les parents de sa femme, gens difficiles ou intéressés peutêtre, ce que nous nous gardons bien de juger. La jeune femme, inquiète de ces petits débats, et craignant la plus légère atteinte à la douce union où elle vivait avec son mari, le pressa de venir sur le mont Hélicon, faire un sacrifice à l'amour, qui, dans la gracieuse théologie de l'antiquité , n'était pas seulement, comme on le croit d'ordinaire, le Dieu des amants et le gardien des serments passagers, mais qui étendait son pouvoir à tous les liens de famille, à tous les sentiments affectueux, et était même chargé de maintenir dans le monde physique la concorde et l'harmonie.

| Plutarque consentit à ce pieux voyage, et accompagna sa femme, avec quelques-uns de ses amis. Ils sacrifièrent sur l'autel du Dieu, et revinrent

avec cette douce paix du cœur que le voyage seul. était bien fait pour inspirer. De tels récits s'accor- j dent peu avec une anecdote que raconte Aulu-yj

Gelle.

Plutarque, selon ce récit, faisait battre de ver-1 gesun esclave coupable de qxielquefaute.L'escla-t ve, au milieu de ses gémissements, s'avisa de reprocher à son maître que cette violence prouvait en lui peu de philosophie, et de lui objecter un beau traité contre la colère, qu'il avait coin posé, et dont il se souvenait si mal. ™ <: Comment, malheureux! lui dit Plutarque » d'un ton calme, me crois-tu en colère, parce i JI que je te fais punir? Mon visage est-il enflamJ) mé? M'échappe-t-il aucun mot dont je doive rou» gir? Ce sont-là les signes de cette colère que » j'ai interdite au sage. » En même temps le philosophe, se tournant vers l'exécuteur du châtiment, lui dit, suivant le récit d'Aulu-Gelle : Il Mon ii ami, pendant que cet homme et moi nous dis» cutons , continue toujours ton office. )1. Il y aurait dans ce bon mot plus d'esprit que d'huma^| nité. 1 Plutarque semble nous apprendre lui-même qu'il n'avait ni tant de patience, ni tant de rigueur. « Je m'étais, dit-il, emporté plusieurs fois contre » mes esclaves; mais à la fin je me suis aperçu

» qu'il valait mieux les rendre pires par mo,

» indulgence que de me gâter moi-même par la » colère , en voulant les corriger. »

Nous préférons croire à cet aveu, et il s'accorde davantage avec le caractère universel de bienveillance, avec cette espèce de tendresse d'ame que Plutarque montre dans ses écrits, et qu'il étend jusqu'aux animaux. Celui qui disait de luimême , qu'il n'aurait voulu pour rien au monde vendre un bœuf vieilli à son service, pouvait-il plaisanter sur le supplice d'un esclave ?

Plutarque , pendant le long séjour qu'il fit dans sapatrie, fut sans cesse occupé d'elle. Jaloux avec passion de l'ombre de liberté qui restait à ses concitoyens , sous l'abri de la conquête romaine, il les invitait à terminer leurs affaires et leurs procès par la juridiction de leurs propres magistrats, sans jamais recourir à la haute justice du proconsul ou du préteur. Pour leur donner l'exemple, il remplit lui-même avec zèle, dans Chéronée, toutes les fonctions, toutes les charges publiques de ce petit gouvernement municipal, que Rome laissait aux vaincus. Non-seulement il fut archonte, ce qui était la première dignité de la ville, mais il exerça long-temps avec exactitude et avec joie un office inférieur, une certaine inspection de travaux publics, qui lui donnait le soin , nous dit-il, de mesurer de la tuile, et d'inscrire sur un registre les quantités de pierres qu'on lui pré-

sentait. Tout cela se rapporte fort peu à la supposition d'un auteur ancien, que Plutarque fut honoré du consulat, sous Trajan. Ce conte de Suidas est assez démenti par le silence de l'histoire , et par les usages des Romains.

Une autre tradition plus récente, qui fait Plutarque précepteur de.Trajan, ne semble pas mieux fondée; il a seulement dédié un ouvrage à ce prince. Mais un emploi que Plutarque paraît avoir rempli pendant longues années, c'est la prêtrise d'Apollon Pythien. « Tu sais, dit-il dans » un de ses traités, qu'il y a déja plusieurs py» thiades que j'exerce le sacerdoce d'Apollon. » Toutefois je pense que tu ne voudrais pas me » dire : Plutarque, tu as assez sacrifié; tu as con» duit assez de processions, assez mené les danses » autour de l'autel ; maintenant que tu es vieux , » il est temps de quitter la couronne que tu as » sur la tête, et d'abandonner l'oracle , à cause » de ton âge avancé. » Plutarque s'était aussi fait initier, avec sa femme, à la confrérie de Bacchus, mystique réunion , où l'on enseignait le dogme de l'immortalité de l'âme , et celui des peines et des récompenses à venir.

L'époque de la mort de Plutarque n'est pas exactement connue ; mais probablement il vécut et philosopha jusqu'à la vieillesse, comme l'indiquent et le caractère de quelques-uns de ses écrits , et plusieurs anecdotes qu'il y raconte.

On aime à se le représenter, plein de jours et d'expérience, au milieu de ses concitoyens émus, racontant les traditions de l'ancienne Grèce et les exploits des héros avec ces paroles abondantes et cette gravité douce que nous admirons dans ses écrits.

Les ouvrages de Plutarque, par leur étendue, autant que par la variété des objets qu'ils embrassent, présentent le plus vaste répertoire de faits, de souvenirs et d'idées que nous ait transmis l'antiquité. Produits dans des jours de décadence littéraire, ils sont cependant remarquables par le style et l'éloquence. On y sent renaître par intervalle le beau génie de la Grèce antique. On l'y sent à toutes ses époques, avec tous ses caractères de naïveté, d'élégance et de force, car l'imagination de Plutarque est contemporaine de tout ce qu'il raconte.

1 Ce n'est pas que tous les écrits de Plutarque nous paraissent avoir la même valeur, et, pour ainsi dire, renfermer la même substance. Quelques-uns de ses traités de morale sont d'un intérêt médiocre , d'une philosophie commune, et même un peu déclamatoire. C'est l'influence, ou de la première jeunesse, ou de cette profession de sophiste, qui devait perpétuer, jusque dans un âge plus avancé, les défauts de la jeunesse. Mais si l'on se reporte au temps où écrivait Plutarque,

on concevra qu'il lui a fallu une force admirable de bon sens pour n'avoir pas cédé plus souvent au faux goût si universel dans son siècle, et pour s'être rendu surtout remarquable par le naturel J et la vérité. Sans doute le fond des meilleurs traités de Plutarque est emprunté à tous les philoso- phes de la Grèce, dont il n'est, pour ainsi dire, que l'abréviateur. Mais la forme lui appartient. Les doctrines qu'il expose ont reçu l'empreinte de son ame; et ses compilations mêmes ont un cachet d'originalité.

La morale de ces traités , sans étre haute et raide comme celle des stoïciens, ni purement spéculative et enthousiaste, comme celle de Platon, est généralement pure, courageuse et praticable. Sans cesse appuyée par les faits, presque toujours embellie par des images heureuses, de vives allégories, elle parle au cœur et à la raison. Quelques-unes même de ces petites dissertations de Plutarque sont des chefs-d'œuvre, où l'on trouverait le germe de gros livres. Le traité sur l'éducation a fourni à l'éloquent Rousseau les vues les plus solides, et quelques-unes des belles inspirations de son Émile.

Nulle part le nom de chrétien n'est prononcé dans ces oeuvres morales, où Plutarque a parlé de tant de choses. Cependant, à cette époque, une province voisine de III Grèce, le Pont était, au

rapport de Pline, rempli d'une foule de chrétiens. Le christianisme avait depuis long-temps pénétré dans Athènes, et dans les cantons mêmes les plus sauvages de la Grèce.

L A Rome il avait excité cette terrible persécution que Tacite a constatée avec une sorte d'indifférence, dont le témoignage n'est que plus expressif. Pendant le séjour même de Plutarque en Italie, la cruauté deDomitien, si acharnée contre les philosophes, fit périr quelques disciples secrets du culte nouveau; car toute conviction forte, toute croyance capable d'enthousiasme inquiète également la tyrannie. Enfin le philosophe Amonius, dont Plutarque reçut les leçons dans sa jeunesse, né dans Alexandrie, l'un des foyers du christianisme, avait adopté, ou du moins connaissait la foi nouvelle \*.

On peut donc s'étonner que Plutarque , si attentif aux mœurs et aux opinions des hommes , n'ait rien dit du culte dont Lucien , quelques années plus tard, parlait avec cette violente amertume, où respire la jalousie des sophistes détrônés par un nouveau pouvoir.

Plutarque a-t-il ignoré le spectacle extraordinaire placé si près de lui ? On a cru voir dans le moraliste Sénèque une allusion détaillée aux tor-

- \* Brutius cité dans la Chronique d'Eusèbe. — Diorf.

turcs que subissaient les premiers chrétiens. Plutarque, écrivant trente ans plus tard, n'avait-il rien observé de semblable? La réponse que nous cherchons se trouvera dans la vie même du philosophe de Chéronée. Nous avons vu qu'il appartenait tout-à-fait par les mœurs et par les études à la vieille Grèce, aux mœurs antiques : son père était un païen religieux, instruit des choses divines. Il fut toujours occupé lui-même des poètes, des philosophes, des grands hommes de la Grèce polythéiste. Il remplissait avec soin les fonctions de la prêtrise. Il n'avait pas voyagé dans la Grèce asiatique, et dans la Syrie. Il se tenait paisiblement dans les montagnes de la Béotie, où le culte du pays était conservé par la simplicité même des mœurs. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il se soit peu enquis d'une religion nouvelle, qui cachait encore avec soin ses dogmes et ses livres sacrés; il paraît même n'avoir eu que des notions fort superficielles sur les juifs; il n'en parle que pour se moquer de leur exactitude à garder le repos du sabat, et pour raconter sur leur culte une fable populaire, également recueillie par Tacite. Homme des siècles passés par son génie et par ses mœurs, naïf observateur des anciennes coutumes,Plutarque a dû par celamême rester indifférent à cette grande nouveauté religieuse qui se répandait sourdement dans l'univers,

et que les Tacite et les Pline, du haut de leur fierté romaine, ont jugée avec un dédain si frivole et si cruel.

Les ouvrages philosophiques de Plutarquesont sans doute le plus vaste et le plus amusant répertoire de la sagesse antique ; mais les vies de ses grands hommes ont un mérite de plus; elles peignent la nature humaine avec une admirable naïveté. Là, cependant, nous trouvons encore,dans la conception générale de ses plans, quelques traces des habitudes de fausse éloquence, empruntée aux écoles sophistiques de la Grèce et de

Rome.

Plutarque intitule son grand ouvrage les Vies Parallèles ; et dans ce cadre, l'histoire abrégée de chaque grand homme de la Grèce a pour suite et pour pendant la vie d'un grand homme romain, laquelle est terminée par une comparaison , où les deux héros sont rapprochés trait pour trait, et pesés dans la même balance. Cette manie ne semble-t-elle pas rappeler d'abord les thèses un peu factices des écoles, et les jeux d'esprit de l'éloquence ?

> L'histoire peut-elle en effet offrir toujours à point nommé ces rapports, ces symétries, que le talent oratoire saisit quelquefois entre deux destinées, deux caractères célèbres? L'exactitude ne doit-elle pas souvent manquer à ces rapproche-

ments essayés sur une longue série de grands hommes ? Et l'écrivain ne sera-t-il pas conduit à fausser les traits, pour créer des ressemblances, et à subtiliser, pour expliquer les différences ? Enfin, un peu de monotonie ne s'attache-t-il pas à cette méthode, qui établit, dans l'histoire de deux peuples, des correspondances si régulières, et emboîte les grands hommes de deux pays dans ces étroits compartiments ? Peut-être, pour justifier ce système de composition adopté par Plutarque, faut-il se souvenir qu'il était Grec, et que, dans l'esclavage de son pays, il trouvait une sorte de consolation àbalancer la..gloire des vainqueurs, en opposant à chacun de leurs grands hommes un héros qui fût né dans la Grèce.

L'érudition fait à Plutarque historien beaucoup d'autres reproches ; on l'a souvent accusé, et même convaincu de graves inexactitudes, d'oublis, d'erreurs dans les faits, dans les noms, dans les dates, de contradictions avec lui-même. On a découvert chez lui des fautes qui, dans les scrupules- de notre exacte critique, compromettraient la renommée d'un historien, mais qui n'ôtent rien à son génie.

Plutarque, qui a tant écrit sur Rome, savait, de son propre aveu , fort imparfaitement la langue latine. On conçoit d'ailleurs combien , dans l'antiquité, toute investigation historique était lente,

difficile, incertaine. Aidée par l'imprimerie, la patience moderne, en rapprochant les textes, les monuments, a pu rectifier les erreurs des anciens eux-mêmes; mais qu'importe que Plutarque ait écrit que Tullie, fille de Cicéron, n'avait eu que deux maris, et qu'il ait oublié Crassipes ? Qu'importe qu'il se soit trompé sur un nom de peuple ou de ville, ou même qu'il ait altéré le sens d'un passage de Tite-Live ? Ces petites découvertes de l'érudition laissent aux récits de l'historien tout leur charme et tout leur prix. On peut s'étonner davantage qu'il se contredise quelquefois luimême ; et que, dans deux vies, il raconte le même fait avec d'autres noms ou d'autres circonstances.

Tout cela, sans doute, indique une composition plus oratoire que critique, plus attentive aux peintures et aux leçons de mœurs qu'à la précision des détails : c'est en général la manière des anciens.

Au reste, malgré ces défauts, il n'en faut pas moins reconnaître que, même pour la connaissance des faits , les Vies de Plutarque sont un des monuments les plus instructifs et les plus précieux que l'érudition ait pu recueillir dans l'état incomplet où nous est parvenue la littérature antique. Une foule de faits, et les noms même de beaucoup d'écrivains ne nous sont connus que par Plutarque. Indépendamment de l'histoire des grands hommes de la Grèce, qu'il a écrite avec

des notions plus certaines et plus étendues, dans les vies mêmes des personnages romains, il a jeté grand nombie d'anecdotes qui ne sont point ailleurs. Il a rappelé des passages de Tite-Live, que le temps nous a ravis ; et il cite une foule d'écrits latins qu'il avait lus, et dont il a seul révélé quelque chose à notre curiosité : par exemple, les ha- rangues de Tibérius Gracchus, les lettres de Cornélie à ses deux fils, les mémoires de Sylla, les mémoires d'Auguste, etc.

La critique savante qui a relevé les inexactitudes de Plutarque, a voulu quelquefois lui ôter aussi le mérite de ses éloquents récits. On a supposé qu'il était plutôt un adroit compilateur qu'un grand peintre, et qu'il avait copié ses plus beaux, passages dans d'autres historiens. Le reproche paraît peu vraisemblable. Dans les occasions où Plutarque pouvait suivre Thucydide, Diodore, Polybe, ou traduire Tite-Live et Salluste, nous le voyons toujours donner aux faits l'empreinte qui lui est propre, et raconter à sa manière. Dans la vie de Nicias même, il regrette l'obligation désavantageuse où il se trouve de lutter contre Thucydide , et de recommencer les tableaux tracés par un si grand maître. Laissons donc à Plutarque la gloire d'une originalité si bien marquée par la forme même de ses récits, par le mélange d'élévation et de bonhomie qui en fait le carac-

Itère, et qui décèle l'influence de ses études oratoires , et la simplicité de ses mœurs privées.

On a souvent célèbre , défini y analysé , le icharme prodigieux de Plutarque, dans ses Vies des hommes illustres.

CI C'est le Montaigne des Grecs, a dit Thomas ; j) mais il n'a point comme lui cette manière pitto» resque et hardie de peindre ses idées, et cette 1) imagination de style que peu de poètes même » ont eue comme Montaigne. »

| Cette restriction est-elle juste? Plutarque, dont la hardiesse disparaît quelquefois dans l'heureuse et naïve diffusion d'Amyot, n'a-t-il pas au contraire au plus haut degré l'expression pittoresque iet l'imagination de style ?

| Quels plus grands tableaux, quelles peintures plus animées que l'image de Coriolan au foyer d'Attilius, que les Adieux de Brutus et de Porcie, que le triomphe de Paul-Émile, que la Navigation de Cléopâtre sur le Cydnus, que le spectacle si vivement décrit de cette même Cléopâtre penchée sur la fenêtre de la tour inaccessible où elle s'est réfugiée, et s'efforçant de hisser et d'attirer vers elle Antoine vaincu et blessé, qu'elle attend pour mourir! Combien d'autres descriptions d'une admirable énergie ! Et à côté de ces bril~ lantes images, quelle naïveté de détails vrais, intimes, qui prennent l'homme sur le fait, et le t

peignent dans toute sa profondeur, en le mon-n trant avec toutes ses petitesses ! j

Peut-être ce dernier mérite, universellemenh1! reconnu dans Plutarque, a-t-il fait oublier en luill l'éclat du style et le génie pittoresque ; mais c'est ce double caractère d'éloquence et de vérité qui, l'a rendu si puissant sur toutes les imaginationsf vives. En faut-il un autre exemple que Shakspea-ôr re, dont le génie fier et libre n'a jamais été mieuxflr inspiré que par Plutarque, et qui lui doit lesjî scènes les plus sublimes et les plus naturelles d4 son Coriolan et de son Jules César ? Montaigne T T Montesquieu, Rousseau sont encore trois grands » génies sur lesquels on retrouve l'empreinte de;I Plutarque, et qui ont été frappés et colorés par^sa lumière. Cette immortelle vivacité du style defct Plutarque, s'unissant à l'heureux choix des plus4 grands sujets qui puissent occuper l'imagination et la pensée, explique assez le prodigieux intérêts de ses ouvrages historiques. Il a peint l'homme, ï: et il a dignement retracé les plus grands carac-1 tères et les plus belles actions de l'espèce humai- i. ne. L'attrait de cette lecture ne passera jamais ; elle répond à tous les âges, à toutes les situations < de la vie ; elle charme le jeune homme et le vieil- t lard ; elle plaît à l'enthousiasme et au bon sens.

TIBÈRE.

1 TIBÈRE ( Claudius-N ero ), empereur romain, naquit à Rome, le 16 novembre de l'an 34 avant notre ère, de Tiberius Nero, grand pontife, et de Livia, fille de Drusus Claudianus. Tous deux descendaient également de l'illustre famille des Appius. Dans les troubles qui suivirent la mort de César, Tiberius Nero, long-temps attaché à la fortune du dictateur, courut de grands périls. Réfugiée dans divers lieux de l'Italie, sa femme manqua deux fois d'être décélée par les cris de son fils au berceau. Étant passée en Grèce, elle se retira quelque temps à Lacédémone; et Tibère, enfant, fut confié à la foi publique des descendants de Léonidas.

\* Emmené, de nuit, hors de cette ville, il faillit périr, en traversant une forêt, où le feu avait pris, et d'où sa mère n'échappa que les vêtements

et les cheveux à demi-brûlés. Cette périlleus( destinée fut bientôt fixée :Livie, de retour Rome, plut aux regards du triumvir Octave; déjt tout-puissant. Elle était alors enceinte : mais cèle ne fut point un obstacle. Son mari la fiança lui même au nouveau maître de Rome. Tibère fui élevé avec soin dans la famille impériale. A l'âge de neuf ans, il prononça, du haut de la tribune, l'éloge de son père, qui venait de mourir. Quelque singulier que nous paraisse ce fait, d'autres exemples le rendent vraisemblable ; et il s'explique par l'éducation hâtive que recevaient les jeunes Romains d'une illustre naissance.

Les vices du jeune Tibère ne furent pas moins prématurés que son esprit. Un Grec savant, qui lui servait de précepteur, avait coutume de dire de lui, que c'était de la boue détrempée avec du sang. Sous ce maître habile et si clairvoyant, Tibère apprit la langue grecque, et s'exerça soigneusement à l'éloquence latine. Ses essais étaient marqués par une imitation du vieux langage, et un goût d'expressions antiques dont Auguste se moquait.

Ce prince lui montrait d'ailleurs une affection paternelle, soit par faiblesse pour Livie, soit pour relever aux yeux du peuple tout ce qui était allié à la maison des Césars. Dans le triomphe célébré pour la victoire d'Actium, Tibère parut à cheval,

à côté du char d'Auguste. Il présida aux jeux qui suivirent le triomphe; et dans les jeux troyens, donnés par Auguste, il commandait les plus âgés des jeunes combattants. Lorsqu'il eut pris la robe virile, il donna deux fois des spectacles de gladiateurs, toujours avec une grande magnificence, et par la libéralité d'Auguste.

Il avait épousé Agrippinc, petite-fille de Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron; mais, quoiqu'il l'aimât, et qu'il en eût un fils, il la répudia dans la suite, pour s'attacher de plus près à la maison des Césars, en épousant Julie, fille d'Auguste. Tibère était dès-lors un des appuis du pouvoir impérial. Dès l'âge de dix-neuf ans, Auguste l'avait nommé questeur; et il s'occupa de l'intendance des vivres avec beaucoup d'habileté. En même temps, suivant le système de l'éducation romaine, il s'exerçait à plaider. Il défendit, au tribunal de l'empereur, dans des causes diverses, le roi Archéloiis, les Tralliens et les Thessaliens; il porta la parole, dans le sénat, en faveur de quelques villes d'Asie qui avaient été affligées par un tremblement de terre ; enfin, ce qui paraît un augure plus remarquable, il remplit le rôle d'accusateur, et fit condamner, pour crime de lèzemajesté, Fannius Cépio, prévenu d'avoir conspiré contre l'empereur.

Il aurait voulu dès-lors communiquer au gou-

vernement d'Auguste quelque chose de soupçonneux et de tyrannique, dont la froide modération de ce prince crut n'avoir pas besoin. Il s'irritait de la liberté de quelques écrits contre Auguste, qui circulaient impunément dans Rome. L'empereur, en réponse aux plaintes amères que Tibère faisait de cette indulgence, lui disait, dans une lettre citée par Suétone : « N'en croyez pas là» dessus, mon cher Tibère, l'emportement de » votre âge; et ne vous fâchez pas trop, si quel» qu'un dit du mal de moi : c'est assez que per» sonne ne puisse m'en faire. »

Les travaux militaires devaient se mêler à cet apprentissage de la vie civile et sénatoriale. Tibère y était disposé par la vigueur de son tempérament et son activité. Il fit d'abord, comme tribun militaire, la guerre des Cantabres, rude et ancienne école de la jeunesse romaine. Tibère avait le courage, mais non la tempérance des anciens généraux. Il était adonné aux excès du vin ; et les soldats, pour s'en moquer, parodiaient son nom pau celui de Biberms-Mero.

Ensuite il fut envoyé dans l'Orient, subjugua l'Arménie, occupée par un prince que l'on appelait usurpateur, parce qu'il était l'ennemi des Romains ; et il rendit le trône à Tigrane, auquel il mit lui-même le diadême sur la tête du haut de son tribunal. Ce fut à lui que le roi des Parthes

renvoya les aigles romaines enlevées sur Crassus, hommage à la puissance romaine dont Horace a fait tant de bruit. Ensuite il gouverna pendant un an la Gaule, nommée Chevelue. Il soumit les Rhètes et les Vindéliciens, dans les Alpes, et fit la guerre avec succès dans la Germanie, la Pannonie et la Dalmatie. Il perdit alors son frère Drusus, qu'Auguste avait élevé au consulat, et qui mourut dans cette guerre : il ramena son corps à Rome, en suivant à pied le char funèbre.

f II retourna combattre les Germains, les vainquit ; et, pour mieux les assujettir, en transporta quarante mille dans les Gaules au-delà du Rhin.

Il entra dans Rome avec les honneurs de l'ovation , mais revêtu des ornements du grand triomphe, privilège jusque là sans exemple. Il fut alors créé consul, et décoré de la puissance tribunitienne pour cinq ans. Dans cette élévation, il se détermina tout-à-coup à quitter Rome et les affaires. Ses motifs, mal connus il y a dix-huit siècles, ne seront guère devinés aujourd'hui. Était-ce répugnance pour sa femme Julie, dont les débauches devenaient la fable de Rome, et qui, fille de l'empereur, ne pouvait être aisément répudiée? Était-ce un calcul pour se rendre nécessaire en s'éloignant ? Était-ce enfin désespoir d'arriver à l'empire, en voyant les deux fils d'Agrippa qu'Auguste avait adoptés, grandir et occuper la seconde place?

Quoi qu'il en soit, Tibère n'obtint qu'avec peine d la permission de se retirer. Auguste se plaignit dans le sénat d'être abandonné. Tibère partit, laissant à Rome sa femme et son fils. Ayant ap-( pris, sur la route, une indisposition d'Auguste, il ralentit son voyage ; mais le bruit s'étant répandu qu'il tardait à dessein, et pour une grande, espérance, il s'embarqua brusquement, et passa, dans l'île de Rhodes, agréable colonie grecque, renommée pour la douceur et la salubrité du cli-, mat. Il y vécut en simple particulier, habitant à. la ville.et à la campagne une maison modeste, fréquentant les écoles des sophistes et les gymnases, sans gardes, sans licteurs. Il n'avait près det lui qu'un seul ami du rang de sénateur, quelquesi confidents obscurs, associés à ses débauches , et; un astrologue qu'il consultait sur sa destinée. Cependant les proconsuls et les lieutenants de l'empereur, qui se rendaient en Asie ne manquaient guère de le visiter au passage ; car la cause de sa disgrâce était obscure, et son crédit pouvait renaître.

On conçoit, du reste, quelle devait être la dé-5 férence des habitants pour un Romain de si grandi nom. Un matin Tibère, qui sans doute s'ennuyait de son loisir, avait dit qu'il voulait visiter tous les malades de la ville. Le mot fut mal compris par quelques courtisans ; on se hâta de transpor-

ter tous les malades sous une galerie publique, et de les ranger par ordre. Tibère fut embarrassé de ce singulier spectacle, qui n'attestait que le servile empressement des peuples pour le caprice présunié. dtin Romain. Il fit le tour de la galerie, s'excusant auprès de chaque malade, même du (plus pauvre et du plus inconnu.

? Il gardait habituellement cette feinte douceur

[dans son commerce avec les habitants de l'île. i Une fois seulement que, dans une école, deux S sophistes se trouvaient aux prises, l'un d'eux f ayant accusé Tibère de partialité pour son adsversaire, l'orgueil du Romain et du prince impérial reparut tout-à-coup; et le pauvre sophiste Lfut jeté en prison.

Tibère apprit dans sa retraite la condamnation de sa femme Julie, et le divorce prononcé par l'empereur; dans la joie de cette nouvelle , il af-

| fecta cependant d'écrire plusieurs lettres à Auguste, pour l'adoucir en faveur de sa fille ; et il I le supplia de lui laisser tous les dons qu'elle te-

1 nait de son époux. Lorsque le temps de son tri-

j bunat fut expiré, il sollicita son retour à Rome , • J ne pouvant plus craindre, disait-il, ce qu'il avait H voulu surtout prévenir, une apparence de riva-

it lité avec le fils de l'empereur. Auguste ne goûta j pas ces ambiguités, et répondit par un refus. Sa I j etraite devint un exil, dans lequel il traînait

obscurément le titre de lieutenant de l'empereur; on l'appelait en Italie l' exilé de Rhodes. Il vécut i dès-lors, non-seulement en homme privé, maisi en homme suspect et menacé, se retirant au mi-l lieu des terres, cherchant la solitude , et évitant. les hommages des officiers romains qui passaient fi par l'île de Rhodes. 1 Il fit un voyage à Samos, au-devant de Caïus, qui se rendait en Orient ; mais ce jeune prince , j aigri par Lollius son gouverneur, ne lui montrai que haine et défiance. On l'accusa d'avoir voulu i gagner quelques centurions. Auguste l'avertit lui-S même des plaintes et des soupçons qu'il excitait;! et Tibère ne cessa dès-lors de demander un sur-^ veillant de sa conduite et de ses discours ; ce quoi probablement il avait déjà, sans le savoir. En i même temps, il abandonna l'exercice des armes j et du cheval; et quittant l'habit romain, il se ré- duisit au manteau et aux sandales grecques , comme pour se réfugier dans le rôle obscur d'un sophiste. Là même, il était, ou se croyait menacé; il demanda de nouveau son rappel avec d'instan- tes prières, que Livie appuya de sa tendresse et de son pouvoir.

Auguste se laissa fléchir, de l'aveu de Caïus, auquel il destinait l'empire du monde ; et Tibère , après huit ans d'éloignement, revint à Rome, pour y vivre d'abord aussi retiré et aussi modeste que

dans son île. Il conduisait au barreau son fils

Drusus. Il avait quitté le quartier de la cour et la maison de Pompée, et il habitait aux Esquilles, ians les jardins de Mécène. Il y vivait paisible , ne se mêlant d'aucune affaire publique. Mais la mort prématurée de Caïus et de son frère Lucius vint tout changer. Auguste, qui cherchait des appuis et des héritiers de son pouvoir , fut obligé ide reporter les yeux sur Tibère.

| Il est aussitôt adopté par l'empereur, en même temps qu'Agrippa, dernier frère de Caïus. Il est de nouveau revêtu de la puissancetribunitienne, têt mis à la tête des légions de Germanie. Son

•

resprit inquiet et ardent, qui avait dévoré l'ennui d'une si longue inaction, reparut tout-à-coup avec une nouvelle vigueur. Il revoyait le théâtre de sa gloire; il reprenait le chemin de l'empire. On peut [croire même, sur la foi du flatteur Velléius, qu'il fut accueilli par les transports et les acclamations 'des soldats : « Nous te revoyons, général, dio» saient-ils, nous te retrouvons sain et sauf; JJ puis, il entendait detoutcspartsces mots : « Moi, a général, j'ai servi avec toi dans l'Arménie; moi, dans la Rhétie ; moi, j'ai été décoré de ta » main dans la Vindélicie ; moi, dans la Panno» nie; moi, dans la Germanie. »

Tibère justifia cet enthousiasme par des victoires : il soumit plusieurs peuples de la Germa-

nie, jusqu'au Véser, qu'il trayersa; puis il laissai son armée en quartier d'hiver aux sources de lal Lippe, et revint auprès d'Auguste, jusqu'au printemps, et à la campagne nouvelle. Elle fut mar-" quée par des succès; et Tibère revint encore à Rome surveiller la santé d'Auguste et l'héritage; de l'empire. Il vainquit les Marcomans, que leuri chef Maroboduus avait disciplinés presque à la i manière romaine, et dont la résistance fut aidée t par les Pannoniens et les Dalmates.

On ne doit lire qu'avec défiance les récits de Velléius, témoin oculaire, mais témoin corrompueayant à la fois l'engouement d'un officier pour :i son général, l'abjection d'un courtisan, et l'em-. phase d'un rhéteur. Toutefois on ne peut doutei:: que Tibère ne fût un général habile. Tacite et Suétone contiennent de sa réputation à cet égard. I Il conduisit avec prudence et vigueur la guerre contrelesPannoniensetlesDalmates, etsoumitla bel- • liqueuse province d'Illyrie. Velléius porte jusqu'à huit cent mille hommes les forces des peuplades confédérées que Tibère eut à combattre. Cependant cet historien, au milieu de ses hyperboles, ne rapporte aucune grande bataille gagnée par Tibère, ni aucun trait mémorable de sa part. Il s'extasie sur sa douceur, sur le soin qu'il avait des officiers malades, sur la bonté avec laquelle il prêtait sa litière, comme je l'ai éprouvé :

moi-même, dit - il , ainsi que beaucoup d'autres.

La défaite de Varus, qui survint à la même époque, fit encore ressortir la fortune et le talent du fils adoptif de l'empereur. Cette nouvelle arIriva cinq jours après que Tibère eut terminé la guerre de Pannonie et de Dalmatie. Il se rendit sur-le-champ près d'Auguste, différa son triomplie, par égard pour le deuil public, et repartit |au printemps, pour repousser les Germains, vainqueurs de Varus. Il porta, dans cette guerre, tun nouvel effort de vigilance et d'activité. Tout était délibéré dans un conseil et réglé d'avance, la discipline sévèrement observée, la mollesse proscrite. Le général lui-même souvent n'avait pas de tente, bivouaquait sur le gazon, et était prêt à toute heure de nuit. Malgré\* sa prudence habituelle, il livrait bataille, lorsque , durant sa veille nocturne, il avait vu la lumière desalampc baisser et s'éteindre d'elle-même.

Il paraît qu'une fois son armée se trouva surprise dans un défilé, par un chef pannonien ; mais Tibère séduisit ce général, que, dans la suite, il récompensa par un établissement et des terres en Italie. Sorti de ce péril, il acheva de soumettre la Germanie , et revint à Rome pour triompher. Auguste présida la cérémonie, et reçut les hommages de Tibère, qui descendit du l

char, et fléchit les genoux devant lui avant d, monter au Capitole.

Peu de temps après, il fut décidé par une loi que Tibère partagerait avec Auguste le gouvernement des provinces réservées à l'empereur, e qu'il célébrerait la cérémonie du Cens. Après s'ê tre acquitté de ce dernier soin, il partit pour fair( encore la guerre en Illyrie. Auguste, malgré SOI1 âge et le déclin de sa santé, l'accompagna jusqu'à Bénévent, et ensuite reprit la route de Noie, oti il fut saisi d'une grande défaillance. Tibère averti revint à la hâte, trouva l'empereur qui respirait encore, et demeura un jour enfermé avec lui. Selon le flatteur Velléius, Auguste, environné des empressements de Tibère, rassuré désormais sur l'avenir, et même un moment ranimé par la présence et l'entretien de ce fils chéri, rendit au ciel son ame divine. Suivant Suétone, Auguste, peu satisfait de cette dernière conversation, laissa échapper ces mots, lorsque Tibère fut sorti : Malheureux le peuple romain de se trouver sous cette pesante mâchoire !

Quoi qu'il en soit, tout avait été préparé ; toutes les issues étaient gardées, pour que le peuple apprît du même coup la mort d'Auguste et l'avènement de Tibère. Le dernier fils d'Agrippa, le jeune Agrippa Postume , déjà relégué loin de la cour par les intrigues de Livie, reçut la mort dans

a prison par les mains d'un centurion , contre jquel il se défendit long-temps. Ce meurtre, dit licite , fut le premier crime die nouveau règne. .lorsque le tribun militaire vint rendre compte te l'accomplissement de cet ordre, Tibère dit ju'il n'avait rien ordonné de semblable, et que 3 tribun rendrait compte au sénat.

| Mais cette menace hypocrite tomba d'elle-mêae, et fut oubliée dans les soins nombreux qui uivirent.

Tibère , par le droit de la puissance tribuniienne, convoqua le sénat; mais à peine eut-il ommencé de parler qu'il s'arrêta, comme accablé de sa douleur, et souhaita de perdre la parole ;t même la vie; puis il donna son discours à lire Il son fils Drusus ; ensuite les vestales apportèrent je testament d'Auguste, dont un affranchi donna ecturc.Dans cet acte solennel, Auguste semblait iigir comme particulier, et non comme prince : il disposait de sa fortune, et non de l'empire; mais il itait entendu par la servilité commune, que l'une le ces expressions supposait l'autre. Telles étaient ,ies premières paroles du testament : Il Puisque la

» fortune ennemie m'a enlevé Caïus et l,ticitis ,

Il mes fils , que Tibère César soit mon héritier Il pour les deux tiers de ma succession. » Les autres dispositions ne renfermaient que des legs et des libéralités pour le peuple romain.

k

Après cette lecture commença le singulier dé- F bat de servitude et d'hypocrisie si énergiquement r dépeint par Tacite, et où Tibère, qui possédait^ la réalité du pouvoir, le palais, la garde, le tré- " sor , se fit supplier d'accepter l'empire. Après,' avoir résisté long-temps aux arguments et auxi"1 fausses larmes des sénateurs, il céda enfin, comme F: par la violence, et finit par ces mots : « Au moins f » que je puisse arriver à un temps où vous juge-\*1» rez équitable d'accorder quelque repos à niasp1 » vieillesse! )) Cette comédie étonnera moins, si l'on songe que l'établissement impérial in'avail» encore été confirmé par aucune transmission, etiai qu'Auguste lui-même avait feint de n'en jouir quedn pour dix ans. " 't

Indépendamment de sa résistance publique

Tibère , même dans le secret du palais, exprimai son anxiété, tantôt en reprochant à ses amis defian ne pas savoir quel monstre c'était que l'empire , tan- i tôt en avouant avec plus de franchise , qu'il tenait le loup par les oreilles. En effet, plusieurs' provinces étaientagitées.En Germanie, les légions mutinées offraient l'empire à Germanicus, qui le refusait avec une indignation trop vertueuse pour être comprise par Tibère. En Illyrie, la sédition se bornait à des demandes de paix et de congés; mais elle n'était pas moins violente. On parlait aussi d'un rassemblement formé par un esclave

n malheureux Agrippa; et l'on pouvait craindre bs complots parmi les grands de l'empire. |Tout céda bientôt. Germanicus calma les lépfcns, et les conduisit à de nouvelles victoires , p nom de l'empereur. Les légions d'IHyries'apaiprent également par la présence et les promesses le Drusus. Tibère eut un pouvoir aussi vaste que pisible; il parut d'abord en user avec modération. refusa les honneurs entassés à ses pieds par le nat. IlKie voulut ni prêtres, ni temples, ni stages. Il ne permit pas de jurer par ses actes, de onner le nom de Tibère à l'un des mois de

'année. Il ne prit que rarement le nom d'Auguste, t refusa toujours le surnom d'Imperator. Il affecait en même temps une grande déférence pour e sénat, et quelquefois une apparence de soumis-

ion qui devait faire trembler les sénateurs. Ainsi, lans un discours au sénat, il proféra ces paroles ittéralement cônservées. « Je l'ai dit, pères conscripts, et maintenant, et dans d'autres occasions ; un bon et utile prince que vous avez entouré d'une puissance si grande et si libre doit 1 être le serviteur du sénat et des citoyens, sout vent de chacun d'eux en particulier : je ne me y repens pas de l'avoir dit; car j'ai trouvé, et je i trouve encore en vous des maîtres bons et équi¡ tablés. »

i Quelques autres traits particuliers semblaient

indiquer de la modération et des égards pour le) peuple romain. Tibère avaitfait transporter dans. sa chambre \* une statue précieuse, placée devant les Thermes d'Agrippa, et qui représentait un homme se frottant au sortir du bain. Le peuple romain, si peu sensible à la perte de sa liberté , réclama contre cette fantaisie du prince : et de grands cris éclatèrent au théâtre, pour redemander le rétablissement de la statue dans un lieu. public. Tibère la fit replacer ; mais il supprima les comices, dont Auguste avait conservé l'image et qui s'étaient assemblées encore pendant toute la durée de son règne. Cette grande révolution , qui détruisait la dernière forme de la liberté populaire, est appelée dans Velléius, par un de ces euphémismes communs à tous les temps de ser-» vitude, l' organisation des comices ( comitiorum ordinatio ). Des paroles hautaines , des traits de despotisme se mêlaient à tous les actes de Tibère,

\* Plurima e.z omnibus sitjna fecit, ut diximus, fccundissimce artis ; interquce distringcjitem se, quem Marcus

Agrippa ante thermas suas dicavit, mire gratum Tiberio principi : qui non quivit temperare sibi ineo, quamquam imperiosus sui inter initia principatus, transtulitque in cubiculum alio ibi signo substituto : quum quidem tanta populi romani contumacia fuit, ut magnis theatri clamoribus reponi Apoxyomenon flagitaverit, princepsque , quamquam adamatum, reposuerit. ( Plin. Hist. nat., lib. XXXIV. )

et annonçaient la dureté farouche de son règne. Un ancien ami lui disait, dans les premiers jours de son élévation: « Vous souvenez-vous, César?!' et il allait rappeler quelques souvenirs de leur liaison. « Je ne me souviens pas de ce que j'ai » été , » lui répondit Tibère. Il différait à payer les legs d'Auguste au peuple romain. Un homme , rencontrant un convoi funèbre, dit tout haut que le défunt devrait bien se charger de prévenir Auguste de cet oubli. Le plaisant est arrêté, conduit à Tibère , qui lui fait donner aussitôt sa part du legs, et ordonne qu'il soit pendu , afin d'aller avertir Auguste.

Insensiblement il marqua davantage son pouvoir, se montra surveillant sévère de la justice , et même réformateur des mœurs. Il venait assister aux jugements des tribunaux; et, s'il croyait apercevoir faveur ou corruption dans les juges , il les réprimandait: mais ce qu'il faisait ainsi pour la justice , il pouvait le faire au profit de la tyrannie; et il ne tarda pas.. Il avait d'abord refusé de punir les libelles, et écarté les accusations de lè-

se-majesté ; il parut bientôt disposé à les accueillir. Ce fut surtout après la mort de Germanicus qu'il laissa voir tous ses vices. La vertu du jeune prince le contenait; et il avait peur de sa gloire.

Il l'éloigna d'abord des provinces voisines de l'Italie, et l'envoya commander en Orient ; mais .

l'amour et les vœux des Romains suivaient partout Germanicus. On comparait son affabilité, sa douceur, à la dureté de Tibère. On espérait en lui, comme on avait autrefois espéré dans son père Drusus. La haine de Tibère s'en irritait ; Germanicus mourut en Orient, après une courte maladie. Suétone n'affirme pas l'empoisonnement de Germanicus ; et , dans les temps modernes, Voltaire, avec ce scepticisme qui devient quelquefois trop favorable aux méchants, a rejeté , comme une fable, les soupçons de Tacite. Mais les plaintes de Germanicus mourant, les accusations répétées par sa femme et ses amis, le mécontentement de Tibère qu'on eût montré le corps du jeune prince , ses cruautés contre la veuve et les enfants de Germanicus : voilà des motifs de soupçonner un premier crime attesté par tant d'autres crimes.

La conduite de Tibère pendant le procès de Pison n'est pas moins remarquable. Rome et l'empire accusaient le gouverneur de Syrie, et demandaient sa mort. Il fallait une satisfaction.

On dirait que Tibère eût voulu d'abord la détourner. Un accusateur aposté se présente afin de substituer une accusation de commande aux voix énergiques des amis de Germanicus. Ceuxci ne voulurent pas se désister de leur pieuse vengeance. Le sénat leur fut ouvert. Tibère, dans

un discours ambigu, parut laisser quelque espérance à Pison, pleura Germanicus, et blâma le zèle trop ardent de ses amis. Lorsque les débats s'animèrent, et que Pison, sans être convaincu sur le crime d'empoisonnement, fut accablé par la véhémence de ses adversaires, le prince parut si froid, si impénétrable, que Pison sortit du sénat sans espérance : on le trouva mort dans la nuit.

Selon quelques récits du temps, répétés par Tacite, cette mort eût été violente , et prévint le désespoir de Pison, qui, dépositaire des ordres secrets de l'empereur contre Germanicus, était résolut de les produire au sénat. L'imagination , qui aime le dramatique dans l'histoire, se figure Tibère présidant au jugement de son complice , redoutant un aveu, dernière défense de l'accusé, le retardant quelques jours par de fausses promesses, et s'assurant à la fin le silence par un meurtre secret. Cependant les dernières paroles écrites par Pison, et apportées dans le sénat, démentent cette conjecture. Pison se plaint de succomber à la conspiration de ses ennemis. Il n'accuse ni l'indifférence, ni les ordres du prince ; il lui rappelle seulement une ancienne amitié qu'il invoque pour ses enfants. Mais on sait que l'horrible loi des confiscations pouvait faire redouter à un Romain quelque chose après la mort. D'autres victimes de la tyrannie des Césars sem-

blaient la bénir dans leur testament ou dans leurs derniers adieux, afin de sauver par cetle flatterie de mourant le patrimoine de leur famille.

Il reste donc vraisemblable que Pison avait été l'agent de Tibère dans mille persécutions contre Germanicus. Plancine, son épouse, plus particulièrement soupçonnée de l'empoisonnement de Germanicus, fut sauvée à la demande du prince. Du reste, après la mort de Pison, Tibère eut égard à ses dernières prières; il fit réduire les amendes, et conserva la plus grande partie de ses biens à ses enfants. Mais en même temps il récompensa les accusateurs par des places et des honneurs.

Soit que Tibère se sentît délivré par la mort de Germanicus, soit que son orgueil fût ulcéré par les regrets qui la suivirent, il est certain que son gouvernement, jusque-là mêlé de quelque bien, devint depuis cette époque chaque jour plus tyrannique et plus cruel. Il avait déjà pour principal ministre Séjan, qui, par une circonstance remarquable, s'attira tant de haine, sans diminuer celle que l'on portait au prince. Il admettait en même temps Drusus dans le gouvernement, l'associait au consulat, et ne paraissait pas jaloux de son pouvoir.

Cette même année, il quitta Rome, pour habi-

ter la Campanie. La paix de l'empire était faiblement troublée par quelques guerres dans l'Afrique ou dans la Thrace, et quelques révoltes dans les Gaules. Tibère, du fond de sa retraite, donnait des ordres ; et il annonçait au sénat ces troubles passagers lorsqu'ils étaient apaisés par le courage des généraux romains. Les principaux évènements de ce règne sont donc l'avilissement du sénat, ses iniques sentences et ses lâches délations, qui frappèrent tant de victimes, depuis les ennemis de Tibère jusqu'à ses favoris. On conçoit avec peine quelques-unes de ces barbaries légales, dont le sénat se montrait l'exécuteur docile, avec un zèle tantôt blâmé, tantôt loué par Tibère. Drusus étant tombé malade, un chevalier romain , Lutorius Priscus, avait préparé des vers sur la mort du jeune prince. Drusus guérit ; mais le poète, ayant lu son ouvrage dans quelques cercles de femmes, fut dénoncé pour crime de lèse-majesté. Le sénat le jugea digne de mort ; et il fut exécuté dans saprison.

Tibère, en trouvant la peine rigoureuse, approuva cependant le zèle des sénateurs à venger les injures du prince; mais comme si l'on eût fait tort à sa clémence, il ordonna qu'à l'avenir les arrêts de mort ne seraient exécutés qu'après un délai de dix jours. La bassesse du sénat n'en fut pas moins ardente à multiplier les victimes, sur

un soupçon, sur un prétexte. Le progrès de la servitude était continu. Un général vainqueur n'osait pas, sans l'ordre du prince, accorder la couronne civique à un soldat. Tous les gouverneurs de provinces tremblaient devant les accusations, que l'on rendait mortelles, en y joignant le crime de lèse-majesté. Les premiers citoyens de Rome, possesseurs de ces immenses richesses, de cespalais, de ces vastes domaines, de ces armées d'esclaves, qu'ils tenaient de leurs aïeux, vivaient dans tous les excès du luxe. Ils en étaient moins suspects au prince. On avait proposé dans le sé- nat de nouvelles lois somptuaires. Tibère les dés- approuva par une lettre ; et l'on se réduisit à prescrire quelques réformes dans les plus obscures tavernes. L'empereur conservait au sénat un simulacre de pouvoir, dans des sujets semblables. Il lui laissait discuter longuement les titres, sur lesquels se fondait le droit d'asile réclamé pour les temples de quelques villes d'Ionie.

Après deux ans de séjour dans la Campanie , Tibère fut rappelé à Rome par une maladie d'Augusta, sa mère. Le sénat prodigua les offrandes , les prières publiques et les sacrifices. Tibère, sans affection pour sa mère, respectait en elle cependant la veuve d'Auguste, et redoutait la vieillesse encore ambitieuse de cette femme, à laquelle il devait l'empire. Jaloux de le perpétuer

ps sa maison, il demanda le tribunat pour son jp, comme lui-même l'avait reçu d'Auguste. Le nat répondit en votant des arcs de triomphe, des actions de grâces aux dieux. Tibère parut elques moments tempérer la rigueur du pouir. Sur les rôles des accusations inscrites devant sénat, il raya le nom d'un citoyen prévenu avoir fait fondre une image du prince, pour la nsformer en une vaisselle d'usage. Mais le lat trouvait alors en soi quelques forces de Insistance ; c'était une des bassesses ingénieuses [il temps. Un sénateur, jurisconsulte célèbre, lsinius Capito, accusa Tibère d'abus depouvoir, jour avoir ainsi soustrait à la justice du sénat un iomme coupable de lèse-majesté.

Dans ce despotisme si grand et si peu contesté, libère se laissait lui-même dominer par Séjan ;

tt cette faiblesse était portée si loin, que le grave tacite n'y trouve d'autre explication que le caprice du sort, et la colère des dieux contre Rome. Commandant des cohortes prétoriennes, minis- ire principal de l'empereur, qui le nommait en public le compagnon de ses travaux, Séjan voulut arriver à l'empire. Drusus, fils de l'empereur, élevait une barrière à son ambition, Séjan séduilit la femme de ce jeune prince, et le fit périr par le poison.

| Pendant la courte maladie de Drusus, et dans

les premiers jours qui suivirent sa mort, Tibère ne cessa point de paraître au sénat. Il réprima les larmes réelles ou feintes des sénateurs; et il fit présenter au sénat les deux fils aînés de Germanicus , comme les héritiers désignés de l'empire. Rien n'était plus conforme aux vœux des Romains ; et quand Tibère, selon l'usage, prononça, sur la place publique, l'éloge funèbre de son fils Drusus, une joie secrète se cachait sous le deuil apparent du peuple. On peut croire que le vieux prince pénétra sans peine cette hypocrisie de la douleur publique, et qu'il ne tarda pas à reprendre ses défiances et ses haines contre la maison de Germanicus.

Il regrettait peu son fils; il trouvait mauvais qu'on lui rappelât un souvenir qu'il avait si vite oublié. Les envoyés d'Ilion venant un peu tard le haranguer sur cette perte , il leur répondit qu'il leur faisait aussi son compliment de condoléance sur la mort d'Hector, leur illustre concitoyen. Mais Agrippine l'offensait par son orgueil et par sa vertu ; et le sénat lui-même, par son imprévoyante flatterie , se hâtait trop d'honorer les fils de Germanicus, que lui avait recommandés Tibère.

Séjan, dortt le premier crime était inutile, si de nouveaux héritiers remplaçaient Drusus, dénonçait à Tibère l'élévation et les espérances des jeunes princes. Dès-lors les anciens amis de Ger-

.nieus furent la proie désignée aux délateurs. ■s hommes, protégés par Tibère, devinrent le Ban de l'empire. Déchaînés , par des ordres sejfets, contre tous ceux qui pouvaient déplaire ,

I semblaient, dans leur servile impudence, imi|r l'énergie et réclamer le droit de ces libres acbsations, usitées dans la république. Ainsi Rome, „ t ce fut la science d'Auguste perfectionnée par

libère, s'enfonçait dans l'esclavage par l'abus les mêmes choses qui jadis l'avaient rendue lifre. Le tribunat était devenu l'inviolabilité de la tyrannie, les accusations publiques l'instrument les soupçons et de la servitude commune, le séÉat, le greffe de toutes les vengeances de l'empereur ou de ses favoris.

Ainsi périrent plusieurs amis illustres de Geranieus a, ; ainsi l'on vit un père dénoncé par son ils ; ainsi Crémutius Cordus, historien illustre, Btecusé d'avoir loué, dans ses livres, les grands lhomQ1es de la république, fut forcé de se donner la mort. Tibère, dissimulé sur tout le reste, protégeait ouvertement lés délateurs. Il ne voulait pas permettre qu'on leur ôtât leur salaire, dans le cas où l'accusé se tuait avantle jugement,pour prévenir la confiscation de ses biens ; et il les fit payer alors de l'argent du trésor.

? Séjan, qui dirigeait, par ses cliens, toutes les Accusations de lèse-majesté, mit sa faveur à l'é-

preuve, en demandant a Tibère la permission d'épouser la veuve de Drusus. L'empereur refusa ; et, ce qui doit surprendre, le crédit de Séjan n'en fut point affaibli. Tibère vieillisait ; et sans doute il lui paraissait pénible de changer sa confiance et l'ordre qu'il avait établi pour les affaires de l'empire. Le ministre profita de cette disposition. Rome fatiguait Tibère. Il ne pouvait supporter aucune ombre de liberté ; et son esprit amer et juste était dégoûté de la servitude.

Il refusait les temples qu'on voulait lui dédier. Il se plaignait ,- en sortant du sénat, de la bassesse des sénateurs. D'autres fois il était choqué des vérités qu'il entendait, par le zèle des accusateurs à reproduire tous les discours offensants, qu'ils imputaient à leurs victimes. D'ailleurs à Rome,, il était lassé des prières et du crédit de sa mère. Il était importuné par la hauteur et les plaintes d'Agrippine; et pour la frapper, ainsi que ses enfants, il aimait mieux s'éloigner.

Ce fut ainsi qu'il quitta Rome, pour se rendre d'abord dans la Campanie , sous prétexte de dédier le temple de Jupiter à Capoue, et celui d'Auguste à Noie. Au commencement de ce voyage, le pouvoir de Séjan sur son maître s'accrut encore par un incident fortuit. Tibère dînait dans une grotte sauvage, dont une partie s'écroula pendant le repas. Tout le monde fuit. Séjan, couvrant

Tibère de son corps, soutint l'effort de la chute, et fut trouvé dans cette situation par les soldats qui vinrent au .secours. Plus assuré que jamais de la fidélité de son favori, Tibère ne s'en fia qu'à lui du soin de l'empire. En partant pour la Campanie, il avait défendu par un édit qu'on vint troubler son repos ; mais il voulut un asile plus solitaire , et il passa dans l'île de Caprée, où il fit construire douze maisons de plaisance, dans lesquelles il cachait son ennui, ses vices et ses plaisirs infâmes.

Il fut un moment rappelé par deux grands désastres publics, la chute de l'amphithéâtre de Fidènes, où périrent plus de vingt mille Romains , et l'incendie d'un quartier de Rome. Mais après avoir donné quelques ordres et quelques secours , il rentra dans son île, comme si Caprée fût devenue la capitale du monde romain. Jl avait près de lui quelques sénateurs, l'astrologue Thrasylle, qu'il avait éprouvé pendant son séjour à Rhodes, et quelques lettrés ou beaux esprits grecs. Il protégeait particulièrement cette classe de sophistes dont il aimait la langue et l'érudition frivole. On a conservé même une lettre de recommandation qu'il donnait à l'un de ses courtisans grecs qui retournait à Mytilène, , dans sa patrie. Les termes de cette espèee de firman sont assez curieux. « Si » quelqu'un ose faire tort à Potamon , fils de Les-

» bonax, qu'il ait à voir auparavant s'il est en » état de me faire la guerre. »

Il n'en fut pas moins quelquefois très-cruel pour ces pauvres sophistes, qu'il accablait habituellement de questions pédantesques et capricieuses sur la mythologie. L'un d'eux s'informant près des esclaves du prince quels livres il lisait le soir, afin de juger par-là des questions du lendemain , Tibère offensé l'exila d'abord, etbientôt après le fit mourir. Il s'était toujours occupé de minuties grammaticales, s'excusant au sénat d'avoir employé le mot de monopolitum, et proscrivant d'autres termes tirés du grec, pour ne faire usage que de termes bien latins ; mais dans son oisive retraite, ce pédantisme augmenta. Tibère, parut négliger même les affaires. Il laissa pendant plusieurs années des places vacantes, des provinces sans gouverneur. Mais c'était plutôt par défiance que par inertie; car en même temps il écrivait assidûment au sénat, accueillait toutes les délations, et désignait toutes les victimes.

Du fond de ce repaire de débauche, la tyrannie pesait sur Rome; et de Rome, sur l'univers. Le sénat continuait ses bassesses, comme sous les yeux du prince. Tout ce qui restait d'amis fidèles à la mémoire de Germanicus étaitpoursuivi par les délateurs; sa veuve et ses fils étaient entourés d'espions et de gardes. Cependant le sénat

dressait des autels à la clémence et à l'amitié, et les entourait des images de Tibère et de Séjan. En même temps , il suppliait le prince et son favori de revenir à Rome ; et ce vœu pouvait être sincère, car il y avait quelque chose de plus terrible dans cette puissance qu'on ne voyait pas, et lui de loin ordonnait de mourir.

l, Mais Tibère ne voulut pas quitter son asile, 1 même pour assister aux derniers moments de sa .mère. Cette mort parut enlever une dernière iprolection aux Romains. Peu de temps après , .Tibère accusa, dans une lettre au sénat, Agrip'pine et son fils. Cependant telle était lapuissance du nom de Germanicus, que la bassesse des sé(nateurs hésita. Le peuple en foule, portant les

images d'Agrippine et de son fils, entourait l'assemblée. On accusait Séjan; on suppliait Tibère. Les séances du sénat étaient secrètes; mais on répandit dans le public, sous le nom de quelques sénateurs, des discours que l'on supposait prononcés contre Séjan.

Du fond de son île, Tibère réprimanda le peuple par un édit, et se plaignit des sénateurs ; mais la perte de la famille de Germanicus parut quelque temps ajournée. C'est vers cette époque, dans la dix-huitième année de l'empire de Tibère, que se place le plus grand évènement des annales humaines , le martyre du divin législateur. Quelques

écrivains ecclésiastiques ont même avancé que Tibère fut attentif aux miracles qui s'accomplissaient dans la Judée. «Tibère, écrivait Tertullien » dans le second siècle, fit rapport au sénat des » choses qu'il avait apprises de Palestine sur la » vérité de ce dieu nouveau, et il l'appuya de » son suffrage. Le, sénat n'ayant pas vérifié le » fait par lui-même, refusa. Tibère persista dans , » son opinion, en menaçant du supplice les ac-

» cusateurs des Chrétiens. »

A l'appui de cette anecdote, on cite une lettre de Pilate à Tibère, conservée par Hégésippe, et désignée par Eusèbe et Augustin. Mais \* celte lettre fort courte, dans laquelle Pilate cite l'autorité des écritures et raconte les miracles de la divine mission de Jésus-Christ, ne peut raisonnablement être admise comme le rapport du gouverneur romain à l'empereur. C'est la fiction naïve d'un chrétien qui n'a pas su même contenir sa foi, çt modérer ses paroles, pour donner plus de vraisemblance au témoignage qu'il mettait sous le nom d'un étranger païen ou sceptique.

Ne croyons donc pas que le christianisme naissant ait été recommandé par Tibère ; ne plaçons pas sous de tels auspices une religion pure et sublime.

\* Baronii Annales ecclesiasticii, t. I, p. 400.

JAp rapport de Suétone, Tibère souffrit queljyefois que des décisions contraires à son avis jasent prises par le sénat: mais c'était en choses ^différentes ; et peut-on supposer une résistance jat sénat, lorsque Tibère menaçait? Est-il vraismblable d'ailleurs que Tibère t ennemi de toute puveauté, et sévère inquisiteur des cultes étran?rsr eût favorisé, contre tous les préjugés rotains , une croyance venue de la Judée et du peu-

|p le plus méprisé de Rome r Mous voyons , au contraire, dans Suétone, que Tibère réprima les ¡él'émonies étrangères, les rites égyptiens et uifs, qu'il força les sectateurs de ces croyances ^brûler les vêtements et tous les objets qui serraient à leur culte. Tacite nous dit également que 'on s'occupa, sous Tibère, d'expulser les superstitions égyptiennes et judaïques, qu'il fut fait un sétatus-consulte pour déporter en Sardaigne quatre pille hommes de familles affranchies, livrés à cette luperstition,. et que les autres furent condamnés L sortir de l'Italie, s'ils ne renonçaient pas, avant in terme fixé, à. leurs rites profanes. Ces paroles, rapprochées d'une autre expression de Tacite, feraient plutôt supposer que, si le christianisme, ï cette époque, était déjà parvenu jusqu'au centre de l'empire, il se cachait et fut frappé parmi la foule de ces malheureux fils d'esclaves que Tibère envoyait mourir en Sardaigne. En effet, ce

n'est pas la religion juive- en elle-même, mais les sectes dissidentes, les sociétés secrètes et nouvelles que cel. empereur paraît avoir persécutées. Fidèle d'ailleurs à l'ancienne politique du sénat,, il respecta les religions nationales dans les pays sujets ou dépendants de Rome ; et le culte judaïque sur son propre territoire ne fut pas excepté de cette tolérance. Jérusalem, sous le joug des Romains, restait encore la ville sainte, que ne devait profaner aucune image des dieux étrangers. Pilate, haï des Juifs pour son avarice et sa dureté, ordonna, pour les humilier, de placer à l'entrée de l'ancien palais d'Hérode douze boucliers dédiés à l'empereur. La profanation était légère ; car ces boucliers ne portaient aucune effigie des dieux, et n'étaient entourés d'aucun symbole d'idolâtrie. Toutefois les principaux d'entre les Juifs réclamèrent avec chaleur contre cette nouveauté sacrilége : « \* L'empereur, disaient-ils, n'a pas » besoin d'être honoré par le mépris des lois ; » Tibère ne veut pas que l'on profane nos rites ; » montrez son édit, sa lettre, ses ordres, ou per» mettez-nous d'invoquer l'empereur lui-même j> par une députation. »

Alors, malgré le mécontentement de Pilate, ils adressèrent une supplique à l'empereur, pour

\* Philonis opera; Legatio ad Caium, t. 1.

;se plaindre de 1 insulte faite a leur religion. Ti: bère , irrit6, ecrivit une lettre de reproche a Pi;tate, en lui donnant 1'ordre de retirer sur-le.champ les boucliers. Ils furent en effet transportes a Cesar^e , ville loute romaine, etplaces dans jun temple dedie a Auguste. On ne peut douter de ice fait, allegue dans le palais meme des Cesars , ipeu de temps après la mort de Tibère, par les dcputes juifs qui venaient supplier 1'insense Caligula de ne pas les forcer a recevoir sa statue Idans leurs temples.

Parmi les crimes qui souillèrent les dernières annees de Tibère, il n'en est pas de plus lachc et deplus hideux que la lente agonie infligeea deux des enfants de Germanicus. Le senat fut encorc le premier instrument de cette barbarie. II declara d'abord Agrippine et Nėron , coupables , sans désigner leur crime.

Agrippil1e fut releguee dans une maison de campagne près d'Herculanurn, sous la garde d'un centurion feroce qui la frappait, et lui arracha meme un oeil par ces horribles outrages : ensuite Tibere la fit conduire dans l'île de Pandataire , comme pour avilir cette vertueuse princesse par le même exil que Julie.

Lejeune Neron, relegue dans 1'ile de Ponce, y perit de faim, ou se donna la mort pour échapper aux tortures etalees devant lui. Velleius en-

veloppe ces horreurs de vagues expressions. « De » quelle douleur, dit-il, ces trois dernieres an» nees n'ont-elles pas dechire l'ame de l'empe» reur ! Quel tourment secret a devore son coeur » par le chagrin, par l'indignation , par la honte » que lui ont causee sa bru et son petit-fils ! a On voit que le lache ne sait comment accuser de si nobles victimes.

Drusus, le second fils de Germanicus, restait pres de Tibere , et avait, dit-on , applaudi par ambition a la perte de son frère ; mais il fut bientot suspect, denonce devant le senat et renferme dans la prison du Capitole.Il paraît qu'alors Sćjan, a son tour , fut l'objet des soupçons de Tibere. A travers les lacunes de 1'histuire , il est difficile de juger s'il forma reellement une conspiration ; ; dans ce cas, elle eut ete bien lente, mais son immense pouvoir suffisait pour le rendre coupable, des que Tibere commencerait a se defier de lui. Le vieux prince prépara de longue main la chute de son favori. II le nomma consul avec lui.

Le senat ne vit rien de mieux que de proroger ce consultat pour cinq ans. Mais Tibere ecrivit a son cher collègue, qu'un decret semblable etait contraire aux anciennes lois, et qu'il fallait se demettre du consultat. Sejan obeit; et le senat le consola par des honneurs presque divins. Tibere se plaignit pour lui-meme do ce culte pro-

\*

aneque l' on prod iguait à des hOIllmes. II essayait, )our ainsi dire, d'ebranler le credit de Sėja.n , puis il le raffermissait par des eloges publics : iantot il annoncait dans ses lettres au senat. qu'il atait accable de vieillesse et près de mourir; tantot qu'il allait se rendre a Rome. II demandait au s.enat la dignité d'augure et de pontife pour le jeune Ca'ius, dernicr fils de Germanicus, et en mome temps il faisait, accorder le même honneur a Sėjan et a son fils.

I Dans cette sourde guerre qu'il faisait a son favori, Tibère s'appuyait sur un nouveau confident, Macron , officier du pretoire, aussi pervers que iSejan , et plus tldèle. Quclles furcnt les tentatives fde Sejan ? quelles forces avait-il reunics ? quel coup devait-il porter ? L'histoire lDutilec nous apprend peu de choses a cet egard. Ses projets ou ses mėcontentements Furent denonces par un des plus vils agens de son ancien pouvoir , Satrius, celui qui avait demandé au senat le sang de Cremutius Cordus. Cet homme instruisit de tout Antonia, mere de Germanicus, et belle-soeur de Tibère. Antonia fit avertir 1'empereur par l'affranchi Pallas.

Le vieux tyran , refugié derriere les rochers de son ite, preparatout pour la perte de Sejan. Maci on serend a Rome avec une lettre du prince au senat, et des ordres secrets pour 1'un des consuls

et pour le préfet des cohortes urbaines. II convient avec eux du role qu'ils vont jouer. Le senat est convoque dans le temple d'Apollon, pour entendre la depeche de l'empereur, qui doit annoncer, dit-on, la nomination de Sejan au tribunat, c'est-a-dire un partage de l'inviolabilitć imperiale, etpresque unedesignational'empire. Sejan arrive plein de confiance au s<$nat. Macron lui repète que 1'empereur a voulu le surprendre par cettc faveur, et ne lui a pas 6crit a Im-mcme , afin que son élévation lui fut annoncee dans lc sdnat, et de la bouche des consuls. Puis il se retire, et avec lui les cohortes prétoriennes, sous prétexte de leur distribuer dans leur camp, hors des murs deRome, unegratification del'empereur. Le poste qu'elles viennent de quitterpi\*es le s'mat est aussitôt rempli par les cohortes urbaines, et Lacon leur general.

La seance est ouverte; et chaque sénateur, en passant aupres de Sejan, se hate de le féliciter, sur les nouveaux honneurs qu'il va recevoir, et dc faire remarquer sa joie d'une chose si juste. Lc consul deroule la lettre de 1'empereur, et en commence la lecture. Tibere s'étendait en longs details, en vagues digressions qui n'arrivaient pas au sujet attendu par tout le monde : enfin, le nom de Sejan se presente, avec un blame, leger il est vrai. L'empereur passait a autre chose; puis

il revenait a Sėjan, pour le blamer encore; puis jientot, il lui donnait quelques louanges, et i'ecartait encore de ce sujet, pour le reprendre,

3t le laisser avec une alternative de bldme ou d'approbation, jusqu'au momcnt ou, sur la fin de sette longue lettre, les expressions deviennent 'plus amères, les reproches continus. A l'etonnement succede un sentiment nouveau. Lesbancs les plus rapprochės de Sejan sont bientôt dêEserts. Le consul, qui poursuivait sa lecture, aririve enfin aux paroles decisives, a l'ordre d'arrê'ter Sejan comme un conspirateur; et, se hatant 'd'obeir: Leve-toi, Sejan, dit-il. Frappe de ce coup rinattendu, Sėjan demeurait immobile, paraissant me pas entendre 1'ordre reitere du consul. II sc ileve enfin au milieu des injures et des cris du feenat qui rampait tout à l'heure a ses pieds. II est Esaisi par les licteurs, entraine hors de la salle, et, 3sous la barde des cohortes urbaines, conduit dans

I fa prison.

Tibère, qui avait calcule a dessein la longueur de sa lettre, pour donner a Macron le temps d'ecloigner les cohortes pretorienncs devouces a ISćjan, n'avait pas moins soigneusement medite atoutes les parties de son plan : si Sejan resistait, isi quelques cohortes se dcc!araient pour lui, tMacron avait l'ordre de tirer de prison le jeune [Drusus, pour le presenter aux Romains. Tibere

avait fait approcher de sonite la flotte de Misènej, afin d'y monter au moindre peril, et de se refugiei cn Orient. II avait fait disposer sur la route de nombreux signaux pour etre averti de l'évène-: ment; et lui-meme se tenait en observation sur. la tour la plus elevee de son ile.

Tant de précautions ne furent pas necessaires.; La joie du peuple, a la disgrace de Sejan, eclatei en mille transports. On brise, on renverse ses; statues : 1'idole est detruite. Le senat, rėuni de; nouveau dans le temple de la Concorde, con-i damne Sejan a l'unanimite; et le même jour ili meurt etrangle dans sa prison.

Cette justice du tyran contre un de ses ministres ne fut que le commencement de cruautes nouvelles; et Sejan fut fatal, apres sa mort, comme pendant sa vie. Les enfants de Sejan furent d'abord condamnes; on n?epargna pas meme sa fille a peine sortie de 1'enfance; et, comme la loi de-j fendait le supplice d'une vierge, elle fut violeei par le bourreau avant d'être mise a mort. Cettei infamie, renouvelee pour d'autres victimes, ^taitj comrnandee par Tibère.

La femme de Sejan , separee de lui par un divorce , n'ayant pas survécu au supplice de ses enfants , revela, dit-on, avant de mourir, un ancien crime de son mari, l'empoisonnement de Drusus. Tibere se vit a l'aise pour punir, et faire couler

!e sang. On n'entendit plus parler que de la tra:hison et des complices de Sejan; et, sous ce pretexte, unc foule de victimes furent frappees. La ibassesse devint crime d'etat : on etait coupable 'd'avoir connu, d'avoir salue le favori. Tibere se fchargca lui-même d'une partie des poursuites, et liit torturer les prevenus sous ses yeux. Le senat, )complice tout entier d'un long devoument a Seijan, se justifiait en se decimantpar des delations kt des supplices.

Tibere, comme pour surveiller le zele des bourreaux, sortit alors de Capree, s'avanca jusJqu'à Sorrente, et visita meme ses jardins aux portes de la ville : mais iln'entrapas dans Rome, let bientot se retira comrne un banni, dans les r'ochers de son Île.

On a dit plus d'une fois , pour expliquer la lon;gue patience des Romains, que la tyrannic des rCėsars pesait sur le senat, que leurs cruautés, jquelques grandes qu'on les suppose , tombaient sur un petit nombre d'hommes rapproches du (pouyoir par leur ambition et leurs intrigues ; que tie reste des citoyens reposait en pleine securite ,

i et qu'ainsi ces regnes odieux dans 1'histoire ont :jpu n'être pas malheureux pour les peuples. Cette 3 explication est mal fondee, même pour Tibere,

J le plus habile , et partant le plus modere de ces i despotes qui opprirnèrent les Romains avec une

ferocitc semblable a la demence. Sa tyrannie s'etendait dans toute 1'Italie et dans les provinces : de riches citoyens de la Gaule, de TEspagne et) de la Grece etaient injustement condamnės , run' parce qu'il avait des mines d'or que le prince: confisquait a son profit, un autre parce qu'il dtaiti suspect, un autre parce qu'il déplaisait. ^ Non-seulement les défiances, mais les intames! passions deTibere cherchaient des victimes dans j tous les rangs, et p6netraient dans les familles.^ La beauté, la jeunesse étaient enlevées par des^ satellites , pour être souillées par un monstre im - j pur. La résistance, ou les plaintes des parentsj etaient chati^es ; et, suivant 1'expression de Ta-j cite, on eacergait sur les Romains , comme sur des captifs , le rapt, la violence et tous les caprices dUI plus fort.. Du milieu de ces infamies inexprimables pour i une plume moderne, Tibere ne relachait pas son inquisition politique; il se repaissait de cruautes , comme de debauches. Un monument authentique semblerait faire croire qu'une sorte de deine, un marasme de degout et d'horreur pour soi-meme, se mêlait par intervalle a ses crimes et a ses vices. Une de ses lettres au sénat commencait par ces mots : « Que vous écrirai-je, peres conscripts ? » ou comment vous ^crirai-je ? ou que ne vous » 6crirai-je pas en ce temps ? que les dieux et les

F

I » deesses me tuent plus cruellement que je ne me i o sens chaque jour depdrir, si je le sais ! »

Mais il reprenait bientôt son activit6 rnalfair sante, attentif a recevoir les delations , dirigeant de senat par ses lettres ironiques et imperieuses,

:Jsllivant de loin toutes les délibérations de l'assern-

!»blee, blamant l'un, excitant l'autre, s'ftccupant Jd'un detail relatif aux livres sibyllins, et d'une ) sédition pour la cherté des bles, s'offensant fd'une proposition qui pouvait flatter les gardes

<pretoriennes, se moqnant d une flattene qu on ilui adressait, confisquant les biens des condamr nés, et creant une espece de caisse publique, ipour prêter de l'argent aux citoyens oberes.

) Au milieu de ces soins, il poursuivait les complices de Sejan : les prisons en étaient remplies ; let Tibere, queUe que fut la docilité du sénat, lasse de tant de proces , les fit tous égorgeI'. « Ce » fut, dit Tacite \*, une immense boucherie de » tout sexe, de tout agc, gens illustres ou inconI» nus: ils gisaient ga et la, par cadavres isoles, K ou par monceaux. II n'etait point permis aux » parents ou amis d'en approcher, de leur don» ner des larmes, ou meme de les garder long» temps. Des gardes apostes a 1'entour, attentifs » à.la douleur de cliacun , veillaient sur ces corps

\* Tacit. Annalium , lib. II.

)1 putréfiés, jusqu'à ce qu'ils fussent traînés dans \* le Tibre, où tantôt flottant sur l'onde, tantôt » rejetés au rivage, personne n'osait ni les réduire » en cendres, ni même les toucher. Toute corn\* munauté de sentiments humains était interrorn-

» pue par la terreur ; et, plus la cruauté s'achar» nait, plus la compassion était interdite. JI

En poursuivant avec cette fureur le souvenir de Séjan, Tibère n'en fut pas moins cruel pour les anciennes victimes de son favori. Le jeune Drusus , prisonnier dès long-temps , exposé à mille outrages, mourut de faim, en dévorant la bourre de son matelas. Tibère publia lui-même ces affreux détails. Il fit lire dans le sénat le registre tenu par les gardes et les espions de Drusus. « Rien, dit Tacite, ne sembla plus atroce. M Que l'aïeul de Drusus ait pu entendre, ait pu » lire de pareils faits, qu'il les publiât lui-même, » on le concevait à peine ; mais les lettres du cen» turion Actius et de L'affranchi Didyme, indi» quaient par leurs noms quels esclaves, lorsque Il Drusus sortait de sa chambre, l'avaient frappé, » l'avaient fait reculer d'épouvante. Le centurion 3» citait de plus avec orgueil ses propres paroles » pleines d'outrages, et les expressions du mou» rant, qui d'abord, sous une apparence de dé,i lire, avait laissé échapper quelques paroles » funestes contre Tibère, et bientôt désespérant

» de la vie, avait prononcé des malédictions lon» gues et méditées, souhaitant que celui qui, par » le meurtre de sa bru, de son neveu, de son pe» tit-fils, avait couvert de sang sa maison toute n entière, satisfît par son propre supplice à la » vengeance de ses aïeux et de ses descendants. » Les sénateurs troublaient, en murmurant, cette » lecture, comme par indignation de tels blasJI phêmes; mais au fond des ames pénétraient la » crainte et l'étonnement que cet homme autre» fois rusé, et qui couvrait ses crimes de ténèbres, » en fût venu à cet excès d'impudence, d'abattre, » pour ainsi dire, les murailles, et de montrer » son petit-fils sous le fouet d'un centurion, sous » les coups des esclaves, implorant en vain les )1 plus vils aliments, pour soutien d'une vie mou-

» rante. »

La mort d'Agrippine suivit celle de Drusus : cette illustre Romaine périt de faim dans sa prison. Tibère, selon le génie des plus vils tyrans , outragea par des calomnies la mémoire de sa victime. Il accusa d'impudicité cette femme renommée pour ses vertus, et supposa qu'elle s'était donné la mort par douleur de la perte de Gallus, consulaire récemment condamné. Il ajouta, comme une chos.e heureuse et mémorable, qu'elle avait péri à pareil jour que Séjan, deux années après lui ; et il se vanta qu'elle n'avait été ni étranglée,

ni exposée aux gémonies. Le sénat lui en rendit grâce, et décréta que tous les ans, le quinze des calendes denovembre, jour de cette doublemort, un don serait consacré à Jupiter. Tandis que Rome et le sénat étaient plongés dans cet avilissement de servitude, un souverain étranger, Artaban, roi des Parthes, écrivit à Tibère pour lui reprocher ses infamies, ses meurtres, ses parricides , sa vieillesse inutile et souillée.

Tibère n'avait nulle-envie d'entreprendre une guerre lointaine contre les Parthes ; mais il fomenta des troubles dans leur empire. Il attira jusqu'à Rome des chefs barbares, qu'il excita contre Artaban ; il lui donna pour compétiteur Phraate, du sang des Arsacides , et depuis long-temps otage des Romains.Phraate étant mort, il suscita l'ambition d'un autre chef qui, fort d'un grand parti dans la nation, et secondé par les légions de Vitellius, gouverneur de la Syrie, parvint à chasser Artaban du trône, et le repoussa jusqu'aux déserts de l'Hyrcanie. Ainsi la vengeance de Tibère atteignait partout; et du fond de son île, il destituait les rois barbares qui osaient lui dire la vérité, dans le silence de Rome. A Rome on acquérait le même droit en se donnant la mort.

Un consulaire, Fulcinius Trio, se tua,laissant un testament rempli de sarcasmes et d'insultes

contre Tibère : celui-ci le fit lire dans le sénat, < comme pour étaler sa propre infamie. Les supplices ou les suicides des accusés se multiplièrent, à mesure que le prince vieillissait. Ce qui peut jétonner, c'est que le désespoir de tant d'hommes qui se donnaient la mort n'ait armé le bras d'aujcun d'eux contre la vie de Tibère. Il avait cependant quitté son île inaccessible, et il venait jusqu'aux portes de Rome exciter les cruautés serviles du sénat.

I La dernière année de sa vie fut marquée par iun désastre public, et par les efforts qu'il fit pour le réparer. Le feu ayant détruit un quartier de Rome, il secourut les citoyens par un don de cent mille sesterces. Le sénat lui vota de noui veaux honneurs; mais déjà, comme pour expier le bien qu'il avait fait, Tibère demandait de nouveaux supplices. On peut s'étonner qu'au milieu de tant de barbaries , ses soupçons aient épargné Caïus, un fils de Germanicus , élevé près de lui, et menaçant de lui succéder. Une puissance plus forte que la volonté du vieillard protégea Caïus: c'était Macron, qui espérait perpétuer son pouvoir sous le jeune César, auquel il avait livré sa femme Ennia.

Caïus d'ailleurs , par sa bassesse , par sa profonde indifférence sur le sort cruel des siens, désarmait Tibère ; et lorsqu'ensuite les soupçons

du prince se ranimèrent, il était tard pour frap- per. Tibère avait un autre héritier plus près que lui, Gemellus , fils de Drusus, et à peine sorti de j l'enfance. Un jour qu'il le tenait dans ses bras ,i il surprit un regard féroce que lui lançait Caïus ;,j

« Tu le tueras, dit-il à Caïus, et un autre te tuera. » \ Malgré cette prévoyance , rassuré par l'astrolo- ij gue Thrasylle, qui lui promettait à lui-même plu- \* sieurs années de vie, Tibère ajourna la mort de Caïus. Peut-être craignit-il ensuite de n'être pas obéi : du moins, dans ses derniers jours , il reprochait à Macron, par une allusion assez intelligible , d' abandonner le soleil couchant, et de se tourner vers le levant.

Sa langueur augmentait; il s'efforçait en vain de la cacher par la fermeté d'ame, et même par la débauche. Méprisant l'art trompeur des médecins, s'il fut cruel et soupçonneux, comme Louis XI, il n'eut pas ce pusillanime amour de la vie qui faisait ramper Louis XI devant son médecin. Il avait coutume de. se moquer des hommes qui, passé l'âge de trente ans, avaient besoin des conseils d'un autre pour connaître les choses utiles ou contraires à leur tempérament. Un médecin grec nommé Chariclès, admis près de lui, ne découvrit, dit-on, que par adresse le danger prochain de Tibère. Au moment où il prenait congé duprince > qui séjournait alors près

le Misène dans une maison de campagne qu'avait possédée Lucullus, en serrant sa main pour a baiser, il lui tâta le pouls. Tibère le devina, et Jeut-être pour mieux cacher le dépit qu'il en ivait, il retint Chariclès et prolongea le repas. [Ensuite, selon sa coutume, il se tint debout dans ,a salle, un licteur à ses côtés , recevant le salut re chaque convive qu'il appelait par son nom.

Averti cependant par sa faiblesse, et mécontent d'apprendre que le sénat avait renvoyé quelques accusés, même sans les entendre, il voulait retourner dans son île, afin d'être cruel en sûreté; il fut retenu , par le mauvais temps et par la viornce du mal, dans la maison de Lucullus.

Macron, sur les avis de Chariclès, attendait ^'événement, et avait tout préparé pour faire réigner Caïus. Le vieux tyran tomba dans une défaillance que l'on prit pour la mort; déjà Caïus

^sortait avec un grand appareil pour se montrer rau peuple; tout à coup Tibère se ranime, appelle ses esclaves, et demande quelque nourriture. La pterreur saisit toute sa cour : Caïus précipité de )son espérance reste immobile, n'envisageantplus

Ique sa dernière heure.

Macron, sans se troubler, fait étouffer le vieil ï empereur sous des amas de couvertures, et orjidonne que tout le monde se retire. Selon d'autres r la mort de Tibère fut naturelle ; et, au

moment, où après avoir inutilement appelé ses esclaves, il faisait effort pour se lever, il expira, le 16 mars de l'an 37 de notre ère, danslasoixantedix-huitième année de son âge.

A Rome, cette nouvelle excita de tels transports de joie, que l'on courait en foule, les uns i disant qu'il fallait le jeter dans le Tibre, les autres suppliant la terre et les dieux mânes de ne donner asile à son ombre que parmi les Impies, les autres demandant le croc et les gémonies pour i son cadavre. Toutefois on n'osa pas suspendre l'exécution de quelques condamnés. Leurs gar-' des, pour ne rien faire contre l'ordre établi, les, étranglèrent dans la prison ; horrible exactitude, des bourreaux , qui, dans notre révolution, s'est reproduite à la mort du plus vil des tyrans de-, magogues. c.

Le corps de Tibère fut apporté à Romepar des soldats, et brûlé publiquement. Son testament, écrit deux ans avant sa mort, se trouva en double copie, l'une de sa main, et l'autre de celle d'un affranchi. Il y avait fait apposer le sceau même de ses derniers esclaves. Il instituait ses petitsfils Caïus et Gemellus ses héritiers pour moitié, en les substituant l'un à l'autre. Il faisait aussi des legs aux vestales, à tous les soldats, à chaque citoyen, et aux magistrats de chaque quartier. Il laissa un trésor de plus de cinq cents millions

lui furent promptement dissipés par l'insensé ]aligula. Tibère avait régné vingt-trois ans.

Tacite résume ainsi son caractère et son règne : li Une vie et une réputation honorable, tant qu'il l, fut homme privé , ou qu'il commanda sous A u}' guste; du secret et de la ruse pour contrefaire h des vertus, tant que Germanicus et Drusus viI vaient encore. Mêlé de bien et de mal jusqu'à i la mort de sa mère; détestable par sa cruauté, 1 mais caché dans ses débauches , tant qu'il aima Séjan, ou qu'il en eut peur; enfin il se précipita

» tout.ensemble dans les crimes et dans les infa-

> mies, depuis que , libre de honte etde crainte, il n'agissait plus que par son propre génie. » Tibère avait écrit, sur sa vie, des Mémoires fort librégés, et pleins de la même hypocrisie que ses discours. Il y disait que la haine de Séjan pour des fils de Germanicus avait été la seule cause de ita perte de ce favori. Domitien n'avait pas d'autre lecture'queles Mémoires et les actes de Tibère. I ~-

DE LA CORRUPTION

DES

LETTRES ROMAINES

SOUS L'EMPIRE.

é:

UN écrivain du siècle de Tibère a fait d'ingénieuses réflexions sur ce hasard uniforme qui réunit et concentre, dans un intervalle d'assezi courte durée , presque tous les génies dont s'honore une nation. Comparant son époque à celle qui avait précédé, et qu'il fait remonter jusqu'à Térence, il se demande pourquoi l'heureuse abondance de ce premier temps est suivie d'une longue stérilité. Il essaye d'en indiquer les causes : « L'émulation \*, dit-il, nourrit les talents; et

\* Quis enimabunde mirari potest, quod eminentissima cujusljue professionis ingenia, in eamdern formam , et in idem arctati temporis congruerint spatium ? ( Vellcii

Paterculi lib. 1. )

x tantôt la rivalité, tantôt l'admiration, excite M à imiter. Ce que l'on poursuit avec ardeur, on M le conduit bientôtà laperfection: c'est un point » où l'on peut difficilement s'arrêter; et, par un » effet naturel, ce qui n'avance plus rétrograde. »

(l D'abord nous sommes enflammés d'ardeur

» pour atteindre ceux que nous croyons les pre» miers; mais quand nous ne pouvons plus nous )1 promettre de les dépasser, ou de les égaler, le

3) zèle languit avec l'espérance ; et ce qu'il ne peut

» atteindre, il cesse de le poursuivre. Laissant la » place qui semble prise par d'autres, et négli» geant les sujets où nous ne pouvons exceller, 3» nous voulons en découvrir où nous puissions » faire effort. Il arrive que cette fréquente mobii> lité est le plus grand obstacle à la perfection 3) d'un ouvrage. »

Ainsi c'était seulement de la forme du travail, et de l'ambition plus ou moins sage de l'écrivain , que Velléius faisait sortir les causes de la décadence des lettres. Il n'osait pas en indiquer une bien autrement funeste, qu'il nommait par son silence, et qu'il devait sentir en lui-même, quand il flattait Tibère.

Le maintien et le progrès du despotisme, l'abaissement des esprits par l'esclavage, telle est en effet la cause la plus active qui, chez tous les peuples civilisés, a toujours restreint l'essor du

génie, ou précipité sa décadence. Tous les raisonnements fondés sur la difficulté d'atteindre un premier modèle, sur le besoin et le danger de chercher la nouveauté, n'expliquent pas le problême que se proposait Velléius ; car les applications de la pensée sont infinies : et, si elle est libre de porter partout ses regards, l'homme de génie découvrira toujours la carrière où il doit s'élancer. Que l'on y regarde bien, jamais chez une nation qui a joui de la liberté, les lettres ne se sont abaissées qu'avec cette liberté même.

L'empire d'Auguste fut une grande époque de splendeur dans les arts, parce qu'il hérita d'une foule de génies nés sous la république, et qui leur donna plutôt le repos que la servitude. Comparé en effet aux récentes fureurs de la proscription et aux tyrannies de Marius et de Sylla, le gouvernement d'Auguste semblait un retour aux lois. Le nom du sénat était encore puissant: les formes de la république étaient conservées; il y avait des élections populaires; l'usurpation impériale se déguisait, et se désavouait elle-même. Auguste annonçait qu'il ne voulait l'empire que pour dix ans. Il répétait souvent cette promesse ; il semblait s'y complaire. « Je sais, écrivait-il au sénat, M long-temps avant le terme fixé pour son abdi» cation, que ces choses \* seraient plus belles à

\* Ista fieri speciosius quam promitti possunt. Me ta-

» faire qu a promettre ; mais mon impatience de » voir ce temps si désiré pour moi, me presse, M lorsque la réalité tarde encore, de chercher » une sorte de plaisir dans la douceur des paro.»> les qui l'expriment. »

Cette élégante hypocrisie , et ces raffinements ^délicats sur le bonheur de perdre le pouvoir ltrompaient sans doute fort peu de monde dans pie sénat ; et tous les ambitieux ne manquaient ipas d'engager Auguste à prendre patience et à (garder l'empire. Mais il n'en est pas moins vrai

que ces prétextes, que cette timide dissimulation . et ces subterfuges du maître devaient entretenir quelque sentiment de liberté dans les âmes. Cette situation même d'un pouvoir nouveau, qui agit par ruse plutôt que par menace, qui croit avoir ïbesoin de ménagements et d'excuses , est favorable à 1' activité des esprits.

Si d'ailleurs Auguste mentait dans ses promesses d'abdication, il avait dans toutes ses habituIdes privées et dans sa vie familières et simple [quelque chose qui le rapprochait des autres ci; toyens. Il gardait presque l'égalité républicaine ; Lil refusait ce titre de seigneur qui, cinquante ans

men cupido temporis optatissimi mihi provexit, ut quo-

niam rerum lcetitia moratur adhuc, prceciperem aliquid voluptatis ex verborum dulcedine. (Seneca, de brcvitate vitæ. )

plus tard, fut donné dans Rome même aux moins importants personnages. Il n'avait aucun faste de cour, aucune imitation des despotes d'Asie. L'empire était pour Auguste une sorte de fonction publique, hors de laquelle il remplissait tous les devoirs d'homme et de citoyen.

Les principaux de Rome l'appelaient à leurs affaires et à leurs fêtes. Il assistait à des assemblées domestiques \*, à des conseils de famille, où il opinait le dernier. Respectant tous les usages anciens, tous les droits des anciennes moeurs, il laissait même au sénat et au barreau une grande liberté d'opinion et de langage.

Voilà les causes qui, plus puissantes que la protection de Mécènes, permirent aux lettres de fleurir sous Auguste. Il y avait encore de l'élévation dans les esprits ; et l'imagination se complaisait sans péril aux souvenirs du passé.

La grande éloquence seule , l'éloquence du forum, n'était plus. Auguste, dit un ancien , avait pacifié l'éloquence comme tout le reste \*\*. Pacifier l'éloquence, c'est l'éteindre. Le mot par luimême est assez expressif ; mais il indique en même temps qu'aucune idée d'oppression violente

.Seneca, de Clementia.

\*\* Eloquentiam Augustus sicut omnia pacaverat.

me s'attachait alors dans les esprits à ce changement de l'état politique.

La gloire de Rome , l'immensité de son empire, cette soumission paisible de tant dépeuplés flattait l'orgueil des Romains. Ils se croyaient moins !!es sujets d'Auguste, que les maîtres des autres nations ; et Virgile, par un ingénieux détour, ne pouvant plus les appeler le peuple libre, les appelait le peuple roi.

Ainsi, avec les éléments de génie qu'avait laissés la république , devait se former dans Rome une littérature élégante et majestueuse. Auguste mit tous ses soins à la favoriser, à la séduire. On eût dit qu'il voulait substituer à l'ancienne agitation de la république le mouvement paisible des lettres.

Pollion\*, favori de l'empereur, fit don de sa bibliothèque aux Romains, et la consacra dans le temple de la liberté, qu'il avait fait reconstruire avec les trésors enlevés sur l'ennemi. Les lettres semblaient mises sous la protection de la gloire et de la liberté.

Auguste réservait les dons et les honneurs pour les hommes qui suivaient fortune ; mais il souffrit l'indépendance des autres. Le zèle de ses par-

\* Romm primus bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. ( Pl. Nat. , lib. XXXV. )

tisans et de ses flatteurs en parut plus sincère.

On chercha seulement à décrétiter les fortes ver tus d'un autre âge ; mais on ne les persécuta point.Le courtisan Horace, par un trait jeté en pas- sant, désignait Labéon \* comme un fou parmi les sages ; mais ce savant jurisconsulte continuait à détendre hautement les anciennes lois du pays, à maintenir la liberté, au moins par le droit civil, et à jouir en paix d'une renommée populaire. Cent ans plus tard, les écrivains n'osaient le nommer, qu'en l'accusant d'un esprit de liberté excessif et extravagant ; mais sous Auguste il fut seulement écarté du consulat \*\*.

Quoique la fatigue des guerres civiles et le souvenir de tant de maux eût porté les Romains vers . la domination d'Auguste, et que par les séduc- . tions de quelques beaux génies, gagnés à son pouvoir , l'obéissance eût un air d'urbanité, ce-, pendant il y avait dans Rome un parti de mécon-

. \* Labeone insanior inter

Sanos dicatur .

Hou. SAT.

\*\* Sed agitabat, inquit, hominem libertas quædam nimia atque vecors; usque eo ut Divo Augusto jam principe et rem publicam obtinente, ratum pensumque nihil haberet nisi quod justum sanctumque esse in Romanis antiquitatibus legisset. <Auli Gellii Noct., attÎc.,lib. XIII.)

tents, qui tenait peu de compte de la faveur ou de la disgrâce de César ; et quelquefois le public entier était de leur avis.

« Timagéne \*, auteur de livres d'histoire, nous » dit Sénèque, avait lancé quelques sarcasmes » contre Auguste, contre sa femme et sa famille » entière. Il n'avait pas perdu ses paroles; car » rien ne circule plus vite , et n'est plus répété » qu'une hardiesse spirituelle. L'Empereur l'a» vertit souvent d'être plus réservé dans son lan» gage ; et sur la récidive, il lui interdit son palais.

» Depuis, Timagéne vécut jusqu'à la fin de ses » jours commensal de Pollion ; toute la ville se » l'arrachait. Exclu de la maison de César, aucune » autre porte ne fut fermée pour lui. »

Timagéne, au temps de sa faveur, avait écrit le journal de la vie d'Auguste; il le lut en public, et le brûla : sorte de vengeance plus pénible peutêtre pour l'historien que pour l'Empereur; mais ,

\* Timatjencs, historiarum scriptur, quædam in ipsum, quaedam iaa uxorem ejus, et in totam domum di,verat,. nee perdiderat dicta: magis enim circumfertur, et in ore homin1l1n est temeraria urbanita s. Sccpe illum Cæsar momtit, ut moderatius lingua uteretur ; perseveranti, domo sua interdixit. Postea Timagenes in contubernio Pollionis

Asinii consenui:, ac tota civitate direptus est : nullum illi limen prceclusa Ccesaris domus abstulit. ( Seneca, de ira , lib. III. )

comme dit un ancien : « \* Timagêne refusa son » esprit à celui qui lui avait refusé sa maison. »

Quoi qu'il en soit, ces anecdotes montrent un état de mœurs et une indépendance d'esprit bien éloignés de l'abjection où Rome tomba dans la suite. On sait que même le courtisan Horace évita d'être le secrétaire d'Auguste. Il allégua sa santé, son repos ; bref, il ne voulut pas servir celui qu'il voulait bien célébrer. Auguste lui écrivait quelque temps après : « \*\* Tu pourras apprendre de » Septimius, notre ami, quel souvenir j'ai gardé » de toi; car j'ai eu occasion d'en parler devant » lui; et si tu as dédaigneusement repoussé notre » amitié, nous ne te rendons pas pour cela la pa-

» reille. »

Ailleurs il lui écrivait, avec un badinage où perçait peut-être quelque remords du passé : « \*\*\* Je veux que tu saches ma colère de ce que

\* Quum illi multis de causis iratus Ccesarinterdixissct domo , combussit historias rerum ab illo gestarum, quasi et ipse illi ingenio suo interdiceret. ( Seneca , Controv. lib. V. )

\*\* Tui qualem habeam memoriam poteris ex Septimio quoque nostro audire. Nam incidit ut illo coram fieret a me tui mentio. Neque si superbe amicitiam nostram sprevisti, ideo non quoque MvTripn<pa.tufAtv. ( Suet.in Vita

Horatii.

\*\*\* Irasci me tibi scito , quod non in plerisque ejus-

M tu ne m'as pas choisi de préférence pour m'an dr -esser la plupart de tes épîtres : crains-tu » qu'il ne soit déshonorant pour toi, dans la pos» térité, de paraître avoir été notre ami? »

On a cent fois cité le surnom de Pompéien, qu'Auguste donnait à Tite-Live ; et l'ouvrage de ce grand écrivain porte assez la marque de son admiration pour les hommes de la république.

Ainsi, et les adroits ménagements d'Octave, et les restes encore vivants des anciennes mœurs, et l'admiration accordée au génie, tout allégea d'abord le poids de la dictature.

Les lettres , remplaçant presque la liberté de la tribune populaire, furent regardées par Auguste comme une distraction plus douce qu'il donnait aux Romains. Il crut avoir beaucoup gagné de souffrir quelques souvenirs patriotiques , quelques nobles élans d'imagination vers le passé, au lieu d'avoir à redouter des harangues tribunitiennes. Il laissa même Virgile appeler Brutus un vengeur, et placer Caton dans l'Élysée, satisfait de ne plus rencontrer de tels hommes sur la terre. On peut le dire sans faux rapprochement, le sentiment spéculatif de la liberté, l'admiration de l'ancienne république fut pour

modi scriptis mecum, potissimnm loquaris. An vereris , ne apud posteros, tibiinfame sit, quod videaris fa7rzilra ris nobis esse ? ( Suct. in Vit. IIorat., p. 425. )

les écrivains du siècle d'Auguste, ce que la raideur un peu stoïque d'une secte chrétienne fut pour quelques-uns des beaux génies de la France au XVIIe siècle ; elle leur laissa quelque chose de fier et d'élevé sous un pouvoir absolu, et jusqu'au milieu des complaisances de la flatterie.

Cependant, combien n'est-il pas à croire que méme alors la course du génie fût entravée par ces chaînes que les Horace et les Virgile portaient avec tant de grâce ? Horace est admirable dans la poésie familière et l'ironie de cour ; mais, dans ses odes héroïques, ne sent-on pas qu'il manque quelque chose de l'ancienne ame de Rome? Et quand il plaisante de sa fuite et de sa honte, peut-il être poète comme Tyrtée! Lucrèce, tout corrompu qu'il est par les dogmes d'Épicure, nous fait sentir dans sa nerveuse poésie une inàpiration que n'ose avoir Virgile.

Repoussé d'ailleurs de la vie publique, sans occasions, sans combats, le génie se reportait vers les travaux solitaires et paisibles , où l'imitation des Grecs devait nécessairement occuper une grande place. La littérature, au lieu d'être une action, devenait une étude ; elle passait du forum dans le cabinet. Le poète même n'avait pour s'inspirer aucune de ces solennités éclatantes et patriotiques qui ravissaient la Grèce. La tragédie n'était pas une fête religieuse, mais une

imitation de quelques pièces grecques, un peu froide pour des Romains qui ne tardèrentpas àpréférer les combats du cirque. Les jeux séculaires, solennité unique dans un siècle, étaient devenus une pompe monarchique, assez froidement célébrée par Horace. Il ne restait donc à la poésie que le champ de l'imitation et des souvenirs.

Ce fut là cependant qu'elle éleva ces monuments admirables, bâtis avec les marbres et le ciseau de la Grèce. Ce n'est point parce que l'étude de ces chefs-d'œuvre a préoccupé notre enfance, c'est pour leur beauté même qu'ils plairont toujours aux esprits délicats. Admiré tant que dura l'empire, Virgile fut, dans les siècles les plus barbares, toujours connu, toujours cité. On en faisait un magicien, un prophète, une espèce de Dieu. Apparaissant comme une vision céleste au génie du Dante, il le guida dans le chaos de l'enfer et du moyen âge. Il anima les poètes du siècle de Léon X. Une studieuse métempsycose le fit renaître dans les vers de Racine, aux jours les plus florissants d'une société polie. Et mainte • nant, parmi cette libre et riche variété de tant de littératures modernes, Virgile n'a pas perdu sa puissance. Il est toujours renommé comme le modèle de la parole poétique; et sans doute sa gloire et ses vers ne mourront jamais non plus que le souvenir de Rome.

La poésie du siècle d'Auguste, quoique savante et artificielle, rencontre souvent l'expression la plus vraie du bon sens et du cœur; voilà le charme d'Horace et de Tibulle. u > $ Cependant cet éclat des lettres, né de tant de causes qui tempéraient le pouvoir d'Auguste, s'altéra même sous son empire. L'affectation et le faux goût, qui semblaient inséparables des mœurs serviles, commencèrent à gâter l'esprit des Romains. Mécènes n'était pas moins corrupteur de l'éloquence par son style qu'il en était ennemi par sa politique. Il énerva par de fausses grâces un heureux naturel. Il prenait plaisir à porter dans ses écrits la mollesse de. ses mœurs. Il efféminait la langue énergique des Romains. On trouve des traces de cette corruption dans les plus grands poètes de ce temps, dans cet Ovide, si ingénieux, si facile, admirable conteur des fables mythologiques de la Grèce, et peintre voluptueux des mœurs romaines. Pour étudier même dans un seul homme les progrès de cet abaissement que la servitude impose au génie, il suffirait de relire les longues élégies d'Ovide exilé. HL, -\* r;

Si ce déclin prématuré des lettres se montre dans l'éclat même du siècle d'Auguste, combien ne devait-il pas être rapide sous ses successeurs? On le voit en effet, se hâter, pour ainsi dire, du même pas que la tyrannie. C'est une chose remai -

quable que la haine dont tous ces mauvais empereurs étaient animés contre les lettres. Les plus insensés avaient, à cet égard, le même instinct que les plus habiles. Tibère, en remplaçant la dictature modérée d'Auguste par un despotisme sanguinaire, porta le premier coup mortel au génie romain.

Après la condamnation de l'historien Crémutius et du poète Lutorius, il ne fut plus sûr de penser, ni même de flatter. Si Phœdre écrivit alors , ses ouvrages supprimés restèrent sans doute longtemps inconnus; et cela même explique comment Sénèque a pu dire que les Romains n'avaient pas de fabuliste\*.

Il ne fut permis d'écrire qu'au flatteur Velléius ; et son ouvrage, gâté par une adulation emphatique et une précision souvent subtile, montre déjà ce qu'avaient perdu même les esprits les plus heureux.

Le despotisme, en même temps qu'il faisait taire les lettres par l'esclavage , devait en quelque sorte les corrompre , leur ôter tout sentiment de bien et de mal par les spectacles continus de crime et de bassesse dont il remplissait Rome. Et

\* Non audeo te usque eo producere ut fabellas quoque et cesopeos logos, intentatttm Romanis ingeniis opus, solita tibi suavitate conneetas. ( Senec. consolatio ad Polybium. )

plus tard, sous Caligula, sous Claude, sous Néron, lorsque ce despotisme, au lieu d'être froidement pervers, s'emportait en frénésie barbare, l'imagination des écrivains prit quelque chose de cette folie désordonnée et de ces affreux caprices qu'ils avaient devant les yeux.

Il y avait dans tous ces princes une haine de la pensée et de la gloire, qui, bien qu'elle se produisît parfois sous les apparences de la folie, n'en avait pas moins quelque chose de calculé. Que Caligula fit abattre les statues des hommes illustres placées par Auguste dansleChamp-de-Mnrs; qu'il proscrivît les ouvrages d'Homère; qu'il voulût exclure des bibliothèques Tite-Live comme un infidèle et mauvais historien, cela ne paraît \* qu'un absurde caprice. Mais Caligula montrait plus d'aversion encore pour les jurisconsultes; il voulait supprimer leur science, comme inutile \*; et répétait souvent qu'il ferait en sorte que l'on n'aurait à consulter personne, excepté lui. Cela, se comprend mieux, et révèle la portée du despotisme.

Pl us faible et plus dépravé que stupide, Claude n'était pas ennemi des sciences, et les cultivait

\* De juris quoque consultis, quasi scientice eorurnomnem usum aboliturus, swpe jactavit se rnehe1'cle effecturum ne qui respondere possint prceter eum. (Suet. in

Caio. ) -i

lui-même; mais il suffit de parcourir les écrits datés de son règne pour y saisir l'action funeste du pouvoir impérial sur l'esprit des Romains. A cette époque brillait déjà un génie rare et facile, né pour l'éloquence , la philosophie et les études variées. Sènèque avait vu les dernières années de Tibère , le court et violent passage de Caius, et il fut exilé sous Claude. Sa première jeunesse avait été élevée dans les pratiques de la secte de Pythagore ; son imagination était faite pour sentir l'éclat des grandes actions et des nobles dévouements. Il avait célébré dignement la mémoire de Crémutius Cordus ; et cependant tout ce que la flatterie peut entasser de mensonges et de serviles apothéoses remplit un traité, qu'il adressait du fond de son oxil à l'affranchi Polybe, l'un des ministres de l'Empereur. Le subtil, le faux, l'emphatique règnent dans son style et dans ses pensées. On le sent à la lecture de cet ouvrage : ce n'est pas l'école des rhéteurs, c'est la crainte et la servitude qui ont gâté l'éloquence.

Les adulations de Sénèque furent exaucées; il quitta les rochers de l'île de Corse pour le palais d'Agrippine. Une nouvelle puissance s'élevait pour soutenir les lettres et tempérer la tyrannie. Les sectes grecques, depuis long-temps répandues dans Rome, conseillaient la vertu, la vérité, le courage : c'était une transformation de la li-

berté proscrite par les Césars ; mais le mal du despotisme était trop profond. La philosophie se corrompit elle-même, au lieu d'instruire.

Sénèque eut Néron pour élève; et peut-on s'en étonner, lorsque dans les livres du philosophe pour l'Empereur, on aperçoit toute l'abjection de la servitude asiatique. Pour l'inviter à la clémence, Sénèque lui accorde, en termes pompeux, la puissance de tout tuer, de tout détruire; il met, pour ainsi dire, en contraste sa force avec la faiblesse de l'univers; il cherche à lui inspirer de la pitié par orgueil. Alors sous le règne de Néron se forma une éloquence, une poésie analogue, pour ainsi dire, aux frénésies du pouvoir absolu. Lucain, flatteur de Néron avant de conspirer contre lui, Lucain, qui dans sa vie comme dans ses ou -vrages, ne put soutenir l'élévation de ses propres idées, Lucain, assez lâche pour dénoncer sa propre mère, après avoir été assez hardi pour s'associer àThraséas, fut le premier poète de cette école nouvelle; mais il n'est grand que par secousse et par effort : son enthousiasme est une sorte d'ivresse, mélange de bouffissure et d'élévation, d'élégance pompeuse et d'images révoltantes , sa poésie ressemble à ce palais de marbre et d'or que Néron bâtit sur les cendres de Rome.

Néron, qui dans les premiers moments où il préludait à ses crimes par tous les caprices, était

acteur, musicien et poète, avait accueilli d'abord les talents de Lucain ; il le fit questeur, augure, le combla de faveurs, et voulut même l'honorer de sa rivalité. Dans les jeux littéraires que l'Emtj pereur avait établis, Lucain chanta la descente d'Orphée aux enfers , et Néron la métamorphose ! de Niobé; on ajoute que Lucain remporta le prix, sans qu'il soit aisé de concevoir l'audace des juges. Il est douteux cependant que cette préférence ait seule causé la haine de Néron pour le poète qu'il avait protégé. Il y a dans la Pharsale un autre délit plus impardonnable. Lucain pouvait-il flatter assez Néron pour s'absoudre des sentiments généreux répandus dans son ouvrage. Les malédictions lancées contre César et contre ceux dont la faiblesse ou la défaite trahit la république, ces seules expressions :

Quid meruere Nepotes

In regnum nasci ?

pouvaient-elles rester impunies? On peut dire que Lucain a par moments toute l'élévation de la liberté , comme Sénèque tout le sublime du stoïcisme : et cependant le vice d'une société dégradée par la plus abjecte servitude se communique à leurs écrits, et souvent égare ou rapetisse leur génie. Nul exemple peut-être n'atteste mieux la

fatale influence d'un mauvais siècle ; tous deux re-j nièrent la tyrannie, et furent ses victimes; ils n'ont pas cependant, même à ce prix, évité sa contagion. Cette influence est si puissante, qu'elle agit sur les esprits les plus opposés, et leur donne en quelques points une déplorable conformité. Sénèque et Pétrone se ressemblent : on sent qu'ils datent tous deux du règne de Néron. Le philosophe, dans les questions naturelles, a écrit des pages où les plus obscurs raffinements du vice sont détaillés avec une science honteuse; et le cynique auteur du Satgricon a mêlé à ses impurs tableaux des sentences déclamatoires, et des vers emphatiques qui rappellent et exagèrent la fausse grandeur de Sénèque.

Lorsque Sénèque, dans une de ses lettres, s'évertue à prouver que les philosophes ne sont pas séditieux et ennemis de la puissance , il ne prévoyaitpas encore la grande persécution qui frappa plus tard ce nom de philosophe. Elle commença sous un prince élevé à l'empire par ses talents , et modéré autant qu'un despote peut l'être. Chose étrange, Vespasien continua l'ouvrage de Néron! déjà l'imagination, flétrie par tant de tyrannie , avait cessé de produire ; le sentiment du grand et dubeau était détruit, la vivacité des âmes émoussée; mais il restait encore ces traditions philosophiques venues de la Grèce, que plus tard Marc-

Aurèle porta sur le trône. Elles étaient dans le sénat la consolation de quelques esprits généreux.

Vespasien fut blessé de la liberté des philosophes , et surtout de la fermeté d'Helvjdius. Les délateurs, cortège impérial depuis Tibère , accusèrent Helvidius de regretter la république. Vespasien le bannit d'abord , et le fit tuer dans son exil.

Cependant Vespasien voulait être favorable aux lettres; il dota richement les écoles des rhéteurs grecs et latins, il encouragea les poètes; il enrichit les acteurs tragiques ; mais le proscripteur d'Helvidius 'ne pouvait rendre aux lettres rame qui leur manquait. Un homme seul, à cette époque , éleva dans les sciences un monument durable. Pline, en écrivant l'histoire du monde matériel et de tous les produits des arts , fut secondé par la protection de Vespasien, sans être gêné par son absolu pouvoir. Pline, dans une autre époque, pour ne pas effaroucher l'Empereur, s'était réduit à composer un ouvrage sur les manières douteuses de parler : admis dans la faveur de Vespasien, il lui dédia son vaste et brillant Tableau de la Nature ; et l'Empereur accueillit un ouvrage qui détournait les Romains d'eux-mêmes , pour les occuper de l'univers.

On sent à plus d'une parole de Pline que son

âme a quelque chose de celle des Thraséasetdes Helvidius; c'est-là qu'il prend l'éloquence. On démêle aussi chez lui un sentiment d'humanité qui semble tenir au progrès de quelque idée nouvelle mêlée à la servitude romaine. Mais la décadence du goût, le faste des paroles altèrent souvent son génie. Curieux compilateur de tout ce qu'on savait alors; esprit énergique, élevé, il ne lui manque pour être sublime que des temps plus libres.

Cependant on ne peut douter que les vertus de Vespasien, la gloire qu'il rendit à l'empire, n'aient favorablement agi sur les lettres; mais les délateurs n'avaient pas disparu ; et ils veillaient sur la pensée. Maternus, avocat célèbre et poète, avait fait applaudir, dans des cercles nombreux, une tragédie de Caton : les oreilles des puissants, nous dit Tacite , furent blessées du bruit de ce succès; et Maternus fut obligé de retoucher beaucoup son ouvrage, pour le rendre non pas meilleur, mais moins suspect.

On voit cependant par le dialogue où Tacite déplore la chute de l'éloquence romaine, qu'à cette époque elle comptait encore d'heureux génies; mais cette espèce de trève que le despotisme accordait aux lettres allait cesser.

Sous Domitien, la culture de la philosophie morale fut de nouveau proscrite avec plus de ri-

gueur ; Domitien, qui fut un Tibère plus jeune et plus féroce, rabaissa les Romains au-dessous de leur ancienne servitude ; tout fut frappé de terreur, toute idée généreuse, et même toute image du vrai fut interdite.

- « 0 Calliope ! s'écriait dans de beaux vers une » femme de ce temps, que médite le père des

» Dieux ? Veut-il bouleverser la terre et les ra» ces humaines ? Nous enlève-t-il, dans notre » agonie, ces arts qu'il nous donna jadis ? et veut» il que silencieux et privés d'intelligence comme » aux premiers jours où nous sommes nés, nous » allions nous courber de nouveau pour le gland » sauvage et l'eau pure des fontaines\*! »

Ailleurs elle représente

Il De sages vieillards errants au loin , et forcés

» de détruire eux-mêmes leurs livres comme un « fardeau funeste \*\*. »

Des éloges donnés à la vertu de Thraséas et

\* Dic mihi, Calliope, quidnmnpater ille Deorum

Cogitat ? an terras, et patria scecula mutat 9

Quasque dedit quondam morietitibus eripit artes : N osque jubet tacitos, et jam rationis egenos,

Non aliter, primo quam quum surreximus oevo,

Glandiblls et purce rursus procumbere lymphoe ?

( Swlpicise Satyra. )

\*\* Sic nostri palare senes dicuntur, et ipsi

Ut ferale suos onus extirpare libellos.

d'Helvidius furent punis de mort. L'imagination ne pouvait plus être libre, qu'à condition de s'égarer dans des fables monstrueuses et surannées; les lettres n'étaient plus qu'un travail de mots , et une recherche d'images capricieuses. Tel fut le génie de Stace , qui, lorsqu'il ne s'épuise pas à célébrer le bronze gigantesque du cheval de Domitien, raconte en vers forcés la vieille histoire de la Thébaïde. Les poètes, chez qui se conservait un goût plus sobre et plus timide, allaient également chercher pour sujet de leurs vers des fables lointaines, qu'ils versifiaient avec un travail subtilement artificiel ; ils chantaient les Argonautes, sous l'invocation de Domitien, qu'ils proclamaient le bienfaiteur du monde.

Une chose remarquable, c'est que la poésie de Stace, encore plus que celle de Lucain, a de singuliers rapports avec la poésie espagnole du temps de Philippe II : c'est la même pompe vide et sonore, le même besoin d'échapper au péril de penser, par la bizarre obscurité des expressions. A quinze siècles de distance, sous des religions et des civilisations différentes , la même tyrannie dégrade et fausse également les talents.

Les temps de Domitien virent cependant naître un ouvrage, que l'on a coutume de citer comme le modèle du goût le plus pur. Nourri de l'étude des Grecs et de Cicéron, curieux amateur des

»

beautés du langage, Quintilien prétendit rendre ea l'éloquence sa grandeur par de sages conseils ^sur la manière d'écrire. Mais dans son livre, trop ^scholastique, la plus haute destination de l'élojquence lui échappe ou l'effraye ; il en parle , comme d'un art ingénieux et difficile, que l'on lapprend à force de soin, en joignant au talent naturel le travail et la probité; mais, à ce qu'il 'paraît, cette probité n'est pas celle d'une ame libre. Quintilien prodigue à l'odieux despote de Rome les plus vils éloges; non-seulement il en fait un Dieu, il le loue même d'être un grand poète, ce qui devait coûter davantage à sa conscience de critique ; il le félicite aussi d'avoir banni les philosophes; il s'indigne que ces hommes se

soient crus plus sages que les empereurs, et les accuse dans les mêmes termes, dont les délateurs s'étaient servis contre Thraséas. Faut-il s'étonner, après cela, que Quintilien, si habile maître d'éloquence, ait composé lui-même de froides et emphatiques déclamations? Son goût si juste et si délicat dans l'analyse des anciens orateurs l'abandonnait alors, ou ne lui servait pas; car il lui manquait la grande inspiratien de l'éloquence, sans laquelle les leçons du goût ne sont rien. Qu'importe, en effet, que l'on étudie l'art des paroles, que l'on calcule l'élégance et l'harmonie , quand tout mouvement fier et libre est interdit à

l'ame? Que pouvaient apprendre les conseils de Quintilien aux hommes abattus par la cruelle et soupçonneuse tyrannie qu'il flattait devant eux ?

A la vérité, les esprits qui survivent à cette oppression , et qui ne sont pas flétris par elle, y prennent un surcroît de vigueur et d'originalité. L'empire de Domitien, plus court et plus violent que celui de Tibère, ne corrompit pas autant les ames. Tacite eut le bonheur d'écrire sous Trajan avec les souvenirs profonds et l'indignation , longtemps étouffée, des tyrannies précédentes; l'histoire est pour lui comme une tardive vengeance ; l'oppression qu'il a soufferte l'a rendu contemporain de toutes les autres oppressions; elle le fait remonter jusqu'à Tibère; il écrit, avec le souvenir de ce qu'il a senti., le passé qu'il n'a pas vu : aussi jamais ouvrage ne fut plus vrai par les couleurs. Tacite a l'air d'un témoin d'autant plus fidèle, qu'il est encore ému. Quand on lit dans Pline le Jeune l'anecdote de ce Romain, qui, tourmenté d'un mal sans remède, diffère de se donner la mort, pour survivre à Domitien, on conçoit le génie de Tacite et sa longue impatience. Mais si le passage d'un affreux despotisme à la douceur des règnes de Nerva et de Trajan, si la joie de survivre à la tyrannie, si l'espoir d'en prévenir le retour en la flétrissant, si l'émotion du citoyen et l'austérité du sage donnent au livre de

Tacite un caractère inimitable , on ne peut supposer cependant que même sous Nerva et sous Trajan, le champ du génie fût aussi vaste que dans l'ancienne liberté grecque. Le pouvoir de Trajan était un despotisme réparateur et doux; il permettait la censure des tyrans, il ne pouvait la redouter pour lui-même. La simplicité de ses manières, sa modération allégeaient le joug de l'empire, mais ne l'ôtaient pas : une si longue habitude, ces reprises de tyrannies si fréquentes et si cruelles avaient d'ailleurs énervé la force des ames.

Hormis l'histoire portée si hautpar Tacite, cette époque ne vit fleurir que l'érudition et les panégyriques. Dans les lettres ingénieuses de Pline, consul sous Trajan , on aperçoit la petitesse des intérêts laissés aux citoyens; on y parle beaucoup de poésies lues dans des cercles, de déclamations entendues dans les écoles, de plaidoyers élégants et fort applaudis. C'est une chose curieuse que l'air de triomphe avec lequel Pline s'attache à quelques faibles simulacres de liberté permis par Trajan. «Le sénat, dit-il, ne s'est séparé qu'à la a nuit; il a été convoqué trois jours; il a siégé » trois jours : noble spectacle et digne de l'anti» quité \* ! »

Dans ces joies enfantines d'une imagination

\* Jam hoc pulchrum et antiquum senatumnocte dirimi, triduo vocari, triduo contineri. ( Plin. Epist. )

républicaine, on surprend le secret que tout Romain éclairé portait au fond du cœur. Mais lorsqu'on lit une lettre où Trajan refuse d'autoriser une petite association pour réparer les bains d'une ville d'Asie, parce que, dit-il, toute réunion, toute société d'intérêts privés est une chose contraire à notre empire, on reconnaît le vice du pouvoir absolu. Beaux esprits, rhéteurs brillants, ingénieux panégyristes , cette époque en produisit un grand nomhre qui ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais elle n'eut qu'un génie original, Tacite. En lui seul étaient la voix du peuple, la liberté du sénat et la conscience du genre humain.

Cependant le sentiment qui avait inspiré Tacite, l'indignation, en passant dans une ame moins forte et moins pure, a fait aussi le talent de Juvénal. Ce n'est point parce qu'il fut élevé dans les cris de l'école, c'est parce qu'il se sent libre, au moins contre le passé, que Juvénal s'emporte en expressions si véhémentes ; il traîne aux gémonies les anciens tyrans, les Tibère', les Domitien, les Séjan, les Messaline : ses vers ont tout le cynisme de la vengeance populaire; il lui doit aussi son énergie mâle et terrible ; c'est le plus grand poète des lettres romaines en décadence, parce que ce fut le plus libre. Malheureusement toutes les souillures de l'antiquité, redoublées par la

longue domination des Césars, infectent les

:hants de sa muse effrontée.

I Cependant, à cette époque de corruption si jrofonde, et sous ce gouvernement si absolu , lors néme qu'il se montrait modéré, une grande et .;iiblinie nouveauté cheminait dans le monde, à ;ravers les ruines mal soutenues de l'ancienne société romaine. Du fond de l'Assyrie, de ville en ville, sur cette longue traînée de civilisation grecque, répandue dans l'Asie mineure , un culte nconnu gagnait de proche en proche ; on le voit partout jeter sur son passage de petites colonies pleines d'une pureté enthousiaste, et libres, pointue on l'est quand on veut mourir.

Aussi combien étaient puissantes les paroles de

pes premiers apôtres ! que leur mission était nouvelle et grande! Tandis que Ton déclame à Rome, lue l'on fait des vers et des panégyriques, quelle jîst cette éloquence qui agit comme un glaive,

,:oupe tous les liens de l'ancien monde, en forme lie nouveaux, réunit le Grec et le barbare, le

»

ijuif et le gentil, brave les édits des empereurs, la jalousie des prêtres païens, les présugés d'un ipeuple féroce, et suscite tout à coup une société immense et nouvelle au milieu de cet empire, 01\ Trajan n'avait pas voulu souffrir une réunion de quelques ouvriers ! C'était le christianisme à sa naissance ; c'était la liberté morale réfugiée dans lia religion.

I.

DE

L'EMPEREUR JULIEN.

UNE société peut long-temps exister sans arts, et sans littérature. Quelques chants populaires font toute sa poésie ; quelques traditions, ses annales : elle n'a pas d'autres philosophes que ses prêtres. Mais lorsqu'un peuple favorisé par le climat, et développé par les institutions, s'est adonné aux lettres , elles deviennent une partie de sa vie et de sa puissance ; elles ne peuvent s'affaiblir ou disparaître, sans que l'esprit de la nation elle-même semble baisser et s'éteindre. Liées au culte, aux traditions, aux mœurs de l'Etat, les lettres en suivent les progrès, le déclin et la chute. Elles vivent et meurent avec lui. Considérées sous ce dernier point de vue, elles deviennent, dans leur stérilité même, une curieuse instruction , et l'image la plus fidèle des derniers moments d'une société. Quand on les voit, pau-

vres d'imagination, et faibles de raison, commenter de vieux faits, reprendre de vieilles disputes, s'obstiner pour des opinions détruites, c'est que la société est devenue comme ces vieillards qui redisent le passé, et n'ont plus ni sensation , ni mémoire du présent. Heureux si près de cette civilisation qui meurt, il s'élève une autre civilisation animée d'un esprit fécond et nouveau : c'est la métempsycose d'un empire; et les époques se succèdent alors pour lui, comme les générations dans une famille.

Ces transitions climatériques, ces maladies de renouvellement sont souvent mortelles aux peuples qui les éprouvent. La société romaine périt dans le passage du polythéisme au culte chrétien ; en quelques siècles tout fut changé, depuis la race d'hommes, jusqu'au nom des lieux. Et ce n'était pas seulement des invasions de peuples étrangers, des colonies de barbares qui avaient fait cette révolution. Elle sortait de la lutte intérieure de l'ancienne Société, dont les éléments ne pouvaient plus, ni compatir ensemble, ni s'améliorer par eux-mêmes.

On est frappé- de cette idée, quand on parcourt les derniers monuments de la littérature païenne, témoignages de l'ancien monde, près de finir. On croit lire des rêveries de vieillard, et des songes fièvreux de mourant; mais cet

état même est curieux à constater, et dément l'opinion vulgaire qui regarde l'indifférence religieuse des peuples, comme un signe d'épuisement social.

Pour ne s'arrêter qu'au polythéisme grec et romain, jamais il n'inspira tant d'ardeur superstitieuse, jamais il ne fut défendu par de plus mystiques enthousiastes, que dans le siècle qui précéda sa ruine, et celle de l'empire. Il était devenu la folie de ses derniers sectateurs; et il avait pris, par la contradiction et le désespoir, une exagération plus absurde que la crédulité des premiers temps. Car l'imagination qui fait l'utopie du passé, et qui rève sur des souvenirs, a tout l'entêtement du préjugé, et toute l'impétuosité u'e l'esprit novateur.

Le chef de cette société > ou plutôt de cette école, fut Julien que l'on a traité tour-à-tour d'apostat, et de philosophe, et qui n'était qu'un fanatique du passé. Que l'on se figure en effet un jnouveau culte, s'emparant du monde, le patriotisme local remplacé par une fraternité cosmopolite, l'ancienne philosophie, l'ancienne éloquence dédaignées pour des idées nouvelles, les anciens rites chassés par des rites nouveaux, puis les crimes d'une politique barbare mêlés à la victoire et aux vertus des chrétiens. Un jeune princeplein d'imagination et d'enthousiasme souffre dans l'exil

la tyrannie ombrageuse de Constance, qui a fait périr toute sa famille. Constance est chrétien ; c'est assez pour que Julien soit polythéiste. Constantin a détruit l'ancien culte de l'empire ; c'est assezpour que Julien veuille le rétablir. Il y trouve de grands exemples de vertu qu'il adore; et son fanatisme, qui cherche partout des prétextes, se croit justifié par la philosophie de Marc-Aurèle.

Alors dans le chaos d'idées anciennes et nouvelles qu'il rassemble, despote, et républicain , païen dévot, et païen novateur, plagiaire du christianisme qu'il proscrit, chargeant de cérémonies bizarres le paganisme qu'il épure, sacrificateur, devin, général, empereur, sophiste, Julien réunit dans sa personne tous les rôles du paganisme, et leur imprime un nouveau caractère par cette espèce de superstition raisonneuse et préméditée qu'il se donne à lui-même.

Quand nous lisons l'histoire, quand nous entendons un chrétien du quatrième siècle, s'écrier au nom de Julien : It Il fut traître envers Dieu , mais non traître envers l'univers, JI nous pensons bien qu'il y avait de la grandeur et du génie dans cet homme singulier; mais c'est surtout comme représentant de l'ancienne société, comme témoignage de la lutte contre le temps, qu'il mérite d'être étudié.

En effet, au milieu même de cette infatuation

du passé, dont il est saisi, dans cette tentative si hardie de reconstruire l'ancienne croyance du monde, les idées nouvelles l'assiègent, et le pénètrent; il voudrait étre plus superstitieux que le roi Numa; il voudrait enchérir sur les fables poétiques d'Homère ; il cherche à croire plus que l'on n'a cru jamais, comme pour mettre en sûreté les débris des traditions païennes; et cependant il appelle la morale au secours du dogme chancelant. Il se défait du préjugé grec et romain contre les juifs ; il reconnaît \* le dieu suprême qu'ils adorent; et dans sa restauration religieuse, en même temps qu'il multiplie les sacrifices sanglants, et tout l'appareil du culte païen, il voudrait établir, près de chaque temple, des instructiotl morales et des hôpitaux.

Ainsi, le génie entreprenant de Julien ne pouvait se renfermer dans les bornes des anciennes opinions qu'il prétendait rétablir ; et retenu par une imitation superstitieuse du passé, il était emporté cependant par les idées nouvelles qui dominaient son siècle. Homère est pour lui, comme la Bible pour nos prédicateurs ; il y prend des préceptes de charité ; il refait avec la morale chrétienne les fables sensuelles du polythéisme, et cache des idées nouvelles, sous des mots antiques.

\* Juliani opera, passim.

En même temps il affecte de regarder le paganisme de son temps, comme une corruption du véritable paganisme qu'il cherche dans la plus obscure antiquité.

Ce singulier travail devait affaiblir le génie naturel de Julien. Aussi son éloquence est-elle à la fois mystique et subtile, pleine d'emphase et de sophismes. Rien n'est vrai, rien n'est simple, dans cet effort pour vivre hors de son temps , pour imiter, pour exagérer une civilisation qui n'est plus.

Julien , par sa haine aveugle contre le christianisme, par son esprit rigide et moqueur, par sa forte volonté qui le fit général et conquérant, malgré son goût pour les études etle repos philosophique, offre de grands traits deressemblance avec Frédéric. Ces deux ames avaient été jetées dans un moule semblable ; et la différence des temps fit peut-être seule le grand contraste qui se mêle à leurs nombreuses analogies. Tous deux nés près du trône, ils eurent à supporter une jeunesse pleine d'entraves, de périls, et menacée par la dure tyrannie de leurs proches. Julien fut emprisonné dans un cloître; Frédéric dans un château fort. L'un redouta la cruauté de son oncle Constance ; l'autre la colère d'un père implacable ; tous deux furent préservés par le besoin que le trône avait d'un héritier; tous deux passèrent ce temps de rude épreuve dans la philosophie et les

lettres , en s'attachant précisément aux études qui leur étaient le plus interdites. L'un élevé de force dans le christianisme, dévorait en secret les ouvrages des sophistes païens ; l'autre menacé par un père qui aurait voulu brûler tous les livres, recevait furtivement les ouvrages des plus hardis écrivains du dix-huitième siècle. Frédéric dans les donjons de Spandau s'animait en lisant Voltaire , comme Julien dans l'église d'Antioche , en étudiant le sophiste païen Libanius. Cette contrainte également éprouvée , ne fit qu'exciter également deux esprits vifs et pleins de vigueur. Ils eurent la haine des opinions qu'on leur avait imposées , et le fanatisme de celles qu'on leur avait défendues. Mais la philosophie de Julien fut empreinte de la superstition de son temps ; elle fut austère et mystique; celle de Frédéric eut la licence et le scepticisme du sien. Julien eut les mœurs pures et la tête exaltée; Frédéric eut les mœurs corrompues, et le cœur dur.

La philosophie de l'un et de l'autre, venant en partie de leur orgueil, ne les défendit pas de l'ambition. Julien mis à la tête d'une armée, avec sa démarche négligée, son attitude pensive, ses doigts tachés d'encreparut d'abord un sophiste hors de sa place : Frédéric devenu roi, et n'ayant pas oublié ses leçons de philosophie épicurienne , s'enfuit à sa première bataille ; mais

bientôt Julien et Frédéric devinrent de grands généraux , firent admirer leur courage, et enlevèrent après eux les cœurs des soldats.

Ici la comparaison s'arrête. L'une des deux existences fut courte, moissonnée au milieu de sa tâche, après dix-huit mois de règne. Frédéric remplit toute la carrière de la vie humaine, acheva ses desseins et jouit de sa gloire. On ne peut dire ce qu'eût essayé Julien par les armes et les lois. Il est à remarquer cependant qu'il était en lutte avec son siècle; que sa philosophie était rétrograde et stérile, tandis que la philosophie de Frédéric, malgré ses erreurs, se liait au progrès social, et n'excluait pas la liberté sans la vouloir. Julien fut persécuteur, quoique généreux; Frédéric tolérant, parce qu'il était sceptique.

Julien par une victoire d'un moment, et par une tentative insensée, précipita la ruine de l'ancien culte et des anciennes opinions ; Frédéric fut le créateur d'une puissance durable.

ESSAI

6BB

LA VIE ET LES OUVRAGES DE POPE.

LA poésie anglaise, si neuve et si libre dans Shakspeare, si savamment originale dans Mil ton, si facile et quelquefois si brillante sous les pinceaux de Dryden , a donné , dans les beaux ouvrages de Pope , l'exemple de cette élégance ingénieuse et noble , de cette pureté de forme que l'on a nommé le goût classique, et qui fut long-temps le goût français. Après avoir senti les créations immortelles de Shakspeare, après avoir étudié le sublime du génie anglais, dans ce grand poète né de lui-même, barbare et puissant comme son siècle, après avoir contemplé cette ame poétique de Milton , où l'enthousiasme était sans cesse nourri par les études et les souvenirs, on

peut goûter encore les chefs-d'œuvre artistement travaillés de ces talents plus timides qui brillaient au milieu d'une civilisation plus avancée. On voit dans leurs écrits moins le génie personnel d'un homme que le savoir d'une époque ; leurs idées semblent un produit artificiel de la vie sociale. Mais si quelquefois ils reviennent à la nature par des accès d'humeur , s'ils ont les caprices d'une imagination froissée par le monde, alors un intérêt de surprise et de nouveauté s'attache à leurs ouvrages polis avec tant de soin. Tel fut Pope, le plus correct des poètes anglais, et cependant original.

Pope (Alexandre) naquit à Londres le 22 mai 1688 , d'une famille catholique fort zélée pour la t'ause des Stuarts. De trois frères qu'avait eus sa mère, fille d'un gentilhomme du comté d'York, l'un avait péri en combattant pour Charles Ier, un autre était demeuré jusqu'à sa mort au service de ce prince, et le dernier , ayant émigré pendant l'usurpation de Cromwell, était devenu officier général en Espagne.

L'année même de la naissance de Pope, ses parents quittèrent le séjour de Londres , et vinrent se retirer, loin des affaires , à Binfield , dans la forêt de Windsor.

Son père , long-temps occupé de banque ou de commerce, avait vendu tout ce qu'il possédait ;

et ne voulant pas se fier au crédit du nouveau gouvernement, il mit dans un coffre vingt mille guinées , et vécut tranquillement sur ce petit trésor, qu'il entamait chaque année. Entourée des soins les plus tendres , l'enfance du jeune Pope fut très-faible , et très-délicate ; sa voix avait une singulière douceur; on l'appelait le petit rossignol. Il se montra studieux dès qu'il sut lire. Il apprit lui-méme à écrire, en imitant d'abord les caractères des livres imprimés ; et il garda foute sa vie cette petite science qu'il avait dans une singulière perfection, quoique son écriture vulgaire, si l'on peut parler ainsi, fût assez mauvaise.

Vers l'âge de huit ans, il fut mis en pension chez un prêtre catholique, qui, par une méthode que l'on ne suit pas assez, lui donnait en même temps les premières notions du grec et du latin. Le jeune élève lisait aussi beaucoup dans sa langue les versions poétiques d'Homère et d'Ovide. Il profita beaucoup, et fut bientôt après envoyé dans une école à Twyford, près de Winchester, et ensuite dans une autre école à Londres même, à l'entrée d'Hyde-Park. Étant allé de là quelquefois au spectacle, il compila lui-même une espèce de drame tiré de la traduction de l'Iliade d'Ogylby, et mêlé de ses propres vers; il fit représenter cet essai par ses camarades, avec le secours du jardinier de la maison , qui remplit le rôle d'Ajax.

, Boileau, dans son enfance, avait également composé une tragédie avec des lambeaux de romans chevaleresques ; et malgré cette précoce ambition , ni l'un, ni l'autre poète n'était né pour

le théâtre.

à Windsor, dès l'âge de douze ans , le genie naturel de Pope, et son penchant pour la poésie achevèrent seuls, au milieu des inspirations de la campagne et de la solitude, une éducation plutôt faite par les livres que par les maîtres. Pope disait lui-même qu'il ne pouvait se souvenir du temps où il avait commencé à faire des vers. Son père , plus indulgent que ne l'avait été le père d'Ovide, encourageait un instinct poétique qui n'était pas moins irrésistible que iklui du poète romain , et qui sans doute n'aurait pas cédé davantage à la contrainte. Le bon gentilhomme , sans être lui-même fort lettré , indiquait à son fils de petits sujets de poème , lui faisait plus d'une fois retoucher son ouvrage, et lui disait enfin , pour grand et dernier éloge, qu'il avait fait là de bonnes rimes.

Quelque minutieux que soient ces détails, ils expliquent peut-être comment le génie poétique , ainsi préparé, excité dès l'enfance, produisit dans Pope cette maturité précoce , et cette science des vers qui marquèrent ses premiers ouvrages , et que l'on retrouve dans une ode sur la Solitude,

qu'il écrivit dans sa douzième année. L'étude des modèles anglais et de la littérature latine se mêlait à ces jeux poétiques. Il s'exerçait à imiter, et quelquefois à corriger, à remanier , à reproduire sous une forme plus correcte et plus élégante , des vers du vieux Chaucer, ou de quelquccf,oètc brillant et négligé, comme Rochester. Ce genre de travail, ce goût d'exactitude et de pureté , singulier dans un enfant, ne semblait-il pas déjà révéler le caractère du génie de Pope, et cette manière d'écrire plus savante qu'inspirée, plus habile que féconde , plus faite pour imiter avec art, que pour s'appliquer heureusement à des compositions originales ?

Cette étude attentive, et ce soin prématuré de la correction et de l'élégance, produisirent des ouvrages doublement remarquables, par la perfection dn style et par l'âge de l'auteur. Les essais de traduction et les pastorales, l'un des premiers fruits de sa jeunesse, ne portent presque aucune trace d'inexpérience : c'est la maturité d'un poète, mais ce n'est pas la mollesse heureuse et le divin naturel de Virgile ; Pope n'y parvint jamais.

Cependant, poète déclaré dès l'âge de seize ans, il vint quelquefois à Londres, et se lia d'amitié avec plusieurs beaux esprits du temps, qui lui donnèrent d'utiles conseils, et surtout des

louanges , dont sa vanité était insatiable. Il fut accueilli par l'élégant et l'ingénieux Congrève; et il devint le confident de Wycliei,ley , auteur comique plein de verve, qui, dans sa jeunesse, avait été l'amant de la duchesse de Portsmouth à la cour de Charles II.

Le jeune poète revoyait sévèrement les ouvrages du vieux et libre Wycherley, auquel il ne pouvait apprendre la correction et la décence. Il recherchait en même temps l'amitié de Walsh, le plus habile critique de cette époque. Il avait encore pour ami un gentilhomme nommé Cromwell, et sir Trumball, ancien ambassadeur à Constantinople, qui s'était retiré à vVindsor. Il les entretenait de ses lectures et de ses vers, car il paraît n'avoir eu guère d'autre pensée. Il étudiait sans cesse les anciens, depuis Homère jusqu'à Stace, qu'il appelle le meilleur versificateur latin après Virgile \*. Son admiration alla même jusqu'à traduire le premier livre de la Thébaïde, quoiqu'il relevât dans ce poème beaucoup d'hyperboles, d'extravagances, et même des fautes de géographie. Il avait appris l'italien et le francais; étudiait La Rochefoucauld , et admirait fort l'harmonie de Malherbe. Quatre pastorales qu'il avait faites à seize ans furent le premier ouvrage

\* The best versifier, next Virgil. Pope's Letter XVII.

qu'il publia. Dans la même année, en 1709, il mit au jour l'Essai sur la Critique, poème qui ne vaut pas l' Art poétique de Boileau, mais production étonnante par la force de sagacité, la justesse et le goût qu'elle suppose dans un poète de vingt ans : là aussi se montraient cette amertume de satire, ces haines personnelles et violentes contre les mauvais auteurs, dont Pope fut toujours animé, et qui firent l'agitation et le chagrin de sa vie.

Né avec une constitution faible et maladive, plongé dès l'enfance dans les livres et l'étude, n'ayant guère connu que les émotions de la vanité poétique , Pope contracta de bonne heure une sorte d'irritabilité inquiète et jalouse. Il était de taille très-chétive, presque bossu, et s'appelait lui -même la plus petite chose humaine qu'il y eût en Angleterre. Ces désavantages naturels lui attirèrent souvent de grossiers sarcasmes, mêlés à des critiques littéraires ; son humeur s'en aigrissait encore. Presque autant persécuté que Voltaire par les injustices de la satire, il en souffrit, et s'en vengea de même.

L'époque de Guillaume III et de la reine Anne, au milieu des luttes de la liberté publique , avait rendu cependant, à tous les arts de l'esprit, un intérêt que la préoccupation de la vie politique ne leur laisse pas toujours : de grands talents s'é-

levaient à la fois, et étaient assez également distribués entre les deux partis rivaux. Dryden n'était plus, mais Swift faisait la gloire et la force du parti des Torys qu'il défendait avec une véhémence toute républicaine. L'élégant, le correct Addisson, qui semblait né pour être un académicien du siècle de Louis XIV, combattait dans les rangs des Wliigs, avec une amertume ingénieusement tempérée , et uncironie d'homme de cour. Des écrivains diversement célèbres se réunissaient autour de ces chefs , Arbuthnot, Steele , Con grève , Gay , Walsli, et beaucoup d'autres.

Pope, qui par sa religion était, .pour ainsi dire, Tory de naisance, resta cependant assez impartial entre les deux opinions qui se disputaient le bonheur de l'Angleterre, et le plaisir de la gouverner. La passion exclusive de la poésie et peut-être aussi trop d'indifférence ou trop peu de lumières sur les intérêts publics , favorisaient ,en lui cette modération, qui semblait peu d'accord avec son caractère. Probablement il inclinait pour les Whigs ou pour les Torys , suivant qu'il était plus ou moins blessé par les jugements littéraires de l'un ou de l'autre parti.

Le Spectateur, écrit dans l'intérêt des Whigs alors en pouvoir, célébra les premiers ouvrages de Pope , -et même pnblia dans ses feuilles l'églo-

gue sacrée du Messiah, qui suivit de près lé poème sur la critique. Les beaux vers à la mémoire d'une femme infortunée, le joli poème de la Boucle de cheveux enlevée, le poème de la Forêt de Windsor, l'épitre d'Héloïse, se succédèrent promptement, et. marquèrent la place de Pope au premier rang parmi les poètes anglais.

En 1710, le pouvoir était passé tout-à-fait dans les mains des Torys, et le brillant ministère d'Oxford et de Bolingbroke favorisait les lettres par goût et par calcul. La cour même d'Angleterre , cédant à cette inclination secrète qui la reportait vers les exemples du siècle de Louis XIV , songeait à former une académie , sur le modèle de celle qu'avait fondée Richelieu. Swift avait esquissé le plan de cette réunion savante, et Pope était désigné parmi les hommes qui devaient en faire la gloire. Il était, après Swift, l'homme de lettres le plus estimé par Bolingbroke; et peut-étre ce ministre , dans les projets de son ambition, avait-il compté sur le secours qu'il pourrait tirer de la verve du jeune poète.

Mais Pope était d'humeur trop capricieuse et trop libre pour s'assujettir aux vues d'un ministre puissant, méme son ami, et pour servir un parti, même le sien. Lorsque Addisson, en 1713, pour lutter contre l'ascendant des Torys, voulut donner au théâtre sa tragédie républicaine de

Caton , Pope, par un zèle de littérature et d'amitié, employa tous ses efforts et son crédit de royaliste pour faire jouer cette pièce ; il en composa même le prologue , dans lequel il jeta quelques vers très-conformes à l'esprit de l'ouvrage, et qui s'adressaient aux passions que voulait exciter Addisson. IC Ici, dit-il, les pleurs couleront » pour une cause plus généreuse, des pleurs tels » que les patriotes en versent sur les lois mou» rantes : le poète ordonne à vos cœurs de s'ani» mer de l'antique ardeur, et demande aux yeux » anglais des larmes romaines\*. » Au reste , Bolingbroke lui-même, tout ministre et Tory qu'il était \*\*, affecta de s'associer au zèle de Pope, et

\* Here tears shall flow from a more generous cause ,

Such tears as patriots shed for dying laws :

He bids your breasts with ancien ardour rise, And calls forth roman drops from british eyes.

n Il faut remarquer au reste que, malgré la chaleur des partis politiques , jamais en Angleterre, même à cette

époque, le pouvoir ne se montra persécuteur pour les lettres , et ne proscrivit l'indépendance des opinions.

Le poète Congrève, fort attaché au parti Wigh, et ancien ami de lord Hallifax , occupait une place considérable ; comme on témoignait un jour quelque crainte pour lui devant lord Oxford, ce ministre, s'indignant d'une pareille idée, répondit avec vivacité :

Non obtusa adeo gestamus pcctora Poeni.

Notre époque ne fournira guères de pareilles anecdotes,

d'applaudir les maximes de liberté proférées par

Caton.

Cependant Pope, que la religion éloignait des emplois, et qui n'était pas homme à s'enrichir par la faveur ministérielle, voulut chercher dans son talent une honorable indépendance. A l'âge de vingt-cinq ans, consommé dans tous les secrets de son art, mais averti peut-être que la gloire d'une grande composition originale lui était refusée, il forma le projet d'une traduction, de 1 liade. Si jeune encore, ayant fait presque luimême son éducation par la lecture, et surtout en s'exercant à composer des vers, Pope paraissait manquer de quelques unes des connaissances que demandait une si vaste entreprise. Mais une étonnante application d'esprit, et une facilité merveilleuse suppléèrent à tout. Les ennemis de son talent avaient publié qu'il ne savait pas le grec ; d'autres insinuaient qu'il était jacobite dans le cœur. Toutefois l'annonce de ce grand projet d'ouvrage fut accueillie par de nombreuses souscriptions de la ville et de la cour. Dans l'intervallè de cinq ans, Pope fournit la carrière qu'il s'était proposée; et, à l'âge de trente ans, il eut publié cette traduction célèbre, le plus beau

et nos hommes d'État ne peuvent s'appliquer la citation de lord Oxford.

monument, peut-être, de la versification anglaise. On admira généralement un si grand travail, où l'immensité de l'entreprise n'avait rien ôté au soin des détails.

Addisson, envieux, quoique honnête homme, devint le détracteur, et voulut être le rival de Pope. Il fit paraître, sous le nom d'un poète subalterne, une traduction en vers du premier livre de l'Iliade, et la vanta comme un chef-d'oeuvre.

Pope se vengea par d'excellentes satires contre le poète devenu ministre ; il accusait son despotisme jaloux, et le représentait comme un sultan qui s'entoure d'esclaves et de muets , et qui croit ne bien régner qu'en étranglant ses frères. Leurs amis voulurent en vain apaiser cette querelle; Pope, en sortant d'une entrevue ménagée pour réunir les deux poètes, fit des vers contre Addisson, et les lui envoya.

Malgré cette caustique amertume dontil donna tant d'autres marques , Pope était singulièrement touché du plaisir de la vie champêtre. Il n'avait quitté la forêt de Windsor que vers la fin du ministère tory, à l'époque où le crime tenté par Preston fit remettre en vigueur les lois de surveillance contre les papistes. Sa fortune s'étant augmentée par le succès de sa traduction d'Homère, et les généreuses souscriptions de ses amis, il se hâta de chercher quelque agréable retraite.

En 1718, il acheta cette maison de Twicken- ham, illustrée comme le Tibur d'Horace, mais due tout entière à l'argent du public, qui vaut mieux que les largesses d'Auguste.

Ayant perdu son père, qu'il avait tendrement aimé, il se retira dans ce charmant asile avec sa. mère, qu'il honora toujours d'un soin religieux, et dont la vie se prolongea jusqu'à l'extrêmevieillesse. Pope, qui n'avait voulu recevoir aucune faveur des ministres torys, fut fidèle à leur disgrâce. En publiant les œuvres de Parnell,son ami, il saisit l'occasion d'adresser à lord Oxford, persécuté par les Whigs , une dédicace en beaux vers.

Après l'Iliade, Pope entreprit de traduire l'Odyssée ; mais la patience et le courage lui manquèrent dans ce travail, et il en abandonna la seconde moitié à deux poètes subalternes, qui versifièrent à sa place. Il est superflu de dire que cette version parut fort inférieure à la précédente. On ne retrouve pas deux fois l'enthousiasme en traduisant.

Las de ce travail, qui fut moins bien accueilli, Pope, ayant toujours à se plaindre des critiques et des auteurs , et, cette fois, étant aussi fort mécontent des libraires, réunit toutes ses animosités dans un poème célèbre , la Dunciade, monument de verve satirique, de mauvaise humeur, et sou-

vent de mauvais goût, dans lequel figurent et le journaliste Dennis et lord Harvey , et le libraire Lintot, et tant d'autres personnages bizarrement assemblés.

Vers ce temps , Pope éprouva un accident qui faillit lui coûter la vie; passant sur un pont de la Tamise, le carosse où il était fut précipité dans le fleuve par les chevaux qui s'emportèrent. On retira Pope, en le faisant sortir par la glace brisée de l'une des portières. Voltaire, alors à Londres, lui écrivit avec un vif intérêt, et le visita. Mais Pope, à la fois grave et caustique, ne se plut pas à la brillante gaieté de Voltaire, et le trouva peu religieux.

Pope fit une noble diversion aux nouvelles haines qu'avait excitées la Dunciade, en publiant ses belles épîtres de l'Essai sur l'Homme, qui furent d'abord admirées , sans que l'on en connût l'auteur : elles étaient le fruit des entretiens de

Pope avec Bolingbroke , ce grand homme d'état, érudit, philosophe, incrédule et jacobite. Bolingbroke, écrivant à Pope, après la publication de la première épître, lui rappelle avec beaucoup de grâce les démonstrations philosophiques qu'il avait souvent faites, à la prière du poète, dans son petit jardin de Twickenham : « Champ, » dit-il, désormais assez vaste pour mon ambi) > tion;) » et il le félicite de les avoir si fort em-

bellies par le charme des vers. Pope paya noblement le secours de Bolingbroke par le magnifique hommage qu'il lui adressait à la fin de la quatrième épître. Ce qui relève encore cet hommage, c'est qu'il s'adressait à Bolingbroke, déchu tout à la fois de ses honneurs et de sa popularité, au moment où, revenu d'un exil injuste, ayant gâté son malheur par des fautes, il perdait aux yeux du public le mérite de ses grandes actions et celui de ses disgrâces.

Bolingbroke, en effet, poursuivi par la haine implacable des Whigs, pour cette paix d'Utrecht d'abord si glorieuse, accusé, peut-être sans motif, d'avoir voulu trahir la maison d'Hanovre, avait fui sa condamnation, et était venu en France fournir des preuves à ses ennemis en se faisant. secrétaire du prétendant, qu'il abandonna bientôt avec de.lâches insultes, pour obtenir un rappel humiliant qui le ramenait en Angleterre sans rang politique, sans parti, et même sans persécution.

Dans une respectueuse pitié pour tant de génie et d'abaissement, Pope, voulant rendre à cette grande ame, abattue par ses fautes, la conscience d'elle-même, lui adressa ce pompeux éloge, cette apothéose vengeresse qui termine l'Essai sur l' Homme, et que l'on peut placer au rang des plus beaux vers qu'un noble sentiment ait jamais

inspirés à un poète. On peut remarquer même que ce secours si généreux fut la date des nouveaux et heureux efforts de Bolingbroke pour reprendre, par ses ouvrages, de l'ascendant sur l'Angleterre, et pour retrouver l'estime publique à défaut du pouvoir.

Bolingbroke, en effet, ne rentra pas dans la chambre des pairs, d'où il avait été banni par cette espèce de coup d'état légal qui fait un peu de honte à la liberté anglaise; mais il secoua le joug d'inaction que le rusé Walpole faisait peser sur lui par de fausses promesses. Il éleva dans des écrits publics une voix éloquente contre un ministère astucieux et corrupteur. Il ne fut plus jacobite ou.tory, mais citoyen anglais. Repoussé vers la liberté par l'injustice, il défendit avec chaleur tous les vrais principes, tous les droits populaires qu'avaient méconnus les Stuarts. Il donna des leçons d'indépendance aux Whigs eux-mêmes; et s'il ne renversa pas le pouvoir de Walpole fondé sur la base trop solide d'une servilité vénale , du moins il concourut puissamment à maintenir la constitution et l'honneur public ; il protesta par ses écrits contre la soumission intéressée de la chambre des communes; il exerça constamment et il entretint par l'exercice cette liberté de la presse, sauvegarde de tous les droits, indispensable appui de toute constitution, telle-

ment sacrée pour les Anglais que dans une admi- j nistration de vingt ans, Walpole lui-même n'osa jamais y porter la moindre atteinte, et que, ne pouvant l'acheter, il avoua qu'elle était plus forte que lui, et n'essaya pas de la détruire.

Pendant cette lutte difficile et longue, Boling-'i broke n'avait pas d'ami plus fidèle, de confident plus intime, que le poète de Twickenham. Il visitait souvent le modeste asile de l'Horace anglais ; il s'y reposait de la controverse politique par des entretiens de littérature et de philosophie. Dans ces allées irrégulières, qu'il appelle lui-même la nouvelle académie, il retrouvait au milieu de quelques amis le feu de son éloquence, et répandait avec profusion le trésor de ses idées et de ses . souvenirs. Pope lui avait consacré une espèée de • monument. Son jardin, sur les bords de la Tamise, se terminait par une grotte artistement formée de rocailles, et qu'il a décrite plus d'une fois. A l'entrée de ce réduit poétique on lisait cette inscription gravée sur le marbre : « 0 vous qui » aimez le spectacle de la nature sans soupirer » après ses trésors , regardez et admirez ! C'est » ici la grotte sacrée où Bolingbroke vint se re» poser et méditer; où Windham, prêt à quitter » la vie , ne faisait de vœux que pour la gloire » de ses concitoyens ; où le zèle pur de Windham » passait dans le cœur de Marchmont... Mais éloi-

» gnez-vous de cet asile, ô vous qui n'avez pas » le courage d'aimer la patrie et la pauvreté. »

L'Essai sur l'Homme suscita contre Pope un nouveau genre de critique. On accusa la philosophie chantée par le poète d'être irreligieuse, au moins dans les conséquences. Par bonheur , le savant et fougueux Warburton, jusque- là censeur assez amer de Pope, s'avisa de prendre parti pour les principes de l'Essai sur t-gomme , et défendit le disciple de Bolingbroke en le couvrant de son orthodoxie théologique et anglicane.

Pope, rassuré par un tel appui, continua, dans quelques épîtres, de s'exercer sur ces problèmes philosophiques auxquels la précision savante et les formes habiles de son style se prêtaient heureusement. On voilmême, par une de ses lettres, qu'il avait formé le projet de parcourir, dans plusieurs poèmes, toutes les grandes questions de la métaphysique et de la morale.

Mais sa faible santé, détruite aux approches de la vieillesse, ne lui permit pas de suivre ce grand travail. Le plus cruel chagrin de sa vie fut la perte de sa mère, qui mourut à l'âge de quatre-vingttreize ans ; cet homme, si capricieux et si chagrin , n'avait jamais eu pour sa mère que la plus inaltérable douceur, et l'âge si avancé où elle parvint avait transformé latendresse de Pope en un culte presque religieux. Son cœur, trop acces-

sible à la colère et à la haine, connut aussi l'amitié. Il paraît avoir aimé, de l'affection la plus constante, le poète Gay, esprit sage et doux, auteur de plusieurs ouvrages élégants , niais sans génie. Il le perdit presqu'en même temps que sa mère, et ne fit plus que languir , affaibli chaque jour, et découragé par les souffrances de l'ame et du corps.

Une autre affection qu'il avait éprouvée ne fut pas heureuse. Il aima long-temps une jeune et spirituelle Anglaise, miss Blount; et les journaux satiriques du temps n'épargnaient pas les allusions sur cette tendresse, qui, sans doute, était fort pure. Dans les derniers temps de sa vie, lorsque Pope était déjà malade d'une hydropisie de poitrine, miss Blount négligea celui qui l'aimait depuis tant d'années. Elle vint enfin, à la prière des amis du poète. Lorsqu'elle parut sur la petite terrasse du jardin au fond duquel Pope était assis, il se leva avec empressement malgré sa fai blesse. Quelques amis s'avancèrent pour recevoir la jeune dame, qui laissa échapper quelques cruelles paroles sur son étonnement que Pope vécût encore.

Accablé d'infirmités et de vieillesse à l'âge de 56 ans, Pope mourut le 2 mai 1744 , pleuré de quelques amis , et surtout de Bolingbroke, dont l'esprit supérieur et l'ame ardepte, mobile , ca-

pricieuse, paraissent avoir éprouvé pour Pope une affection à peu près invariable.

1 Pope méritait et sentait l'amitié. Une des dernières paroles qu'il dit avant de mourir fut celle-ci : I' « Il n'y a de méritoire que la vertu et l'amitié ; et » en vérité , l'amitié est elle-même une partie de » la vertu. » Par son testament, il disposait de sa fortune en faveur de miss Blount, et léguait \* quelques livres et d'autres marques de souvenir à ses principaux amis.

Les biographes anglais se sont attachés à nous transmettre beaucoup de particularités minutieuses sur la vie et la personne de Pope. Elles prouvent que ce grand poète fut sujet à bien des petitesses ; mais elles n'altèrent en rien l'idée . qu'on aime à se former de la droiture et de l'honnêteté de son cœur. Il eut les impatiences et les caprices de l'amour-propre gâté par Je succès, l'humeur irritable d'un poète, et la malignité d'un homme d'esprit. Il vécut avec les grands; mais il ne porta dans ce commerce ni calcul, ni flatterie, et abusa même habituellement, avec tout l'égoïsme de la mauvaise santé, des complaisances qu'il trouvait dans le monde, et qui venaient à la fois d'admiration pour son talent, et de pitié pour sa frêle existence. On rapporte qu'un jour, dans une réunion à table chez lui, il s'endormit, pendant que le prince de Galles, son

illustre convive, dissertait sur la poésie. La vie de Pope fut constamment tourmentée par des querelles littéraires; on s'étonne de trouver parmi ses ennemis la spirituelle lady Montague, qui, pendant qu'elle voyageait en Orient, lui avait écrit des lettres charmantes. Mais la vanité du poète, et sa capricieuse humeur se blessaient aisément.

Lady Montague se crut désignée,par quelques allusions assez obscures, dans une des satires de Pope; elle s'en vengea par une méprisante froideur. Pope dans son dépit, l'attaqua dès-lors en style de Juvénal; et ce qui peut nous surprendre sans justifier Pope, lady Montague répliqua sur le même ton, et accabla le poète des plus libres sarcasmes, sur sa personne et sur sa taille.

Le déchaînement des ennemis de Pope ne lui épargnait aucune des humiliations de la satire. Il jouissait cependant d'une grande renommée dans le monde, et conservait d'illustres amis. La reine Caroline marqua plus d'une fois le désir de le visiter dans sa retraite; et Pope évita cet honneur. Walpole lui-méme respectait dans l'ami de Bolingbroke le plus grand poète de l'Angleterre; et l'on assure que ce ministre qui avait, comme on sait, beaucoup de crédit sur le cardinal Dubois, fit donner un évéché en France, à la recommandation de Pope; dans tous les cas, au reste, cette

recommandation, était plus orthodoxe que celle dont s'était servi Dubois lui-même, pour obtenir le cardinalat.

Le talent de Pope, si pur, si brillant et même si fécond, à l'invention près, semble avoir été mêlé de petitesse, comme son caractère. Uniquement occupé de vers et de style, il tenait note d'un mot, d'une expression : il mettait en réserve le moindre trait heureux qui lui échappait, et ne perdait rien de son temps, ni de son esprit. Des critiques ont même prétendu qu'une étude attentive et une adroite imitation de tous les poètes qui l'ont précédé, était la source presque unique de son talent, et qu'on trouverait à peine dans ses vers, si habilement faits , une expression remarquable qui ne fût dérobée quelque part; mais peu importe d'où viennent les mots : le tissu de la fiction fait le grand écrivain ; et l'on ne peut nier que Pope, sous ce rapport, ne se place parmi les premiers modèles du style et du goût. Il appartient beaucoup plus, sans doute, à cette école savante et correcte dont Boileau fut le chef parmi nous, qu'à l'école irrégulière et brillante que Shakspeare a créée, sans le savoir; mais la sève vigoureuse du génie anglais anime et colore la sagesse de son style.

Si on le rapproche de Boileau, dans les ouvrages où ces deux grands poètes ont traité des sujets

analogues, l'avantage paraît du côté de l'auteur français. Sans comparer l'Art poétique et l'Essai sur la Critique, c'est-à-dire un chef-d'œuvre et une première ébauche, le Lutrin nous semble avoir plus de feu, de naturel et de poésie que laBoucle de cheveux enlevée. Les Gnômes assez péniblement ramenés dans lafiction du poète anglais, ne valent pas la charmante et malicieuse allégorie de la Mollesse ; et Pope met en scène de jolies femmes avec moins de grâce et d'enjouement que Boileaun'ymet des chanoines.Enfin ladunciade, si on l'oppose aux satires de Boileau, est une inspiration de malice et de gaieté beaucoup moins heureuse, et parce qu'elle est plus longue , et parce qu'elle offre moins de force, de finesse et de variété. La satire à mon esprit vaut mieux , à elle seule, que toute la Dunciade. Il ne semble pas non plus que Pope ait connu au méme degré que Boileau, cet art d'une louange noble et délicate, cette ingénieuse urbanité de langage qui rehausse même la flatterie.

Mais si le poète anglais est inférieur quand il veut imiter l'école française du dix-septième siècle , il a, sous d'autres rapports , une incontestable prééminence. L'épître d'Héloïse àAheilard, par la peinture naïve et libre de la passion , par une sorte de mélancolie amoureuse et mystique , alors nouvelle, et toujours difficile à bien ren-

dre , est une des créations les plus heureuses de la poésie moderne. Dans un genre bien opposé, Y Essai sur l'Homme, par le caractère élevé, par le tour philosophique des pensées, par l'application heureuse et neuve de la poésie à la métaphysique, ne fait pas moins d'honneur au génie du poète anglais : mais le grand titre, et le monument du talent de Pope, c'est la traduction de l' Iliade, vaste entreprise que, dans notre langue,

Boileau et Racine avaient voulu tenter en commun , et qui les effraya bientôt.

Les critiques anglais ont exalté cet ouvrage , comme un trésor d'éloquence poétique: ils lui attribuent l'honneur d'avoir fixé l'harmonie de leur langue; ils ont remarqué même qu'il n'existait pas une heureuse combinaison de leur idiome , pas une beauté de style, qui ne fût dans cette version. Il resterait peut-être à demander si le beau naturel, si la grande simplicité d'Homère s'y retrouvent également. La même question s'appliquerait à l'Odyssée, qui, dans quelques parties , n'est pas travaillée par le traducteur avec moins d'art, et une élégance moins curieuse. En admettant, comme le veut Johnson, que les progrès du temps, le raffinement des mœurs ne permettaient pas de reproduire tout entier le caractère antique ; en convenant que Virgile est moins simple qu'Homère, il resterait encore le

regret de voir tous les ornements, tous les artifices de la diction moderne parer cette belle statue grecque, si grande dans sa négligence.

On en concluerait que si la politesse plus raffinée du langage est inévitable, le choix d'un nouveau sujet devient alors nécessaire, et qu'il vaut mieux ne pas traduire, méme avec génie, que d'altérer les mœurs et l'expression en gardant les personnages. Les traductions de Pope, et surtout son Iliade, n'en demeurent pas moins un beau monument de l'art d'écrire dans une langue perfectionnée. Toutefois la gloire de Pope, appuyée sur ce grand ouvrage, ne supposant pas le mérite de l'originalité, a subi plus d'une conlradiction et d'une censure dans la patrie même de ce grand écrivain.

On lui a prodigué le reproche de timidité, de médiocrité ; et la nouvelle école littéraire, surtout, a paru le rejeter assez dédaigneusement. Il est à croire que la force, la pureté, l'élégance du style de Pope survivront à ces injustes dégoûts. Lord Byron déja lui rend un hommage expiatoire. « La tourbe de nos poètes modernes, » dit-il, demande l'ostracisme de Pope, parce » qu'ils sont, comme l'Athénien, fatigués de JI l'entendre nommer le juste. Ils ont élevé une 1) mosquée à coté d'un temple grec de la plus » magnifique architecture. » Sans doute la pos-

térité ne le mettra point au rang d'un Shakspeare ou d'un Milton ; mais il doit demeurer le type de la correction et de l'élégance poétique, dans une langue qui s'étend sur une vaste partie de l'univers.

Au talent de la poésie, Pope joignait celui d'é^crire en prose avec beaucoup de pureté et de verve satirique. Le Traité de l'art de ramper en poésie, et le Martin Scriblerus, ont la malicieuse énergie de Swift. Parmi les lettres nombreuses de Pope, il en est de charmantes, et qui semblent plus naturelles qu'on ne l'espèrerait d'un écrivain si correct et si soigné.

Toutes les productions originales de Pope ont été traduites dans notre langue; quelques-unes plusieurs fois. L'Essai sur l'Homme en particulier, déjà traduit par l'abbé Duresnel, a mérité les efforts et la noble concurrence de Delille et de Fontanes.

Le goût si pur , la poésie correcte de Fontanes, semblaient faits pour imiter Pope, mais ne pouvaient donner à l'Essai sur l'Homme ce qu'on y cherche en vain, l'intérêt et la variété.

D'UN

FRAGMENT D'HÉRODOTE,

TRADUIT

PAR M. COURRIER.

Un homme de beaucoup d'esprit, qui savait supérieurement le grec, et qui avait fait de notre langue une étude particulière et curieuse, a traduit avec soin la moitié d'un livre d'Hérodote, et n'a pas réussi : voilà certes un préjugé tout fait et un argument à priori, contre toute entreprise pareille. Cependant, si l'entreprise manquée par M. Courrier \*, le fut, pour ainsi dire, à dessein; si l'écrivain ni la langue n'ont failli mais seule-

\* On ne saurait publier ces réflexions littéraires sans un triste souvenir. Tout le monde sait comment M. Courrier fut enlevé aux lettres par une fin prématurée, et par un crime horrible, dont la justice n'a pas entièrement éclairci le mystère.

ment le système, alors l'exemple n'est plus décisif. Le savant et le spirituel helléniste, le Swift de l'érudition, et le Lucien du pamphlet politique avait cela de singulier, parmi les érudits, qu'il connaissait à fond tous les tours et tous les détours de notre langue, qu'il l'avait, pour ainsi dire, apprise par cœur, comme une langue morte , et la savait d'instinct, comme une langue vivante : mais cette connaissance profonde et si rare de nos jours, lui avait donné le goût du vieux langage, des formes surannées, des idiotismes. Comme ces tours anciens ont quelque chose de naïf, il avait pensé que l'emploi en paraîtrait toujours naturel, et il écrivait artificiellement avec des paroles simples, négligées, à la vieille française.

Quelque chose manquait à ce naturel, puisqu'il n'était pas involontaire : l'auteur, qui avait trop d'esprit pour ne pas se douter de cela, crut avec raison qu'il pourrait bien user de ce vieux langage appris, de cette langue morte ressuscitée, en l'appliquant à une traduction , œuvre d'imitation et d'industrie. Sur ce plan , il réussit à merveille à restaurer en gothique, le Daphnis et Chloé d'Amyot, auquel les lecteurs français étaient déjà faits, et qu'il corrigea, revit, augmenta, rendit plus agréable à lire, plus naïf, et s'il se peut même, plus français. La naïveté de ce joli roman est, comme on le sait, toute d'A-

myot, qui a jeté ses tours simples, ses locutions un peu traînantes, mais gracieuses , sur les descriptions arrangées, et les subtilités élégantes du romancier grec. Courrier acheva cette bonne œuvre, en traduisant du même style le fragment qu'il avait découvert, et en revoyant tout le reste de la version d'Amyot, souvent inexacte, fautive, altérée par des éditeurs. Mais cet heureux travail qu'il avait fait sur la traduction d'un ouvrage , artificiel dans son origine , et, chose unique , rendu naturel par la traduction, il a voulu le tenter, de prime abord, sur le plus naturel des écrivains, sur un écrivain vraiment simple, sur

Hérodote.

Il s'est dit que le français de notre temps, et en remontant plus haut, que le français de cour et d'académie n'était nullement propre, avec ses formules de politesse, sa pompe et sa bienséance, à rendre les libres récits, les tours irréguliers, et les paroles expressives du vieux historien de la Grèce ; il s'est moqué de Larcher, qui a traduit Hérodote dans un français moderne selon lui, et, selon nous, d'aucune époque , idiome froid , insipide, sans date ni caractère. Partant de là , il a voulu opposer notre naïveté refaite à la naïveté d'Hérodote, notre gaulois à son grec; et comme il possédait Rabelais, Comines et tous nos vieux auteurs, il a mis Hérodote en leur lan-

gue , prenant non pas seulement les vives allures de leur langage, mais imitant jusqu'à leurs entorses, et, s'il faut le dire, boitant comme eux. « Hérodote, disait-il, a peint le monde encore » dans les langes : son style dut avoir, et, de fait, » a cette naïveté bien souvent un peu enfantine, » que les critiques appelèrent innocence de la » diction , unie avec un goût du beau et une » finesse de sentiment qui tenait à la nation » grecque. »

Cela est très-bien dit, mais ne conclut pas ; car notre moyen âge, et notre langue et nos mœurs d'alors n'ont rien de semblable. Les temps décrits par Hérodote, les temps où il vivait et dont il dé. pose par ses récits, et plus encore par son langage, étaient simples, peu cultivés même, dans le sens moderne; mais ils étaient poétiques : les nôtres étaient barbares ; nulle liberté, peu de grandeur, une rusticité bourgeoise , et non cette belle simplicité qui respire dans les pages d'Hérodote.

Voyons les faits : je sais bien qu'à la place Maubert, le cordelier Jean-Petit, monté sur un tréteau, les grands et le peuple assemblés, prononçait une longue harangue, entremêlée de mots latins, pour justifier l'assassinat du duc d'Orléans, le tout dans un jargon digne de sa logique. Mais cela peut-il me donner quelque

idée de cette assemblée de la Grèce aux plaines d'Olympie, de cette fête du patriotisme et de la poésie , où, parmi les courses de chars, les jeux, les hymnes, Hérodote vient réciter aux Grecs les livres de son histoire, qu'ils applaudissent avec transport, et qu'ils nomment du nom des muses ? A cette fête , un jeune homme jeté dans la foule se fait remarquer dans l'ivresse communepar son ardeur, et les larmes qu'il verse en écoutant l'historien de la Grèce; quelqu'un lui dit alors : « Fils » d'Oluros, et toi aussi tu seras grand, puisque » tu répands de si nobles larmes. » Ce jeune homme devint Thucydide. Je voudrais bien savoir si, au pied de l'échafaud où déclamait le cordelier Jean-Petit, il y avait quelque historien ou quelque orateur qui reçût l'enthousiasme en l'é coutant. Monstrelet, ou le religieux de Saint-Denis , ont-ils jamais eu spectacles pareils à ceux de la Grèce, et leur langage, fût-il vrai pour nous, peut-il être bon pour traduire Hérodote ?

Sans doute la langue courtisanesque du grand siècle, quoiqu'elle soit assez fière dans Pascal, dans Corneille et dans Bossuet, n'est pas trèsconforme aux mœurs du moyen âge de la Grèce. Mais notre moyen âge, avec sa grossièreté bourgeoise, ses serfs, ses corporations de métiers, ses hommes d'armes et son commun peuple, ses savants et ses tribunaux qui parlaient latin, n'est

pas fait non plus pour rendre le langage simple, mais poétique, les tournures élégantes et pittoresques d'un historien formé par Homère, et qui forma Thucydide.

Ce n'est pas sans doute qu'il n'y ait dans quelques monuments de notre vieille histoire de précieuses couleurs que l'on pourrait assortir, pour rendre quelques traits du pinceau des Grecs. Nos temps barbares ont eu leur poésie ; car ils ont eu leur merveilleux. Joinville et Froissart sont des poètes à leur manière , et ont plus d'un rapport avec Hérodote ; ils racontent ce qu'ils ont vu, ou ce qu'on leur a conté; ils n'ont rien derrière eux; ils ne savaient que leur langue, et avaient échappé au latin. Froissart surtout est admirable dans son langage, moins vieux que son temps, et plein d'expressions si justes et si vives, qu'elles ne passeront pas ; sa vie aventureuse , son servage à la cour des princes, ses courses lointaines l'ont élevé au-dessus des habitudes étroites du clerc qui vivait dans son cloître, ou de l'échevin qui restait dans sa ville ; il a voyagé comme Hérodote, pour voir et pour faire des récits. En route, et conduisant deux levriers au seigneur de Foix, il s'est enquis près du chevalier Espaing du Lions, comme Hérodote s'enquérait près du grand prêtre de Memphis. Son principal récit est, comme dans Hérodote, celui

d'une grande invasion; il a ses héros, et, non moins impartial que l'historien grec, il les prend dans les deux partis : le Prince noir, Talbot , Clisson, Duguesclin, Charles V.

Hérodote commence son histoire avec une sorte de simplicité poétique et majestueuse, à peu près en ces mots : u Hérodote d'Halycar» nasse raconte ainsi les recherches qu'il a faites, » afin que les actions des hommes ne s'oublient M pas dans la durée du temps , et que les œuvres » grandes et merveilleuses accomplies, les unes » par les Grecs, les autres par les barbares, ne » restent pas sans gloire. » Le chroniqueur français dit avec plus de vivacité : « Pour tous no» bles cœurs encourager, et leur montrer exem» pie en matière d'honneur, je, sire Jean Frois» sart, commence à parler. » Puis il raconte avec cet agréable babil du moyen âge, comment il est venu au monde en même temps que les faits et aventures , et y a toujours pris grande plaisance , plus qu'à autre chose ; comment les grands seigneurs , duc, comtes, barons et chevaliers de quelque nation qu'ils fussent, l'aimaient et le voyaient volontiers , etc., et comment à leur côté, il a recherché la plus grande partie de la chrétienté.

Hérodote, dans le second livre de son histoire, fait intervenir les prêtres d'Héliopolis, qui lui racontent les traditions de l'Égypte ; il paraît pren-

dre lui-même quelque chose de la gravité mystérieuse de ceux qu'il a consultés: « Ce qu'ils m'ont M appris, dit-il, sur les choses divines , je n'ai pas » l'intention de le publier, hormis les noms des » dieux, parce que je crois que tous les hommes M en sont également instruits. Quand à ce que je » pourrais dire des dieux mêmes, je ne le dirai » qu'entraîné par le discours. »

Les témoins de Froissartsont moins imposants, et son récit plus familier ; il vous dit : « Or advint » qu'un écuyer d'Angleterre, ayant vu le livre » que j'avais présenté au roi, imagina, comme je » vis par ses paroles, que j'étais un historien. » Messire Jehan, avez-vous point encore trouvé, » en ce pays , et la cour du roi, qui vous ait dit » ni parlé du voyage que le roi a fait, en cet sai» son, en Irlande, et la manière comment quatre

» rois d'Irlande sont venus en obéissance du roi

» d'Angleterre? et je répondis, pour mieux avoir » matière de parler : Nenny. — Et je vous le » dirai, dit l'écuyer, afin que vous le mettiez en » mémoire perpétuelle , quand vous serez re» tourné en votre pays, et que vous aurez le loisir » et la plaisance de ce faire. De cette parole, je » fus tout réjoui, et répondis : Grand merci. Lors » commença le chevalier de parler, et dit.... »

Il est inutile de multiplier les exemples , pour montrer que cet enjouement de troubadour, cette

insouciance gaie ne ressemble pas au langage homérique de l'historien grec. Que si l'on quitte Froissai t pour regarder nos autres chroniqueurs, la différence est plus sensible encore. Prenez les beaux récits d'Hérodote, la mort du fils de Crésus, le voyage de Solon chez le roi de Lydie, l'entrée de Xercès dans la Grèce, la bataille de Salamine: ce sont des fragments d'Homère; Thémistocle parle comme Achille. Quelques-unes même des narrations d'Hérodote ont l'air d'une allégorie morale, plutôt que d'un récit exact. Ailleurs, quand les faits sont contés avec le plus de détails, cette exactitude est poétique, ces détails sont des images tracées pour un peuple qui a fait son éducation dans les poètes, et ne retient que les choses dont il est ému. Sans faire tort à la vieille France , il faut avouer que les châtelains, les clercs, les bonnes villes et les serfs, n'avaient pas dans leurs mœurs cet éclat de la Grèce orientale qui respire dans l'idiome d'Hérodote. Les deux langues ne sont donc pas faites pour se traduire réciproquement; ce n'est pas le méme naturel, ni le même tour d'imagination. Les mots répétés dans Hérodote, les phrases simples , les maximes courtes et de morale commune, annoncent sans doute un peuple qui n'est encore ni subtil, ni rhéteur; mais tout le reste annonce un peuple libre et passionné pour les arts. Quand

Hérodote écrivit, on avait applaudi sur le théâtre d'Athènes les Perses d'Eschyle, cet hymne du patriotisme et de la gloire, où la poésie prodigue ses plus riches couleurs. Les ames des Grecs s'étaient élevées à cette espèce d'idéal poétique qu'ils portaient dans leurs actions comme dans leurs ouvrages. Il y a de grandes choses dans notre moyen âge, mais rien de semblable à cela. Quelques caractères furent héroïques ; quelques arts même furent cultivés avec un rare génie; l'architecture surtout fit des choses admirables. Elle rendit, si l'on peut parler ainsi, de grandes idées avant que la parole sût les exprimer. La pensée principale de ces temps , la religion fut plus éloquente dans les monuments que dans les écrits. La construction de quelques églises gothiques est sublime de hardiesse et de majesté; mais les drames appelés mystères que l'on composait au même temps sont pitoyables. Les arts de l'esprit n'avaient encore aucune grandeur. Le XIV, siècle a produit l'avocat patelin , farce admirable que Pasquier avait raison de préférer à Plaute ; mais vous ne trouverez pas dans la langue de cette époque une scène grave et forte. Cette langue même n'avait rien de fixe et changeait rapidement, parce que nul type frappé au coin du génie ne restait encore dans la mémoire. Hérodote, au contraire, dans la liberté de ses expressions,

parle cependant la langue d'Homère, c'est-àdire , de toute une école poétique qui avait marqué le premier âge de la civilisation grecque.

Avant lui, et jusqu'à lui, grand nombre d'auteurs avaient écrit l'histoire dans tous les dialectes de la Grèce, Eugéon de Samos, Eudème de Paros, Hécaté de Milet, Acusilaïs d'Argos , Charon de Lampsaque, Amelesagoras de Chalcédoine.

Parmi les devanciers ou contemporains d'Hérodote , on compte encore Hellanicus de Lesbos, DamasedeSigée, Xenomède de Chio, Xantus de Lydie , et beaucoup d'autres, tous perdus pour nous. Voici l'idée que Denys d'Halicarnasse nous en donne : « Ils étaient conduits, dit-il\*, par le » même dessein , dans le choixde leurs sujets ; et » leur talent était à peu près semblable. Les uns « écrivirent les histoires des Grecs, les autres celles » des barbares ; mais ils ne lièrent pas ces récits » entre eux ; ils les divisèrent par nation et par » ville, et les publièrent séparément, n'ayant » qu'un seul et même but, de recueillir les mo» numents et les écritures conservées par les ha» bitants de chaque pays et de chaque cité, soit 3» dans les temples, soit dans les lieux profanes, » et de les porter.à la connaissance publique ?

\* Dionysii Halycarnensis Opeija, t. VI.

JI comme ils les avaient trouvés, sans y rien » ajouter, sans y rien ôter.

» Il s'y mêlait quelques fables, auxquelles on » avait foi depuis long-temps, et quelques catas» trophes de théâtre qui paraissaient des contes » puérils aux hommes de notre siècle. Quant à » la diction, elle est presque généralement la 1) même chez tous ceux d'entre eux qui ont » adopté le même dialecte : c'est un parler clair, » usuel, simple, court, accommodé aux choses, JI et où l'on ne voit paraître aucun arrangement » artificiel. Une certaine fleur de jeunesse brille 1) sur leurs ouvrages, et une grâce plus vive chez M les uns, moindre chez les autres, mais sensible » chez tous ; c'est par elle que leurs écrits subsis-

3» tent encore. »

Quelques traits de ce jugement pourraient se rapporter à nos chroniqueurs, l'uniformité de langage, la naïveté, la crédulité; mais, sans compter cette grâce dont parle le critique grec, et donc notre moyen âge n'approchait guère, il faut se souvenir que ces chroniqueurs de la Grèce sont fort loin d'Hérodote. Ce fut lui qui, suivant l'expression de Denys d'Halicarnasse, agrandit et illustra l'histoire, ne se bornant pas à raconterles traditions d'une seule ville ou d'un seul peuple, mais embrassant dans un seul récit tous les événements de l'Europe et de l'Asie, et enrichis-

it sant son discours de toutes les beautés de style inconnues à ses prédécesseurs.

« La diction d'Hérodote, dit ailleurs le même ) » critique, est à la fois gracieuse et belle. 11 Puis il décompose un récit familier du vieil historien, pour montrer que ses paroles, simples par ellesmêmes, ont reçu de l'arrangement et de l'harmonie un charme merveilleux. Rien ne ressemble moins à l'élocution inculte de nos chroniqueurs ; et ce n'est pas le hasard du talent qui produit cette différence; elle tient à l'état même de la société, à la culture des esprits, et méritait parlà d'être remarquée. H

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA RÉCEPTION DE M. FOURIER.

JAMAIS on n'a mieux compris que de nos jours combien tous les talents doivent s'entr'aidcr et s'unir, pour le progrès des connaissances et l'honneur de l'esprit humain. Le discours même que nous venons d'entendre atteste, par un heureux exemple , ce secours mutuel que se donnent tous les travaux de la pensée et cette alliance intime qui les rapproche. Le savant profond s'est montré, sans nous surprendre, habile orateur, et l'éloge d'un brillant imitateur de Swift vient d'être tracé, d'une main sûre et légère , par un des héritiers de Newton.

Ne vous étonnez donc pas , Monsieur, que nos suffrages soient allés vous demandera cette illustre compagnie qui vous a choisi pour l'un de ses

organes : nous lui rendions, en partie, un hommage qui pouvait, tout entier, s'adresser à vous ; nous honorons en elle cette élite de talents, à la fois utiles et glorieux, qui, dans la confusion même des troubles civils, ont toujours sauvé la science, l'ont fait servir à la défense et à la grandeur du pays, éclairent le commerce, perfectionnent les arts, et sont encore la première société savante du monde, après avoir perdu et Lagrange. et Laplace.

Plus contesté par l'injustice, le bienfait des lettres se montre surtout dans ces écrivains d'un esprit libre et sage qui se servent du talent pour éclaircir et rendre populaires les vérités sociales.

Voilà, Monsieur, le caractère que vous avez remarqué dans les ouvrages de M. Lemontey. Ce peintre original, etquelquefois satirique, écrivait surtout pour être utile aux hommes. C'est la pensée qui se cache à demi sous les formes spirituelles ou capricieuses dont il amuse ses lecteurs.

Nourri d'études variées, avocat et publiciste, un des travaux de sa jeunesse avait été consacré à la défense des protestants opprimés encore par les lois. Il resta fidèle à ce noble engagement ; il soutint toujours les idées de réforme sociale et d'humanité, l'abolition de l'esclavage, la tolérance religieuse, la liberté civile, l'enseignement populaire ; tous ces principes, enfin, que legé-

nie, d'abord, hasarde dans les livres, et que le temps introduit lentement dans les lois.

Plus fait pour la méditation et l'étude que pour les orages de la vie publique, M. Leniontey, cependant, ne se montra pas sans distinction dans cette assemblée législative qui, pressée entre toutes les théories et toutes les violences, disparaît elle-même et s'efface devant la grandeur de ce qui la précède, et la terreur de ce qui la suit.

Vous avez rappelé, Monsieur, dans quelle déplorable épreuve il donna des marques d'une piété devenue courageuse. Sa modération ne le fut pas moins. Éclairé par un esprit droit, il lutta pour les principes invariables de la justice, contre les excès de la force et les décrets de l'anarchie; et quand la raison fut trop faible, il se retira, sans la trahir.

Lorsque des temps plus calmes invitèrent les esprits à la culture des lettres, M. Lemontey tourna ses regards vers l'histoire, pour y étudier les causes du spectacle qu'il avait vu. Éloigné des affaires, il occupait seulement une de ces places de censeur des théâtres que l'on peut remplir avec prudence, et que l'on perd quelquefois avec noblesse. Mais son active sagacité et ses curieuses recherches découvraient dans l'histoire ce que la pratique même des affaires n'enseigne pas toujours.

Tel est surtout le mérite des piquants mémoires qu'il avait préparés sur le dix-huitième siècle. Après d'éloquents écrits, son ouvrage semblerait encore instructif et nouveau.

En partageant votre vœu, pour que les lettres et la France ne soient pas privées d'un si précieux travail, on doit regretter que M. Lemontey ne l'ait pas fait paraître lui-méme. La vérité mérite bien que l'on s'engage un peu pour elle, et qu'on la dise de son vivant. Il ne faut pas imiter ces Romains dont parle Tacite, qui n'avouaient leur pensée que par testament.

On ne connaît encore de l'important ouvrage de M. Lemontey que la préface, c'est-à-dire l'essai sur la monarchie de Louis XIV. Dans le siècle dernier, le vénérable abbé de Saint-Pierre avait été banni de l'Académie pour quelques jugements un peu libres sur le gouvernement du grand roi. De nos jours, tout le monde compta parmi les titres académiques de M. Lemontey un ouvrage où ce règne immortel est décrit avec une sévérité quelquefois trop amère. Tels sont les privilèges que l'histoire acquiert en vieillissant. Cette analyse de la gloire, ce commentaire exact d'une domination si brillante, plaisent à l'esprit par un contraste qui n'est pas sans recherche et sans défaut.

Du reste, comme vous le remarquez, Monsieur,

l'ingénieux historien ne détruit pas l'admiration pour un grand monarque; mais il l'éclairé, et quelquefois il la déplace. Il inspire l'amour des lois et des institutions, en montrant dans les fautes d'un prince généreux le malheur d'un gouvernement sans limites, et, pour ainsi dire, la fatalité du pouvoir absolu.

On peut se plaindre seulement que l'auteur n'ait pas marqué davantage cette grande influence des lettres tant favorisée par Louis XIV, et qui doit plus que jamais consacrer sa mémoire. Il n'a pas dit assez, il n'a pas décrit avec les détails qui lui sont familiers les efforts continuels de Louis XIV et de Colbert pour hâter les succès de l'intelligence, pour appeler les talents étrangers, pour animer les talents français, pour préparer des secours à toutes les études, des inspirations à tous les génies.

Sous Louis XIV, l'émulation et quelquefois la liberté descend du trône. L'estime du monarque excite et récompense toutes les nobles ambitions; il aime la gloire de ses sujets; il protège les har diesses de Molière, comme il honore la fidèle in. dépendance de Pélisson; il semble convaincu qu'en élevant l'esprit de la nation il ennoblit encore la royauté mérne.

L'éclat oratoire et poétique du XVIIIe siècle frappe surtout nos regards; mais nous ne devons

pas oublier que le zèle de Louis XIV s'étendit également sur toutes les connaissances; que, par de précieux dépôts et d'immortels monuments, il encouragea les sciences positives, que le temps perfectionne, et qui grandissent avec les nations. Dans le progrès même de l'esprit moderne, il faut donc reconnaître le premier mouvement qui fut donné par cette main puissante. Vous l'avez fait tout à l'heure, Monsieur, avec l'autorité du savoir et du talent; vous l'avez fait, vous, dont le nom est inscrit dans les fastes d'une autre grande époque , et dont la jeunesse prit part aux entreprises et aux travaux de ces années historiques auxquelles nous touchons encore.

Vous étiez de cette expédition d'Égypte , brillant épisode de gloire, qui jette une sorte de merveilleux sur les annales trop sanglantes de notre âge. On vous distinguait dans cette colonie savante qui vint s'embarquer à Toulon, sur une flotte de guerre, pour des périls inconnus.

Vous quittiez une des chaires de l'École polytechnique, alors naissante, si célèbre depuis, et qui soutient maintenant sa renommée, sous la protection d'un prince, appui du trône et cher à la patrie. Votre ame et celles de vos généreux compagnons n'étaient ouvertes qu'à l'enthousiasme de la science; mais dans le mouvement du monde, la science alors devenait aventureuse

comme la guerre ; et, tandis que le jeune vainqueur d'Italie, naviguant vers l'Égypte, dévorait en espérance la conquête de tout l'Orient, sur le même vaisseau, de jeunes ambitieux d'une autre espèce rêvaient mille découvertes et la conquête de mille vérités nouvelles.

Moments rapides d'ivresse et de bonheur ! sublimes émotions que devaient suivre tantde souffrances! Faut-il en retracer l'image? Peut-on, Monsieur, parler après vous de cette Égypte, où tous les grands dominateurs des nations, Alexandre, César , Bonaparte , ont voulu passer tour à tour, comme par un instinct de gloire, qui leur disait que cette contrée fameuse donneraitàlcurs exploits quelque chose de l'éternité de ses monuments ?

Journées des Pyramides et du mont Thabor, bataille d'Héliopolis, et vous, Kléber, Desaix, vainqueurs désintéressés, grands hommes quine souhaitiez pas d'être dictateurs, vos noms ne s'effaceront jamais dans le souvenir d'un peuple ami de la gloire et fait pour elle !

Mais, parmi ces trophées de la vertu militaire, combien fut belle l'activité des sciences ! combien leur génie parut-il secourable ! Après la soumission d'Alexandrie et du Caire, ce furent les sciences qui, par des procédés habiles et d'heureuses inventions, luttèrent contre les dangers d'un cli-

mat nouveau, les innombrables besoins d'une armée exilée dans sa conquête , et tous les obstacles réunis de la barbarie et de la guerre.

Les Berthollet, les Monge, les Conté (A), les Malus, et d'autres que nous possédons encore, faisaient servir les connaissances les plus hautes à tous les arts utiles à la vie. On apprenait aux habitants à mieux distribuer le cours du Nil et à moudre plus rapidement le blé des moissons qu'il fait éclore. La capitale des Mameloucks recevait, comme par enchantement, les ingénieuses machines et les industries de l'Europe. A côté d'une poudrière et d'une fabrique d'armes s'élevait une imprimerie; comme si la civilisation, conduite par la guerre, eût voulu attaquer de toutes parts la barbarie musulmane.

Sans indiquer votre utile concours à tous ces travaux, il suffit, Monsieur, de rappeler que vous fûtes alors, par le choix de vos collègues, nommé secrétaire de l'Institut d'Égypte, de cette création célèbre qui marque si bien le génie français, son amour des arts, et sa confiance dans l'avenir. Vous y lisiez de savants mémoires, comme un poète \*, encore aujourd'hui votre collègue, y récita plus d'une fois de beaux vers inspirés par la muse du Tasse et le ciel d'Orient.

\* M. Parseval Grandmaison.

Des soins politiques se mêlaient à vos études: une rapide intelligence de la langue arabe, l'art de communiquer avec les hommes, et cette urbanité, dont l'influence est sentie même des barbares, vous fit choisir pour être le commissaire de l'armée française auprès d'un divan formé des principaux ulémas de la ville du Caire. Pendant l'expédition de Syrie et l'absence du chef suprême , votre pouvoir s'accrut encore; et le secrétaire d'une académie des sciences se trouva presque le gouverneur d'une moitié de l'Égypte : singularité qui ne devait pas surprendre, dans une époque où l'ambitieuse politique du conquérant inscrivait en tête de ses proclamations et de ses lettres : « Membre de l'Institut, et général de » l'armée française en Orient. JI

Plus tard, ou vous confia, dans l'Égypte, l'administration de la justice, ce bien que tous les peuples comprennent, lors même qu'ils en sont privés; et ces Orientaux si malheureux éprouvèrent, au milieu de la guerre, le bienfait des lois. On venait du fond des Oasis de Libye demander justice au Caire, occupé par les Français.

Avant cette époque, vous aviez déjà pris part à ces nobles excursions que le zèle de la science tenta dans la Haute-Egypte , vers les ruines magnifiques de Thèbes ; et vous fûtes le témoin ou l'auxiliaire de tant de découvertes conquises,

pour ainsi dire, sur l'ennemi, dans ces courses périlleuses, où le géomètre, l'artiste, l'élève de Buffon calculaient les grandeurs, dessinaient les monuments, observaient la nature à la faveur d'une victoire, ou dans l'intervalle de deux combats.

Associé à tant de savants illustres , dont plusieurs furent martyrs de la science, vous avez, en remontant le cours du Nil, visité l'île mystérieuse d'Éléphantine , et recueilli, sur le lieu même, les impressions si vives, dont vous avez plus tard animé vos récits.

On doit regretter que vous ne les ayez pas réunies toutes dans un ouvrage complet et détaillé. Cette gloire n'appartenait à personne mieux qu'à vous , dont l'éloquence noble et simple servit d'interprètéaux sentiments devos concitoyens en Égypte. Dans les grandes douleurs qui frappèrent plus d'une fois cette vaillante armée, dans les pertes trop cruelles qu'elle eut à déplorer, c'était vous en effet, Monsieur, dont elle empruntait le secours.

Que ne puis-je, en quelques mots, ressusciter ces grandes scènes qu'anima votre voix ! L'armée française , abandonnée de son premier général, et décimée par tant de victoires, avait capitulé par la main du généreux Kléber ; elle cédait toutes ses conquêtes, depuis les ports de la mer

Rouge jusqu'à Damiette, antique rançon d'un roi de France; elle se retirait du Caire, sous la condition que le passage lui serait laissé libre pour revenir en Europe. Mais cette promesse est tout à coup violée , et la captivité seule est offerte aux Français. Par une trahison calculée dn leur ferme la mer, tandis qu'une grande armée musulmane envahissant tout le pays qu'ils ont rendu , ne leur laisse plus d'asile que les sables du désert.

Forcé de combattre alors , Kléber, ramassant tous ses soldats, jusqu'aux vétérans mutilés , disperse les hordes nombreuses du grand-visir , le fait fuir par-delà le Saïd, et du champ de bataille où il a vaincu, recommence en quelques jours la conquête de toute l'Égypte ; mais il meurt assassiné au comble de la gloire.

Tous les Français vainqueurs, et délaissés par sa mort, conduisirent au lieu funèbre les restes inanimés du héros. A leur suite s'avançaient les chrétiens d'Egypte et de Syrie, les évêques, les prêtres et la légion grecque pleurant un libérateur : les musulmans même honoraient en lui cette clémence inconnue dans l'Orient. Alors, du haut d'un bastion, naguère enlevé par nos armes, ayant près de vous la ville du Caire , à demi sauvée des flammes, et sous vos yeux cette héroïque armée , qui serrait autour de vous ses rangs trop peu nombreux, votre voix célébra di-

gnement le vainqueur de Maestricht et d'Héliopolis. Puissant panégyrique ! grande et noble éloquence, qui redoublait au cœur des Français le courage de vaincre , et sur cette terre lointaine et barbare leur faisait sentir encore la patrie !

Quand votre bouche, en attestant les regrets des soldats, fit entendre ces mots : K Je vous » prends à témoin, intrépide cavalerie, qui ac » courûtes, pour le sauver, sur les hauteurs de » Coraim, » l'armée entière se troubla en agitant ses étendards, et vous demeurâtes long-temps interrompu par le bruit des armes et le frémissement de tant de soldats en pleurs.

Deux mois après cette triste solennité, on apprit au Caire le destin du généreux Desaix, qui, récemment parti d'Égypte, avait déjà trouvé la mort et donné la Victoire dans les plaines d'Italie (B). Orateur de l'armée d'Orient, votre voix célébra la mémoire de Desaix au même lieu où vous aviez honoré les restes de Kléber. Des bords du Nil aux champs de Marengo, les armées de la France se communiquaient leur deuil et leur gloire.

Vos discours, alors si puissants sur les ames , n'ont rien perdu après tant d'années \*, et lorsque de nos jours ,June noble pensée du roi, fondateur de la charte, fit élever un tombeau à KIébei», dans

sa ville natale, on ne trouva pas de plus belle consécration pour cette fête funèbre, que de répéter vos paroles au pied du monument.

Retenu en Egypte jusqu'au terme de l'expédition, éloquent témoin des derniers malheurs de l'armée, vous revîtes enfin la France avec le petit nombre de savants et de guerriers échappés à cette dévorante épreuve. D'une conquête si hardie , de tant de combats et de gloire , il ne restait que les travaux de la science, la carte du pays, la copie des monuments. On voulut au moins ne laisser perdre aucun de ces signes précieux de notre passage en Egypte.

Les hommes distingués auxquels ce soin était commis, vous désignèrent, par un suffrage unanime, pour tracer le frontispice du temple qu'ils élevaient à la gloire des sciences et de la patrie. De là ce discours sur l'Égypte, exposition éloquente et rapide, où sont réunis à grands traits les événements de l'histoire, les observations de la science, les vues de la politique. Vous invoquez à la fois l'autorité des âges et les spéculations du génie. Vous montrez saint Louis, ame sublime dans un siècle barbare, qui devançant la civilisation par l'enthousiasme, aspire à la conquête de l'Egypte, et remplit tout l'Orient de la gloire de ses infortunes , et de la nouveauté de son héroïsme. Vous montrez, dans le siècle des

arts, le grand Leibnitz proposant l'Égypte à Louis XIV, et traçant pour ce prince le plan de l'invasion que le courage français accomplit dans notre ère nouvelle.

Éclairé par cette glorieuse expérience, vous jetez de grandes lumières sur les entreprises que pourrait essayer l'Europe pour humaniser l'Orient. Là se trouvent quelques-unes de ces hautes idées auxquelles vous avez donné tout à l'heure une élévation et une énergie nouvelle. On aime à voir ainsi la supériorité de la raison venir à l'appui des espérances généreuses, et le savoir justifier l'enthousiasme.

Oh! si le génie de l'Europe pouvait enfin pénétrer dans ces beaux climats de l'Orient, non pour opprimer, mais pour secourir , comme elles se relèveraient ces races déchues, mais chrétiennes , Oasis vivantes au milieu du désert de la tyl-annie turque, peuplades infortunées que depuis tant de siècles l'Évangile réserve et prépare au bienfait de la civilisation et de la liberté! Ce sont là, peut-être, les conquêtes et les colonies laissées à notre âge. Le monde ést parcouru. Il n'y a plus de nouveau continent à découvrir; mais il y a près de nous des contrées, mortes par la barbarie , à faire renaître par le commerce, la justice et les arts ; c'est là que l'Europe doit s'indemniser d'avoir perdu l'Amérique.

Je m'attache, Monsieur, à ce caractère élevé , à ces grandes vues que tout le monde peut reconnaître dans vos ouvrages. Une autre partie de votre gloire m'échappe, mais vos juges naturels ont placé vos théories dans le rang de celles qui joignent la nouveauté de l'analyse à la grandeur des résultats. En portant l'application des lois mathématiques sur un nouvel ordre de phénomènes, vous avez, disent les savants, ajouté à la science; et nous éprouvons tous que votre esprit lui prête la plus lumineuse clarté.

Depuis votre retour en France, ces hautes méditations furent souvent mêlées pour vous au soin des affaires et à l'embarras des devoirs publics. Préfet de Grenoble pendant quatorze années, votre administration active et sage ne parut pas souffrir des distractions solitaires de la science; elle en profita même quelquefois. De grands travaux publics achevés par vous, des marais desséchés , des terres rendues à la culture, la richesse et la salubrité du pays s'augmentant à la fois, ce sont là des titres, Monsieur, qui feront long-temps honorer votre nom dans les industrienx cantons de l'Isère.

Aussi, dans des temps difficiles, les plus honorables témoignages vous furent décernés par toutes les opinions. En vous, l'homme sage et bienveillant, le magistrat intègre et modéré obtenait

autant d'estime que le savant illustre mérite d'admiration.

Continuez, Monsieur, dans la retraite, à cultiver ces hautes sciences qui font votre gloire, sans négliger les lettres que vous aimez, et dont vous avez aussi le génie. Vous les servez, vous les honorez également par ces beaux éloges académiques , où , plus simple que Fontenelle , vous n'avez pas moins de grâce et de finesse, Rappellerai-je votre éloge d'Herscbell, monument d'une éloquence inspirée par ces grandes découvertes qui sont le sublime de la science ? Si, comme vous le dites, en parlant de cet illustre étranger, il ri a été donné à aucun homme de faire connaître aux autres un aussi grand nombre d'astres nouveaux y jamais ce magnifique présent du génie n'aura été plus dignement célébré. Vos regards savants pénètrent jusqu'aux limites de notre système planétaire, au-delà duquel il découvrit une autre création, une autre science, et tout un infini de nouveaux univers, et redescendant de ces spéculations célestes, ppur vous arrêter à peindre l'ame irréprochable , les. jours paisibles et la douce famille d'Herschell, vous nous faites dire que la vertu vaut le génie, dans ce qu'il a de plus grand, et qu'une vie pure n'est pas moins belle à contempler que le spectacle des cieux. La même philosophie anime vos éloges du célèbre Delam-

bre et de Bréguet, qui fut un grand artiste et un sage. Continuez, Monsieur, ces nobles travaux; notre siècle est fait pour vous entendre.

Une sage indépendance élève les esprits; l'émulation est dans la société, la vertu sur le trône. Un prince , dont les inspirations naturelles sont toujours confiantes et généreuses, a marqué les premiers temps de son règne par l'affermissement de ce droit d'écrire, et de publier ce qu'on pense, bienfait irrévocable de deux monarques, institution royale et populaire que personne ne pourra désormais arracher à laFrance! Ainsi puissent les sciences et les lettres long-temps fleurir parla plus belle des protections, ,1a liberté publique !

NOTES.

(A) ON aurait pu facilement étendre cette liste. Beaucoup d'hommes associés à l'expédition d'Égypte sont encore aujourd'hui l'honneur des sciences. Il suffit d'indiquer MM. Geoffroy Saint-Hilaire , Girard, Cordier, Savigny, Jomard. Un administrateur éclairé , M. de Chabrol, servait en Egypte comme ingénieur. Les Desgenettes, les Dubois, les Larrey commencèrent là leur grande réputation. Des officiers supérieurs et des généraux, les Caffarelli, les Andréossy, cultivaient les sciences, et mêlaient leurs observations à celles des savants les plus célèbres. Sous ce rapport, rien n'est plus curieux que la collection des Mémoires de l'institut d'Égypte , imprimés au Caire.

Mais parmi tous les savants coopérateurs de l'expédition d'Egypte , il en est un que la reconnaissance de l'armée avait particulièrement distingué; c'est Conté, génie inventeur qui trouvait, par son industrie merveilleuse, autant d'expédients et de ressources, que l'armée éprouvait de besoins.

Dans les premiers jours de l'expédition , les soldats regardaient avec un peu de dérision ce cortége de savants dont ils étaient accompagnés. Dans leurs plaisanteries militaires, ils donnaient même un nom si respectable à cet animal utile et dédaigné dont il est fait grand usage

en Egypte. Chaque soldat appelait son âne un savant. Mais bientôt ils revinrent de ce grossier dédain, et comprirent les grands égards que leur général avait pour de si précieux auxiliaires.

Conté n'avait d'autre titre que chef des aérostiers ; mais ses services furent immenses, et s'appliquaient à tout.

Cet homme, privé d'un œil qu'il avait perdu dans une expérience chimique, était, au milieu de l'Egypte redevenue barbare, un véritable Hermès Trismégiste, qui semblait créer tous les arts. Dès le commencement de l'expédition , si l'on avait cru son avis, il eût, par l'établissement d'une ligne de télégraphes, prévenu la surprise et le désastre de la flotte française dans la rade (FAboukir, mais il sauva du moins Alexandrie.

Bientôt après, il établit des ateliers au Caire. La révolte de- cette ville ayant fait tomber aux mains des Turcs tous les instruments que l'on avait apportés d'Europe, il en fabriqua de nouveaux, et fit à la fois les outils et les ouvrages de presque tous les métiers. Il établit des moulins, des fonderies, des fabriques d'acier et de toile. Dans ses ateliers, pour ainsi dire encyclopédiques, il faisait fabriquer des canons, des sabres, des instruments de chirurgie et demathématiques, des lunettes, des loupes, des crayons, des trompettes, tout ce qu'il fallait enfin et aux besoins du soldat et aux recherches du savant. Il employait des naturels du pays à tous ces travaux. Il perfectionnait quelques grossières industries en usage chez eux , et leur apprenait à mieux faire le pain , en même temps qu'il les frappait d'admiration par le spectacle magique des aérostats.

Après la bataille d'Héliopolis, quand l'Égypte, bloquée par les Anglais, se trouva privée de tout commerce, il

1

fabriqua des draps pour habiller les troupes et les habitants.

Mille recherches curieuses sur l'état du pays se mêlaient à tant de travaux. La droiture et les nobles qualités de cet homme si rare augmentaient encore l'admiration qu'il inspirait, et les regrets qui suivirent sa perte. Conté mourut le 6 décembre 1805 , quatre ans après son retour d'Egypte.

(B). Par une fatalité singulière , Desaix fut tué à Marengo le même jour, et presqu'à la même heure où Kléber était assassiné sur la terrasse de la maison qu'il occupait au Caire. Ce fut le 14 juin 1800. Ces deuxgrands capitaines appartiennent à cette première école de généraux français qui, nés de la révolution, gardèrent dans les camps l'esprit de liberté. A la tête de tous, il faut nommer le général Hoche, si grand sur le champ de bataille , si généreux même dans la guerre civile , proscrit plus d'une fois par les chefs de la révolution, et se vengeant de chaque persécution par d'immortelles victoires. Là se place aussi le jeune et intrépide Marceau, que Kléber aima d'une vive amitié, et dont il dessina le monument funèbre. Le caractère commun de cet homme n'était pas seulement le mépris du danger, et l'instinct de la guerre, c'était surtout une sorte d'élévation humaine et patriotique, un amour de la France pour elle-même, un enthousiasme de liberté sans fureur politique , un désintéressement admirable et qui dédaignait à la fois le pouvoir et la richesse. L'histoire de ces grands capitaines morts trop tÔt est signalée par une foule de traits qui feraient honneur aux vies de Plutarque.

Moins fier, moins indépendant peut-être, Desaix vient se placer à leurs côtés par ses héroïques et modestes vertus . Rien de plus beau que la rivalité de Kléber et de

F Desaix dans la campagne d'Egypte ; et ces deux hommes attirent également les regards par des qualités différentes. Sorti d'une condition pauvre, presque sans éducation, Kléber, avec sa haute stature et son air martial, était un soldat parvenu , mais un soldat plein de génie Ses manières ouvertes et franches gardaient quelque chose d'un peu rude. Ses paroles énergiques enlevaient le coeur de ses compagnons d'armes dont il était adoré.

Dans le peu de temps qui suivit la victoire d'Héliopolis, jusqu'à sa mort, il montra des talents pour gouverner comme pour vaincre. Plus fier qu'ambitieux, sa loyauté n'aimait pas le génie profond et dissimulé de Bonaparte; et s'il eût vécu, peut-ètre eût-il été le plus redoutable adversaire du premier consul.

Desaix avait, au contraire, un génie cultivé par la réflexion et l'étude. Savant lui-même, il partageait lc^s travaux de l'Institut d'Égypte. Par sa générosité , son abord affable , son amour des arts, il semblait un nouveau Germanicus envoyé dans l'Orient. Au-dessus de la jalousie comme de l'ambition, il admirait Bonaparte, et ne s'en défiait pas. Celui-ci, frappé d'une sorte de respect pour la modeste grandeur de Desaix, lui avait confié la partie la plus importante de l'expédition, le soin de soumettre la Haute-Égypte. Desaix atteignit les Mamelouks, les vainquit, et fit respirer sous sa conquête les malheureux habitants di^Saïd. Les chrétiens d'Egypte le chérissaient; les musulmans ne l'appelaient que le sultan juste. Il quitta l'Egypte, au moment 011 il croyait la guerre terminée, avant la rupture des conventions et la victoire d'Héliopolis. Si Desaix , resté en Égypte, eût survécu à Kléber, on ne peut douter que son génie n'eût long-temps maintenu l'armée française en Orient. Nul homme n'était mieux fait, par son habileté et par ses

vertus, pour pacifier un pays vaincu, et civiliser des barbares. Son esprit éclairé avait fortement saisi .tous les grands avantages de politique et de commerce que pouvait offrir l'établissement des Français en Égypte. Mais la destinée l'appelait ailleurs; et l'on ne peut s'empêcher de remarquer ici avec quelle rapidité tous les ob-

stacle s'applanissaient devant Bonap#HrtS7£p5\*sla mort prématurée de ces grands capitain^<p'\*à\*éjenCe^fantés les guerres de la république. I^

FIN DU TROISIÈME VOIUIBI.

TABLE.

TABLEAU DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE DANS LE QUATRIÈME

SIÈCLE 1 DES PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE 14 SAINT JEAN CHRYSOSTOME 62 SYNESIUS 104 DES PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE 118 SAINT AMBROISE 127 SAINT JÉRÔME. SAINT PAULIN 142 SAINT AUGUSTIN 164 DE PLUTARQUE ET DE SES OUVRAGES 206 TIBÈRE 227 DE LA CORRUPTION DES LETTRES ROMAINES SOUS L'EMPIRE. 276 DE L'EMPEREUR JULIEN 304 ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE POPE 312 D'UN FRAGMENT D'HÉRODOTE , TRADUIT PAR M. COURRIER.. 338 DISCOURS PRONONCÉ A LA RÉCEPTION DE M. FOURIER

SUCCÉDANT A M. LEMONTEY ......

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLTLME. -